

ABLANCOURT, G. d'

Va toujours.

PQ

2601

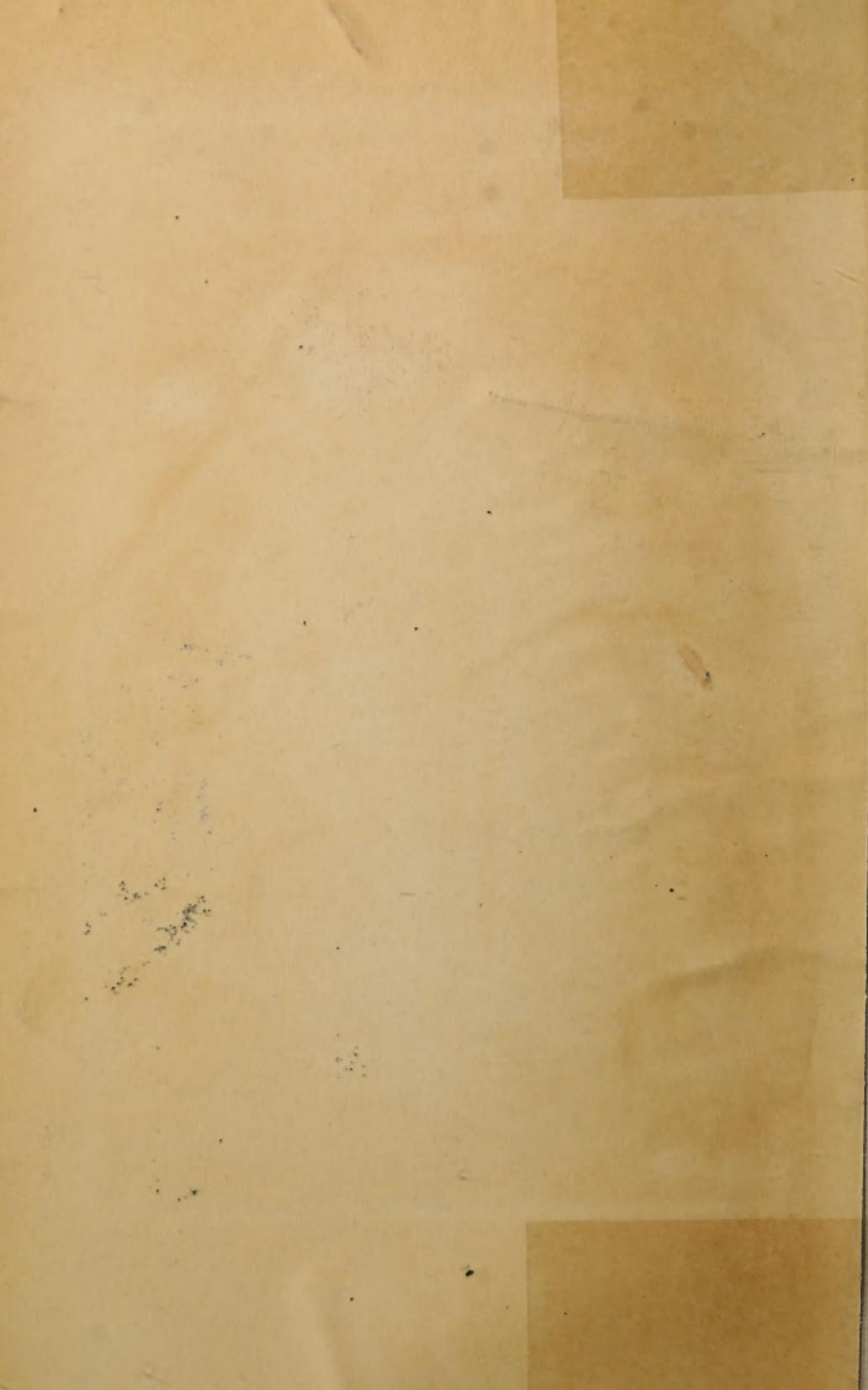
.B4V

1900

U d'/of OTTAWA



39003003410650



FOYER - ROMANS

G. M. M.

# VA TOUJOURS



Gouraud D'ABLANCOURT

25/17

OTTOWA  
BIBLIOTHÈQUES



Ottawa

LIBRARY  
of Ottawa

- Direction et -  
Administration :  
**HIRT ET C<sup>ie</sup>**  
53, rue des Moissons  
-: REIMS :-

# 1.50

- Abonnements -  
— UN AN —  
— 24 numéros —  
France 34 francs  
C. C. Paris 409.74

PQ

2601-

. B4V

1900

# VA TOUJOURS

PAR

GOURAUD d'ABLANCOURT

---

## PREMIERE PARTIE

### I

#### LE VOLEUR DE GRANDS CHEMINS

Nous sommes en 1853, l'Empire refléurit en vertu de la précession des Cycles.

Monsieur René Semtel marchant d'un bon pas élastique et souple, suit le chemin de la Meignane à Angers. Il rentre à pied de sa campagne, située à trois lieues de la ville. Il a un peu plus de soixante ans, mais robuste, grand, solide, il n'a gardé des guerres de toute sa jeunesse que des marques nombreuses sur un corps vigoureux, aguerri. Il marche gaiement, comme un homme qui aime la vie. Ses yeux bruns, clairs, lumineux, francs, sont le miroir d'une âme bien trempée, droite, énergique. Ses cheveux châtain, épais, à peine semés de gris, cachent une cicatrice dont la fin reste visible au-dessus du sourcil gauche. Il tient d'une main, un petit panier rempli de belles pêches jaunes de septembre, de l'autre un bâton. Son chien Azor, le suit pas à pas. De chaque côté de la route étroite se dressent les bois d'Avrillé que l'automne marque de nuances rousses. Ils sont le refuge des mauvais gars de la ville dont la rencontre n'est pas agréable. Vagabonds, ivrognes, paresseux sans travail, s'y cachent. Les voyageurs le savent et s'aventurent peu seuls dans ces parages mal famés. A droite de la route, se trouve l'ancienne abbaye de Saint-Nicolas : La Haie aux bonshommes, où

pendant la Révolution, on amenait la « Chaîne » des condamnés à mort : hommes, femmes, enfants, prêtres et laïques de toutes conditions, attachés en rangs, pour être fusillés au bord d'une fosse. Ils y tombaient morts ou blessés aussitôt recouverts de la terre où pousse maintenant des fleurs et des arbustes. Entre ces tombes, on a construit une chapelle, lieu de pèlerinage offert à la piété des Angevins fidèles qui, presque tous, ont parmi les Martyrs de ce Champ, des membres de leurs familles.

René Semtel y entrait en passant pour saluer les tertres gazonnés marqués d'une croix, lorsqu'il entendit un appel vibrant :

Au secours !

D'un bond, il fut sur la route. A quelques pas, un chemin-neau à peine vêtu de loques, quêtait insolemment deux dames en châles et capotes enrubannées. L'une sortait d'une bourse de soie longue et plate, une minime pièce de monnaie, que l'homme rejetait avec dédain.

— Un liard ! Et d'un geste brusque, il lui arrachait la chaîne d'or et la montre qu'elle avait au cou.

René Semtel envoya d'une bourrade le voleur au fossé, ramassa les bijoux, les tendit aux promeneuses épouvantées :

— Ne craignez rien, Mesdames, rentrez chez vous, je vais mener ce vagabond au poste.

Elles balbutiaient :

— Merci, tout en se rajustant, mais elles étaient tremblantes, ne pouvaient marcher vite. René Semtel à présent tirait l'homme des ronces où il était empêtré, ses pauvres loques restaient aux épines. Il grognait des imprécations :

— Tais-toi, misérable ou je cogne, fit le défenseur des faibles en levant son bâton. Allons, file devant, je te suis.

— Je ne peux pas marcher, j'ai perdu un soulier.

René regarda le pauvre être. Il avait au pied une chaussure dont le bout déchiré laissait passer ses doigts, l'autre était nu. Son pantalon de toile, sa blouse pareille montraient sa peau à travers des accrocs sans nombre. Bien qu'il ne fit pas très froid, il grelottait trempé, car le fossé était plein d'eau.

Semtel n'hésita pas. Il quitta son pardessus :

— Ote ta blouse, gredin, enveloppe ton pied dedans, mets ce vêtement sur ton dos et trotte.

Aussitôt l'homme obéit, le paletot lui tombait jusqu'à la cheville et sa maigre carcasse flottait dans les plis. Mais il le serra contre lui :

— On est bien là-dessous, seulement... je crève de faim.

— Va toujours, je te donnerai à manger en ville.

Silencieux, tête basse, le malheureux se traînait, il balbutia :

— J'ai plus de forces, il y a deux jours que je vis des feuilles des bois comme une bête.

René le prit sous le bras, ils arrivèrent ainsi au boulevard de Laval. Le coin du chemin du silence était occupé à cette époque par un marchand de bois dont la femme tenait une petite boutique sur laquelle on pouvait lire : « Burgevin loge à pied, sert à boire et à manger. » M. Semtel connaissait la marchande, il passait devant chez elle bien souvent :

— Bonsoir, mère Burgevin, dit-il, voulez-vous servir à cet homme une assiettée de soupe si vous en avez.

— Bonsoir Monsieur Semtel. Sûr que j'en ai de la bonne soupe au lard et autre chose encore si vous voulez.

Elle souleva le couvercle d'une vaste soupière brune qui était au bord du foyer entourée de cendres chaudes. Elle y plongea une louche d'étain et la retira pleine de pain mêlé de choux qu'elle versa dans une écuelle de terre. Le mélange sentait bon, les yeux de l'affamé brillaient, il tendit des mains avides.

La femme sourit :

— Assieds-toi sur le banc, mon gars, devant la table, voici une cuillère. Mange doucement si tu as grand faim.

La recommandation était superflue, le misérable avait la gorge contractée, les premières bouchées passèrent difficilement, puis ce fut l'engloutissement jusqu'à la dernière goutte de bouillon. Alors il regarda son bienfaiteur, ses yeux étaient humides :

— Veux-tu une beurrée à présent ? dit la mère Burgevin, il y a longtemps que tu jeûnes, on dirait.

— Donnez-la lui, acquiesça René, avec une bollée de cidre.

— J'ai pas de cidre, Monsieur, mais de la bonne boisson de cormes. Voyez cela semble du vin rouge.

Elle versait d'un pichet de grès bleu dans une tasse épaisse, un liquide clair :

— Goûtez-moi ça, Monsieur Semtel.

Elle décrochait encore d'une planche garnie de clous, une tasse suspendue par l'anse et l'offrait pleine à son hôte.

René accepta, il n'avait guère soif, mais il voulait être agréable à la brave femme. Les cormes séchées au four, puis infusées dans l'eau où on jetait quelques livres de cassonnade pour une barrique de boisson offrait un liquide piquant agréable et tonique.

L'aubergiste avait taillé dans le pain de six livres une épaisse tranche sur laquelle posément, elle étalait une mince couche de beurre salé. Le pauvre homme suivait tous ses gestes avec un grand intérêt, la langue au bord des lèvres. Et quand elle lui tendit la tartine, il y mordit avidement.

René était venu sur le pas de la porte, la nuit tombait. L'allumeur de reverbères faisait descendre la lanterne suspendue au-dessus de la rue, il l'allumait avec un mince bâton de bruyère qu'il trempait dans une petite bouteille de phosphore, puis il actionnait la poulie qui remontait la lampe, il attachait la corde dans la boîte de bois accolée au mur, la refermait et filait plus loin.

En ce moment, les deux dames secourues par le digne angevin, arrivaient au tournant du chemin, elles l'aperçurent et vinrent vivement à lui :

— Monsieur, dit la plus âgée, vous avez oublié votre panier de pêches sur le talus dans votre hâte à nous défendre. Le voici. Nous vous sommes bien reconnaissantes.

— Oh! Mesdames, c'est moi qui suis heureux d'avoir pu vous être utile. Notre voleur est en train de souper, il n'en pouvait plus de faim. Son acte vient de sa misère, il faut lui pardonner.

— Bien sûr, approuva la plus jeune, dans notre pèlerinage au Champ des Martyrs nous avons rencontré deux hommes : un méchant, puis un bon.

— Pour l'équilibre, acheva René en riant.

— Monsieur, voici vos fruits.

— Je vous en prie, Mesdames, faites-moi le plaisir de les garder.

Elles faisaient une révérence, René s'inclinait à son tour et l'on se séparait avec un aimable sourire.

— Partons, décida Semtel en se retournant vers l'intérieur de la maison, tu finiras ton pain en route, vagabond, il faut que je rentre chez moi et que je te pose au poste avant.

— Oh! non monsieur, ne me faites pas mettre en prison. J'ai été criminel parce que je mourais de misère, je ne recommencerai plus.

— Il faudrait travailler. As-tu un métier ?

— Je sors du service. J'ai traîné mes sept ans. Je me suis placé dans une ferme en arrivant, mais j'avais un reste de fièvre gagnée en Afrique et on m'a renvoyé. Prenez-moi, Monsieur, je vous servirai.

René haussa les épaules :

— Le fait est que les circonstances sont tout à fait engageantes.

— Je n'avais ni pain ni abri, je tendais la main, on me donnait un liard. J'étais plus malheureux que l'animal des champs qui broute l'herbe, dort dans le trou qu'il s'est creusé.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-sept ans.

— Comment t'appelles-tu ?

— Charles Chat.

- Tu dois avoir un livret militaire?
- Oui Monsieur.
- Tu peux me le montrer?
- Pour sûr. J'ai des citations. J'étais brigadier. Gardez-moi, Monsieur, je vous jure que je suis honnête.
- La preuve en est. Où est ce livret ?
- Ma sœur me le garde, moi, je n'ai rien où le mettre.
- En effet. Ta sœur est à Angers?
- Elle est religieuse aux Augustines.
- Ah ! eh bien elle peut être fière de toi.
- Elle ne sait rien, Monsieur. C'est ma première aventure. Venez la voir avec moi, Monsieur, demain.

— Mère Burgevin, appela René, car la marchande était partie au chantier de bois pour recueillir les œufs et renfermer ses poules. Pouvez-vous loger cet homme pour la nuit ?

— Ben... J'ai deux lits vides dans la chambrée. Les autres sont occupés par les garçons de l'abattoir. Ce gars là n'a guère d'apparence, savoir si les autres voudraient de sa compagnie. Pendant leur sommeil, s'il les volait...

A ces mots, le malheureux éclata en sanglots. Semtel prit un parti :

- Mère Burgevin, que vous dois-je ?
- La soupe ? deux sous, la beurrée, deux sous, la tasse de boisson ? un liard.
- Il y a deux tasses avec la mienne.
- Ça non, Monsieur Semtel, la vôtre je vous l'offre.
- Merci. Bonsoir, voilà votre argent. Venez Charles Chât, brigadier. Moi, j'étais capitaine aux chasseurs d'Afrique lors de la prise de Constantine en 1835.

Maintenant l'homme raffermi sur ses jambes, marchait près de son protecteur :

— Mon Capitaine, le bon Dieu que prie ma sœur Javotte, vous bénira.

Ils avançaient en silence et parvinrent ainsi jusqu'à l'hôtel familial qu'habitait René Semtel, sur le Tertre Saint-Laurent dans la Doutre, juste en face de l'endroit où chaque année, à la fête-Dieu, on élève un reposoir parce que c'est là que Béranger prêcha son hérésie. (A présent le Reposoir est bâti à demeure).

L'ancien officier, maintenant en retraite, avait conservé l'antique demeure où il était né et qui portait à son pignon, la date : 1693. Sa mère était morte un an après sa naissance en donnant le jour à son frère Michel. Son père, artiste et savant érudit, était monté sur l'échafaud place du Ralliement parce qu'il avait logé chez lui son cousin l'abbé Loyau prier de l'abbaye Saint-Nicolas. René et Michel, ses fils, avaient été élevés par Mademoiselle Nicole Semtel, sainte et digne

filles qui ne s'étaient jamais mariées, avait voué sa vie à ces deux enfants orphelins dont à l'âge de dix-sept ans, elle restait l'unique protectrice.

Quand le siècle dix-huitième commença, René avait huit ans et Michel sept. Très intelligents, robustes, aguerris, leur enfance avait vu les horreurs de la révolution. Michel s'était marié tout jeune avec sa cousine Marie Houdebert. Il habitait avec elle le vieux logis des Houdebert place Saint-Maurice. Ils avaient eu une fille unique, Zoé. Puis Michel avait été victime de l'épidémie de choléra.

René, attiré par son amour de la patrie, était entré à l'École de Fontainebleau et parti avec Napoléon... à travers le monde. Il ne s'était jamais marié. Il revenait avec une joie, faite de tendresse, à chaque congé dans sa vie agitée, près de sa tante Nicole, gardienne du foyer, consolatrice du soldat errant auquel elle donnait la douceur d'une âme pure, noble, éclairée d'un dévouement sans limites.

Le brillant officier qui avait connu tant de luttes, tant de pays, de vie étrange, panachée d'incroyables aventures, retrouvait sa simplicité naïve, son besoin d'expansion et de caresses, près de cette délicieuse vieille parente qui, avec ses pauvres et ses œuvres, l'aimait de toute la force de sa foi. Ils avaient aussi une vive affection pour Mme Semtel, veuve de M. Michel Semtel et pour sa fille Zoé, mariée très jeune à M. Frédéric Lamotte, adjoint au maire d'Angers, riche et considéré comme « bourgeois de la ville ».

Ce ménage n'avait jamais eu d'enfants. Mme Lamotte menait la vie mondaine et agréable qu'on avait en province sous la Restauration et sous Louis-Philippe.

Une fois, en revenant d'Afrique, René trouva sa tante Nicole bien fatiguée, elle éprouvait la lassitude de vivre et se réjouissait de partir au ciel où elle n'aurait plus d'inquiétudes pour son cher neveu qu'elle savait sans cesse devant l'ennemi. Réellement, elle n'avait jamais été tranquille, son cœur s'était usé à battre trop fort quand les feuilles politiques racontaient les campagnes... ce terrible temps où les Gouvernants de la France envoyaient leurs sujets gagner des batailles pour leur gloire.

Elle avait supplié son enfant chéri de rester avec elle, de garder pour elle son reste de vie. Il avait vraiment gagné assez de décorations, de victoires et de blessures. A présent, il comptait plus d'un demi-siècle. Il pouvait bien rester dans la vieille maison de famille, s'occuper des terres que la paix lui avait rendues, se sentir exister pour lui, pour les siens.

René n'avait même pas songé à se marier, à tenir sa place dans cette société angevine si spécialement aimable, gaie, vive et spirituelle, dont il était.

Alors, le soldat avait cédé. 1848 bouleversait la France. Paris renvoyait son roi, rappelait Marianne : « Mourir pour la Patrie... » chantaient les élèves de l'École Polytechnique, pendant que le peuple élevait des barricades dans les rues.

Puis, encore une fois, le vent emportait les fleurs de lys. L'Aigle impérial essayait de déplier ses ailes.

René, jeta au fond d'un coffre ses vêtements militaires, non sans un soupir, le couvercle lourd en retombant, enfermait avec eux sa jeunesse.

## II

## TANTE NICOLE

Tante Nicole s'était assise dans son fauteuil voltaire placé contre la fenêtre de la salle qui donnait sur la cour d'entrée plantée d'arbres fruitiers en plein vent et de massifs de fleurs.

La salle était jadis la pièce principale de la maison, le lieu de réunion, très vaste, avec au plafond de grosses poutres apparentes, ses murs lambrissés de chêne, ses dressoirs, sa grande table hospitalière où il y avait place pour vingt-quatre couverts, sa cheminée aux landiers de fer, à corbeille, ses chaises à dossier sculpté, gardait l'aspect moyenâgeux.

Mais dans les embrasures des deux croisées, il y avait des petits salons intimes aménagés pour l'isolement d'une causerie. Tante Nicole y avait sa table à ouvrage, son secrétaire, sa lampe carcel, des chaises basses couvertes en tapisserie brodée par elle. Des coussins, une étagère contenant ses livres de piété. Elle se plaisait là, n'allant dans le salon de compagnie, qui communiquait avec la salle par une large porte vitrée, que lorsqu'elle recevait sa famille et ses amis.

Donc, en cette matinée de juin où le soleil dorait les cerises dans le gros cerisier planté au milieu de la cour, elle attendait son cher René, rentré la veille au soir pour toujours.

Avec quel repos d'âme elle se disait :

— Enfin, il ne repartira plus, il a conquis sa retraite. Je vais l'avoir avec moi pour mes dernières années, le bouquet final de mon existence.

Elle l'entendait descendre lestement l'escalier d'ardoises bleues et il entrait souriant pour s'agenouiller devant elle, mettre ses bras autour de son cou ainsi que, dans son enfance, il le faisait si gentiment.

— Bonjour tante Nic, tu es rose, tes yeux noirs illuminent ton visage, tu es jolie comme le bonheur et je t'aime tante Nic, mieux que tout le monde.

— Et moi, mon René, mon garçon chéri, tu as repris possession de ta chambre où rien n'a changé parce qu'il ne faut pas que les choses changent pour brouiller les souvenirs.

Il l'embrassait en riant :

— Je suis en retard, j'ai voulu t'arriver rasé de frais et la mère Barberon est venue faire son mérier de Figaro. La digne créature rase tous les « bourgeois » du quartier, m'a t-elle dit fièrement.

— C'est vrai. Elle va à domicile, n'a pas de boutique. Tu as déjeuné ?

— Oui. Denise m'a apporté du chocolat au lit dans la même petite soupière lilas à deux oreilles, où je mangeais autrefois. Elle était si contente qu'elle a mis un bon gros baiser sur ma joue.

— Elle t'a fait manger ta première bouillie et n'a jamais quitté la maison. Sa sœur Nanette non plus, mais leur aînée Marie est morte il y a déjà dix ans, sans avoir connu d'autres maîtres que nous.

— Et leur frère Pascal ?

— Il est marié, il habite dans le quartier, sa femme est notre blanchisseuse, lui cultive notre jardin, scie le bois, je l'emploie quatre jours par semaine.

— Tante Nic, puisque je reviens après tant d'années, je ne sais presque rien des événements de chez nous, veux-tu me raconter notre histoire, me parler de notre famille dont j'ignore les choses d'actualité.

— Ah! tu aimes toujours les histoires.

— Oui, mais à présent, je n'aime plus que les vraies.

— Je vais te satisfaire, assieds-toi.

René attira un coussin, s'installa aux pieds de sa tante, les mains sur les genoux de la vieille fileuse à laquelle il fit lâcher sa quenouille. Et les yeux levés sur le doux visage où peu de rides marquaient l'âge, parce que, n'ayant jamais été méchante, elle n'avait pas celles que creusent l'envie et la malice, il se recueillit. La jeunesse de Tante Nic, avait été cruelle, orpheline en bas âge, elle s'était réfugiée chez son frère, son aîné de vingt ans.

Quand il fut guillotiné sur la place du Ralliement, elle en avait quinze et restait seule pour élever ses deux neveux âgés de trois et deux ans. Les pauvres enfants étaient privés de leur mère, morte à la naissance du plus jeune, par suite du saisissement de terreur qu'elle avait éprouvé en voyant les sans-culotte passer sous ses fenêtres des têtes au bout de leurs piques et hurlant le « ça ira ». Nicole se voua aux chers petits aidée de Denise Joubert leur servante, qui était de son âge.

Il était difficile de vivre à cette époque, le peu de res-

sources restées à la maison fondaient vite malgré l'économie. Les deux jeunes filles cultivaient de leur mieux le jardin pour avoir des légumes que Marius, amoureux de la servante, venait bêcher à ses moments de liberté. Il était employé par les hommes du jour, avait prêté serment à la République, criait comme les autres, mais il rendait mille services aux pauvres créatures dénuées de protecteur. Il leur évitait les visites domiciliaires et avait procuré à Nicole une place à la Mairie, aux écritures comme secrétaire de l'officier municipal qui avait tout juste signer son nom.

Le sage enfant simple, mais très digne, avait le don de se faire respecter dans ce milieu dénué d'éducation où son travail l'obligeait à rester. Elle y gagnait de quoi subvenir au pain quotidien. Elle en était si contente qu'elle n'avait pas l'idée de se plaindre et écrivait sans relâche des « arrêtés » pour les communes, des lettres de convocation officielles aux autorités du rayon. Elle faisait la correspondance que lui dictait, dans un français assez fantaisiste, son « patron », le citoyen Maigrelet.

Puis, la bourrasque révolutionnaire passée, la vie s'améliora. Napoléon nommé Empereur en 1804 admit à l'École militaire de Fontainebleau, les jeunes gens que la carrière des armes attirait. René fut de ce nombre. Instruit par sa tante, il fut reçu à l'âge de quatorze ans, partit à seize ans, et dès lors mena la vie des camps. Il aimait l'activité, il était robuste, la gloire le tentait. Il connut l'Allemagne, la Russie, il vit brûler Moscou.

Sous Louis XVIII, il fit la guerre d'Espagne et sous Louis-Philippe, il prit part à la conquête de l'Algérie. En 1848 aide de camp du général de Rumigny, il accompagna le roi à Trouville d'où il revint dans ses foyers après avoir vu le départ de la famille royale pour Claremont. Il rentrait le cœur rempli de tristesse. Il avait été témoin de la fuite de trois Souverains de France : Napoléon premier, Charles X, Louis-Philippe. Les Révolutions, les Conquêtes, les Défaites, l'expérience de la vie humaine si précaire à renversement de situations, de fortune, d'idées, lui laissait une âme croyante et forte, dénuée d'ambition, capable de juger de très haut l'inutile lutte à la recherche de la gloire et du bonheur.

Il rêvait maintenant de la vie paisible, entourée d'affection, attiré par les arts de la Paix. Le règne de Napoléon III, le trouvait indifférent à toute politique. Un jeu de balance, ces trônes successifs ! A présent, il n'avait d'autre horizon que la ville natale, ses occupations champêtres, son pinceau et son crayon qu'il maniait habilement. Et surtout le récon-

fort de tendresse que lui offrait si largement sa tante Nicole, sa seconde mère.

Ils vivaient ainsi tous les deux avec les servantes fidèles : Nanette et Denise secondées par leur frère Pascal Joubert qui aidait à l'entretien du logis et du jardin. Chez eux aucun événement, aucune querelle même légère, l'union des jours qui passent sans presque les vieillir, les habitudes ne changeant pas.

Les parents et amis se réunissaient souvent pour les repas joyeux où, en vrais angevins, on savait apprécier les bons crus des coteaux de la Loire, de Saumur et du Layon. Le seul incident au milieu de cette vie tranquille fut la rencontre du chemineau sur la route du champ des Martyrs. Rencontre qui allait avoir une si grande importance pour René.

### III

#### LE DOUX FOYER

Quand Denise vint ouvrir, ce soir-là, au coup de sonnette de son maître qu'elle connaissait bien, elle resta stupéfaite en le voyant suivi d'un individu de si lamentable aspect.

— Pour Dieu, Monsieur, que nous amenez-vous là ? (Elle disait Mon Sieur selon l'usage de l'époque).

— Un homme qui ne sait où aller coucher, Denise. Ne t'en occupe pas, il a soupé, je vais lui faire une bonne couchette de paille dans l'écurie.

Denise branla la tête ce qui agita les brides de sa coiffe.

— Et s'il allait mettre le feu...

— Je n'ai rien pour l'allumer, ma bonne dame, protesta le chemineau, je suis mort de fatigue, ayez pitié de moi aussi vous.

La vieille fille s'adoucit, et rentra dans sa cuisine tandis que son maître jetait dans un box vide une grosse botte de paille, prenait dans la sellerie une couverture de cheval et montrant ce gîte à son protégé :

— Vous dormirez à merveille ici. Au camp, on avait moins, restez tranquille. Je viendrai demain matin m'occuper de vous.

— Ah ! Monsieur, de tout mon cœur, merci.

René sortit, ferma la porte, fit glisser le verrou extérieur dans sa gaine et en un instant fut à la cuisine où il entra en riant. Mlle Nicole était assise près du feu. Le couvert était mis dans la salle, mais la vieille fille se chauffait les soirs tout en causant avec ses servantes, ses amies de jeunesse.

Son neveu vint l'embrasser selon l'habitude gardée de l'enfance :

— Tante Nic, imagine que j'ai rencontré sur la route du Champ des Martyrs, un vagabond qui n'avait guère de bonnes intentions à l'égard de deux pèlerines auxquelles il a fait peur et que j'ai rassurées. Le malheureux, sans feu ni lieu, mourait de faim, je lui ai fait donner à souper chez la mère Borgevin et ne sachant où le mettre pour passer la nuit, je l'ai amené coucher chez nous. Demain, je m'occuperai de lui trouver du travail.

— Un vagabond! un voleur!

— Oui. Nous en avons tant vu de cette espèce! Il a une sœur religieuse aux Augustines, dit-il.

— Tout de même, décida Denise en portant la soupière dans la salle, il serait temps de souper. Voilà la « Retraite » qui passe.

En effet, sous l'empire, à huit heures du soir, chaque jour, les musiciens du régiment faisaient le parcours de la Mairie à la caserne par les boulevards avec tambours et clairons ce qui était le signal de la Retraite pour les soldats.

René prit le bras de sa tante pour l'aider à se lever, geste affectueux non utile, et il la conduisit à table. Le souper était chose délicieuse, il clôturait la journée, on s'attardait en parlant de ce qu'on avait fait, on mangeait lentement l'excellent potage aux légumes, le plat de légumes de saison, le laitage ou les fruits cuits et crus avec quelques galettes ou biscuits que fabriquait Denise. On buvait le vin de la récolte. Nicole récitait les grâces à la fin du repas, les servantes desservaient vite et venaient s'asseoir sous la lampe près de la table à côté de leurs maîtres assis de chaque côté du foyer l'hiver, et devant la porte-fenêtre ouverte sur le jardin, en été. Denise et Nanette filaient une quenouille en tournant leur tye, pour faire le résistant fil gris destiné à composer les draps, nappes et serviettes de qualité inusable, qui s'entassaient dans les armoires de la famille. Nicole, les mains jointes, ne tricotait plus guère, René sculptait un jeu d'échecs ou fabriquait une corbeille avec des tiges de chèvre-feuille. Souvent, il lisait à haute voix le journal du département qu'une porteuse y avait dans la boîte disposée à la porte de la rue, vers dix heures chaque jour, sauf le dimanche et les jours de fête. C'était un petit format, grand comme une demie-page d'à présent. On y lisait les articles sur l'actualité, les faits divers, ce qui, une fois avait fait dire à Nanette : « Quand donc donnera-t-on les « faits d'été »? Le maître amusé lui avait expliqué le sens de l'article. La bonne Nanette émettait quelquefois de naïves réflexions. N'avait-elle pas demandé une fois à Mlle Nicole de lui écrire une lettre.

parce qu'elle ignorait l'art de tenir une plume. Quand la lettre pliée comme il convenait alors, sans enveloppe, cachetée d'un pain à cacheter, l'écrivaine avait demandé à la digne servante :

— Quelle adresse dois-je mettre, Nanette ?

— Ah ! ma foi, notre Demoiselle, tout le monde a pas besoin de savoir à qui que j'écris...

A neuf heures, après la prière récitée par Nicole, Denise allumait les bougies des maîtres, les chandelles de suif pour elle et sa sœur, elle éteignait la lampe et tous les quatre montaient se coucher. Ce soir-là, tous pensèrent au cheminéau qui était sur la paille dans l'écurie.

René avait gardé l'habitude du lever matinal, sa tante aussi, la laitière en venant sonner à la porte de la rue dès six heures, trouvait tout le monde levé. Elle distribuait ses pintes de lait et partait vite en roulant sa brouette. Denise faisait le café, grillait le pain, on déjeunait et chacun s'en allait à ce qu'il devait faire. Tante Nicole partait à la messe à l'église de la Trinité. René allait au jardin s'occuper d'un travail de saison, Nanette se mettait à coudre ou à repasser. Denise allait au marché et les heures se déroulaient sans heurt. Le dîner de midi les rassemblait devant un menu frugal et sain, en respectant l'abstinence du vendredi et du samedi, selon la loi de l'église. Après, les occupations reprenaient leurs cours d'après le goût et le devoir de chacun. Le lendemain de l'incident du Champ des Martyrs, dès l'aube, le bienveillant Semtel se rendit à l'écurie d'où aucun bruit ne venait. Il tira le verrou et entra. Son cheval restait presque toujours à la campagne, le dormeur n'avait eu aucun dérangement, il reposait encore en toute confiance. Son visage calme, maigre, jeune ne reflétait pas le crime. René l'appela : il ouvrit des yeux bleus, limpides, un peu effarés, puis il se dressa.

— Ah ! Monsieur, comme j'ai bien dormi chez vous. Depuis longtemps, je n'ai pas eu pareille nuit...

— C'est bon, on va vous apporter de la soupe. Après, mon domestique vous conduira aux bains du pont, sur la Maine et vous mènera acheter ce qui vous manque.

— Oh ! Monsieur, comment ferais-je pour vous prouver ma reconnaissance. Je voudrais tant vous servir, être votre valet.

— Ce n'est pas possible, mais je vais essayer de vous trouver une place. Vous allez me jurer d'être un honnête homme.

— Je le jure et de toute la sincérité de mon cœur, je le jure au nom de ma sœur et au nom de vous, Monsieur, qui m'avez sauvé.

Il parlait avec une visible loyauté, les yeux pleins de larmes.

— Cette après-midi, nous irons ensemble voir votre sœur au couvent.

Charles Chat joignit les mains :

— Vous garderez le secret de ma faute, Monsieur, puis que c'est la première et la dernière.

— Oui, à moins d'une récidive.

Pascal Joubert arrivait pour sa journée de travail et Denise en même temps apportait au vagabond une grande écuelle de soupe fumante qu'elle posait sur le coffre à l'avoine.

— Pascal, dit René en répondant au salut du jardinier, ce matin, tu bêcheras les pommes de terre, tu vas mener avant, ce pauvre homme à l'établissement de bains du grand pont. Tu lui feras couper la barbe et les cheveux. Ensuite, tu monteras en ville avec lui. Tu entreras au *Palais des Marchands*, et tu le feras vêtir des pieds à la tête en costume de travail. Tu feras mettre la dépense à mon compte et tu ramèneras cet homme ici. C'est compris, mon garçon.

— Oui monsieur, c'est une fameuse charité... il n'a pas l'air cossu. D'où sort-il ?

— Ne t'en inquiète pas, fais ce que je te dis simplement.

René sortit. Le chemineau avala sa soupe et alla reporter son écuelle à la cuisine où Denise lavait la vaisselle.

— Merci, on est bien ici.

— Pour sûr, mon pauvre malheureux, paraît que vous n'avez pas rempli votre ventre tous les jours.

— Viens vite, Vagabond, interrompit Pascal, j'ai mon carré à bêcher ce matin. En route.

Pascal marchait à grands pas, sans parler, la commission ne lui plaisait guère, mais le Maître avait commandé, il exécutait la consigne.

Quand Charles Chat, deux heures plus tard, sortit de la boutique, il était transformé. Une glace placée derrière la caisse lui avait renvoyé son image au moment où il allait quitter le magasin, il s'arrêta une seconde et de grosses larmes, malgré lui, jaillirent de ses yeux.

— Allons, vieux, ne pleure pas, fit Pascal, dont l'agacement se muait en émotion, te v'là comme un prince, c'est-y l'empereur qu'est ton père ! Ouste, joue des pattes, on est loin de chez le patron. Faut dévaler la rue Baudrière, le pont du Centre, le petit pont, la rue de la Cencerie. Tu connais la ville ?

— Un peu. Mais je connais votre Maître, c'est tout pour moi !

— Sûr que tu peux lui dire merci, il y en a pour des écus dans ta toilette. T'es plus le même.

— Non, plus du tout, riposta l'ex-voieur avec conviction.

Quand René aperçut son protégé transformé, il eut un geste de surprise. Ce n'était plus le chemineau hirsute. Sa figure rasée, ses cheveux coupés et l'expression de douleur attendrie de ses yeux, lui donnaient un aspect de sympathie agréable. Il saisit la main de son bienfaiteur, la pressa sur ses lèvres malgré l'effort de celui-ci pour l'en empêcher et dit la voix tremblante :

— Vous êtes mon sauveur ! ce que je vous dois dépasse encore ce qui est visible...

Mlle Nicole approuva la charité de son neveu, le pauvre garçon lui plaisait, elle lui trouvait l'air franc et ses façons lui paraissaient correctes. Il fit aussi la conquête des servantes.

— Ce qu'il a changé, constatait Denise, c'est comme une couleuvre qui fait peau neuve.

Et les trois serviteurs, à midi, l'admirent à leur table.

#### IV

### LA SŒUR DU CRIMINEL

René Semtel était vraiment heureux de la rencontre fortuite du voleur régénéré. Quand il avait vu au couvent la sœur du criminel se jeter dans ses bras et tous les deux pleurer d'émotion, il s'était dit : La grâce divine prend tous les chemins. Je suis bien content de m'être trouvé à point sur la route que suivaient jadis les martyrs pour s'en aller au ciel. Cet homme n'a eu qu'un écart, je l'ai redressé, nul ne saura son aventure, même si les deux dames lésées par lui le rencontraient, elles ne le reconnaîtraient pas. Quelles sont ces dames ? J'aimerais à le savoir, mais comment ? Jolies, élégantes, de manières aisées, elles sont d'un milieu non vulgaire. René songeait souvent ainsi depuis deux jours, lorsque la religieuse l'interpela :

— Monsieur, lui dit-elle, mon frère me dit combien vous êtes généreux pour lui. Ma reconnaissance égale la sienne. Je prierai pour vous, Monsieur.

— C'est moi qui serai votre obligé, ma sœur. A présent, il faut trouver une situation pour Charles afin qu'il puisse vivre de son travail.

— Je le pensais, Monsieur. Depuis qu'il a quitté le régiment, il a été malade et n'a rien pu faire. A présent, je sais qu'il y a ici une place de jardinier à prendre. Notre Mère

supérieure en cherche un. Je pourrais lui proposer mon frère pour le poste vacant.

— Excellente idée ma sœur. C'est un métier agréable. L'homme collabore avec la nature qui fait pousser ce qu'il a semé pendant qu'il dort.

— C'est vrai, fit la religieuse en souriant. Je vais aller prier notre Mère de venir au parloir. Votre recommandation la convaincra. Charles était dans votre régiment ?

René ne répondit pas. La sainte fille sortait. Le soldat levait sur lui un regard timide, implorant.

Le loyal Semtel éprouvait un peu de trouble en lui-même. Les circonstances le poussaient à un tacite mensonge. Ce qui s'impose n'est-il pas ce qui doit être ? Le Christ divin accueillait bien une pécheresses. La restriction mentale, se disait-il, je parlerai le moins possible.

La digne Supérieure était une grande femme âgée, au regard observateur, à la parole nette. elle paraissait apte à mener la grande maison dont elle était responsable, avec plus de justice que de douceur ? René Semtel la salua respectueusement.

— Ma mère, dit sœur Javotte, permettez-moi de vous présenter Monsieur le Commandant Semtel, protecteur de mon frère, qui fut soldat sous ses ordres.

— Madame la Supérieur, fit René, je crois que ce garçon qui a fait son service en Afrique, peut vous montrer son livret militaire, serait apte à bien vous servir.

— Monsieur le Commandant, présenté par vous et notre excellente Sœur Javotte, j'accueille le travailleur que vous me recommandez. Il n'aura qu'à suivre les indications de notre chef de culture et sera augmenté de prix après quelque temps. Pour le moment, logé, nourri, il aura trente francs par mois. Cela vous convient-il mon garçon ?

— Oh ! très bien Madame. Je suis certain que vous serez contente de moi.

— Je n'en doute pas, mon ami. Vous pourrez entrer ici dès aujourd'hui. Le jardinier que vous remplacez nous a été enlevé en quelques heures... son cas n'avait rien de contagieux. Il a eu une colique du Miséréré (aujourd'hui l'appendicite).

— Je ne crains rien, Madame, approuva Charles en regardant son protecteur. Je viendrai chez vous avec joie, dès ce soir, quand Monsieur voudra bien le permettre.

— C'est entendu, décida la religieuse, voici un denier à Dieu.

Elle tendait un écu au jeune homme qui s'inclina en acceptant l'aubaine.

La Mère supérieure se retourna vers l'ancien officier :

— Au revoir, Monsieur, je vous prie d'excuser ma hâte à retourner à une besogne pour laquelle les journées sont trop courtes. Sœur Javote va vous reconduire et retourner elle-même au travail. Elle aura permission ce soir de procéder à l'installation de son frère.

— Madame la Supérieure, je vous salue, fit René tout à fait charmé d'un résultat si facile.

Quand ils furent dans la rue, marchant l'un près de l'autre, il dit :

— Mon ami Charles, vous êtes un personnage à transformations, n'avez-vous jamais été comédien ?

— Non, Monsieur, mais j'ai été élevé par une mère qui ne m'a enseigné, des trois rôles que j'ai joué devant vous, que le dernier. Celui d'à présent.

— Qu'était votre mère ?

— La fille du concierge de la Marquise de Sacépée. Sa maîtresse, très bonne pour elle, l'admettait souvent dans son intimité. Là, elle prit des manières, oserais-je dire, du grand monde et elle m'enseigna à parler, lire, écrire, prier. Ma sœur, plus âgée que moi, entra toute jeune au couvent pendant mon service militaire. Mes grands parents moururent à la même époque.

— De sorte que vous n'avez plus aucune famille.

— J'en ai encore, comme tout le monde, un oncle qui était sacristain à Laufen, entretenait la tombe de la Famille Sacépée, et fit la translation de ses restes quand on changea le cimetière de ce lieu. Il entourait l'église et la place manquait. Mais moi je ne vis rien de ça. À quoi bon rechercher ceux qui connurent l'enfant que je fus. J'ai trouvé ici un protecteur providentiel. Avec la pieuse Javote, il est tout pour moi.

— Puisque vous ne devez rentrer que ce soir au couvent, retournez chez moi, si vous voulez, j'ai quelques visites à faire en ville.

Ils se séparèrent au grand pont, Charles passa l'eau, fier, heureux, remonté dans sa propre estime. Les bons errements, semés jadis dans son cœur, avaient chassé les mauvais démons. Puisqu'il était libre jusqu'au soir, il voulut retourner au Champ des Martyrs, aller à la chapelle de la Vierge, traverser cette route — son chemin de Damas — maintenant qu'il était régénéré. Il n'y rencontra personne, s'il y avait des bandits aux aguets, ils ne s'attaqueraient pas à un ouvrier. Il s'éroula à genoux devant les tombeaux, peut-être un des siens, — parent inconnu — avait péri là, peut-être était-ce son âme qui avait suscité près de lui l'homme de bien qui

l'avait adopté, relevé, replacé sur la voie honorable du travail. Tant de choses inexplicables pour nous, ne sont-elles pas une protection de nos chers disparus.

## LA RECHERCHE DE L'INCONNU

René s'engagea dans la rude pente de la Montée Saint-Maurice, (aucun escalier n'existait comme aujourd'hui). Il parvint au parvis près duquel était située la maison de sa belle-sœur, Mme Michel Semtel. C'était un antique logis confortable, meublé de beaux vieux meubles : Bahuts, crédences, sièges sculptés en plein bois. Il arrivait juste à point pour prendre part à la collation servie dans la salle sur un bout de la grande table en chêne massif où étaient disposées des assiettes de gâteaux, de fruits, de petits pains à la fleur d'oranger. Un flacon de sirop de groseilles et une carafe couverte de buée annonçant la fraîcheur de son contenu.

Devant ces friandises, la maîtresse de maison, son gendre et sa fille étaient assis.

— Bonjour mon frère, dit Mme Michel Semtel, on ne vous voit pas souvent, qu'est-ce qui vous absorbe ?

— Bonjour mon oncle, fit Mme Lamotte. Je suis bien contente d'être là quand vous venez, car je dirai comme maman, vous nous négligez.

— Bon accueil, conclut Frédéric Lamotte, je n'ajoute pas mon rapproche, oncle coupable, je suis de l'avis général.

— La paix, sourit l'arrivant en prenant les mains de sa belle-sœur et de son neveu qu'il secoua cordialement, puis chapeau bas, il effleura de ses lèvres, la joue de sa nièce.

— Zoé défends-moi. Je suis resté à la campagne quelques jours. J'avais de beaux fruits à cueillir et j'apportais un panier d'admirables jaunes, les meilleures pêches de la saison pour le dessert de demain, c'est le jour où vous venez dîner chez nous.

— Vous apportiez...

— Oui, mais je les ai oubliées sur le talus quand je suis entré à la chapelle du Champ des Martyrs, deux dames infiniment gracieuses, se sont aperçues de ma distraction, les ont relevées et ont voulu me les remettre.

— Alors, je devine, galant chevalier, vous les leur avez offertes.

— Naturellement.

— Et quelles sont ces privilégiées ?

— Je ne sais pas. Vous qui connaissez toute la ville, allez me le dire.

Zoé sourit.

— Décrivez-les-nous, mon oncle, on va essayer de deviner.

— Hé bien, c'était évidemment deux sœurs, la plus âgée était la plus grande. Elles avaient des écharpes légères jetées gracieusement sur leurs épaules, des capotes à toquet blanc entouraient des visages charmants, des mitaines noires sur les doigts fins... un réticule ample en tapisserie.

— Ah ! s'écria Zoé, vous les avez regardées comme un policier... ou comme un amoureux, mais les figures...

— La jeune a le teint rose, les yeux chatains clairs. L'autre a la chevelure un peu grise, elle est plus maigre. Les connaissez-vous ?

— Je crois, deviner annonça l'adjoint, ce doit être les Demoiselles d'Allencourt.

— Oh ! alors elles ne sont pas mariées, l'âge qu'elles révèlent permettrait de supposer le titre de Madame.

— Evidemment, mais elles ne l'ont pas voulu. Elles habitent une petite propriété en Reculée au bord de la Maine. Elles s'occupent d'art, de bonnes œuvres, et sont très recherchées dans le monde pour leur esprit, et leur nature bienveillante. Seulement elles ne se prodiguent pas et choisissent leurs relations.

— Mais elles viennent chez moi, expliqua Mme Michel Semtel, ma propriété des Roseaux joint leur jardin du Frêne qui est inondé quand la rivière croît trop et je donne asile à leurs poules et à leurs lapins pendant quelques jours. Elles sont des plus aimables et me rendent mes services en jolies broderies qu'elles exécutent admirablement pour mes ventes de charité. L'été, quand je vais à ma campagne, je leur fais une visite et j'accepte avec elles une collation. En revanche, j'ai le plaisir de les avoir à dîner pendant les jours gras, la cavalcade passe en vue de mes fenêtres, c'est une occasion pour avoir mes amis.

— Ma chère sœur, vous me seriez bien agréable en me mettant au nombre de vos invités privilégiés ces jours-là, fit René.

— Tiens, tiens, auriez-vous rêvé de convoier en justes noces, mon vieil Africain.

— Oui, oui, il aurait raison, approuva le ménage Lamotte. Mlle Nicole en serait ravie.

— Hélas ! déclara Semtel, je suis bien vieux.

— Allons donc, vous avez bon pied, bon œil, un tas de croix et médailles qui prouvent que vous n'êtes pas manchot.

C'est cela qui me ferait plaisir à moi, je danserais à votre noce !

— Maman, appuya Zoé, arrangeons une rencontre fortuite. Nous allons tous aller aux Roseaux, puisque vos terres se justapotent, nous enverrons dans le jardin des voisines, une balle... un volant... que sais-je, une chose que mon oncle devra aller chercher.

— On ne joue guère au ballon à mon âge.

— Pourquoi pas ? Il y a bien des vieilles dames qui, par hygiène, jouent aux grâces et dansent la polka.

— Allons toujours aux Roseaux, accepta René, on fera naître une occasion. Zoé tu auras une voilette de dentelles que le vent emportera dans un de leurs arbres.

Tous riaient :

— Bravo René ! La belle occasion de montrer votre adresse, vous sauterez le talus, vous attraperez l'objet avec votre canne... mais quand on parle du soleil, on en voit les rayons, dit Mme Michel Semtel, en se levant pour aller à la fenêtre ouverte sur la place, juste en face l'entrée de côté de la cathédrale. Ou je me trompe fort ou voilà ces demoiselles qui traversent le Parvis.

René se dressa empressé :

— Juste ! Ma sœur, je me sauve, je vais trouver l'occasion de les saluer.

Il s'élança, prit, une fois dehors l'air d'un flâneur, vit ces dames se diriger vers le sanctuaire. Alors il se glissa vite par une autre porte de façon à se trouver juste à temps pour sembler sortir quand entreraient les pieuses personnes et leur offrir l'eau bénite.

Zoé riait :

— Tel Faust devant Marguerite, mais il était rajeuni le vieux docteur de Goethe !

— Rajeuni par Méphisto... notre digne oncle à moins d'artifice et ferait ce me semble un très confortable époux, sanctionna gaiement Frédéric. Je suis l'adjoint du maire, je les marierais.

— Et moi, je donnerais le dîner de noces suivi d'un bal, déclara Mme Semtel. Mes enfants, réjouissons-nous, la vie ne nous a pas épargné les peines jusqu'à ce jour. Dans ma jeunesse à moi, on ne voyait pas d'ici entrer à Saint-Maurice des cortèges de mariés, c'étaient des prisonniers nobles qu'on y entassait. Au lieu du son triomphant des orgues, les échos des voûtes grises répétaient des gémissements. Dieu soit loué aujourd'hui. *Te Deum laudamus!*

— Voilà mon oncle qui sort de la nef, il nous envoie de la main, un salut souriant.

## VI

OU L'ON PARLE DE TROIS VIEILLES  
DEMOISELLES

La famille d'Allencourt avait subi la dispersion de l'époque néfaste des révolutions. Le chef de famille, père de neuf enfants, s'était bravement battu sous Louis XVI, ses fils avaient disparu jetés aux hasards des batailles. Le dernier, né plus tard, avait emporté la vie de sa mère, tandis que son père, parti en Amérique avec La Fayette, n'en était jamais revenu. Ce dernier rejeton d'une illustre lignée, élevé par sa marraine, une digne Vendéenne, avait pris les armes dès l'âge de quatorze ans pour lutter en Vendée. Il s'était marié, quand la paix enfin rétablie permettait une vie normale. Blessé neuf fois, brave toujours, mais bien usé, il avait eu deux filles, élevées à l'école des filles d'officiers. Après la mort de leurs parents, elles avaient continué à vivre toutes les deux dans le petit bien du Frêne qu'elles possédaient près d'Angers. L'aînée, Agathe, avait, lorsqu'elle croisa René Semtel sur le chemin, trente-sept ans. Clotilde était de sept ans plus jeune. Elles vivaient modestement, honorablement, tendrement unies. Elles prenaient de l'existence humaine ses devoirs d'abord et les quelques distractions qu'offrent les beaux jours, les bons amis et la satisfaction d'être soi, de s'estimer, de sentir qu'on ne gâche pas son temps sur la terre. Leur petite fortune, la révolution ayant ruiné leur famille, les obligeait à l'économie qu'elles pratiquaient avec autant d'intelligence que de gaieté, s'arrangeant des privations avec des sourires, s'aimant et s'entendant de tout leur cœur. Elles avaient trouvé des offres d'union, mais aucun parti n'avait semblé convenir à la délicatesse de leur esprit et de leur conscience. Agathe ne voulait plus entendre parler mariage, Clotilde moins décidée, pensait encore à la joie d'avoir une petite famille à aimer. La rencontre fortuite de René Semtel avait été comme l'aube d'un rayon dans cette âme vierge. Elle s'était amusée à planter dans son jardin les noyaux des plus belles pêches offertes par le défenseur de la route. Puis elle avait renvoyé le panier où étaient les fruits avec la carte commune des deux sœurs : « Agathe et Clotilde d'Allencourt ». Et au-dessus, elle avait écrit : Merci ! merci. Le premier merci s'adressait au défenseur, le second au donateur des « admirables jaunes ».

Mlle Nicole à la vue de ce carton, avait expliqué à son neveu :

— Je connais ces demoiselles. L'aînée fait jouer des pièces ravissantes aux élèves de l'Oratoire. J'y ai été priée plusieurs fois. Le sujet pris dans l'histoire est toujours gai, spirituel, d'attrayant exemple. Les invitations sont très recherchées, le directeur du journal de Maine-et-Loire, qui s'y entend, raconte que cette excellente écrivaine a un talent propre à fleurir sur les grandes scènes de nos théâtres.

Il paraît que lorsqu'elle était à Saint-Denis, la supérieure renouvait avec ses comédies les anciens errements de Saint-Cyr au temps de Madame de Maintenon.

— Difficile comparaison, Tante Nic, entre Racine et Mlle Agathe.

— Le genre diffère évidemment. Agathe ne se lance pas « Dans l'horreur d'une profonde nuit ». Elle a le sens comique, elle ajoute des chansons drôles, des situations où tous les assistants rient, je me souviens d'un couplet dont elle avait aussi écrit la musique. C'était une innocente satire à l'adresse d'une personne importante qu'on devinait.

— Chante-le moi, tante Nic, tu as gardé ta voix si douce, tu détaillais si bien : « Mourir pour la Patrie, etc... »

— Ma voix n'a plus guère de souffle mais je m'amuse toujours quand je tricote seule sous les treilles, à répéter les anciens refrains, sauf les oiseaux, nul ne m'entends.

— Dis-moi la ritournelle de Mlle Agathe...

— Allons-y donc, l'air était tellement bien ajusté qu'on le répète encore au couvent.

*« Vous direz peut-être que ie suis bête,  
Comme ça de me vanter,  
Suis-je cause si vous êtes trop bête  
Pour savoir me juger.  
Non, non, non, je ne suis pas bête  
Je dis en vérité,  
Messieurs, que si l'on me dit bête  
L'on dit une fausseté ».*

Et on répétait cela comme une scie, la pauvre comtesse de Clignancourt, dont on avait fait : Décline en cour, en trait aux larmes.

Azor s'était mis à accompagner la chanteuse de sa grosse voix, elle remarqua : « Ce chien pourrait s'approprier mes paroles.

— Oui, car il est le plus intelligent des chiens. Azor, fils de Zohra, que je recueillis tout petit et élevai au biberon.

— Et il a prospéré.

— Il est tombé en bonne terre ici. Son frère humain Abdel-Kader, fils de Zohra lui aussi.

— Comment ! lui aussi ? exclama la tante.

— La mère de l'Emir s'appelait Zohra. C'était une Musulmane instruite, intelligente, pour laquelle son fils professait un profond respect et un tendre attachement.

— Pourquoi disais-tu : lui aussi ?

— Eh bien, lorsque vaincu, prisonnier, le fier Algérien vint à Versailles, on lui faisait visiter les merveilles du palais de Louis XIV, croyant l'éblouir, mais il regardait gravement les choses en silence. Sa main effleurait de temps à autres la tête de la grande chienne qui ne le quittait pas, laquelle, afin de pouvoir prononcer souvent à haute voix le nom de sa mère, il avait appelée Zohra. Agacé de l'indifférence du noble Africain, l'officier français qui le promenait, l'arrêta un instant dans la galerie des glaces et lui désignant du geste la splendeur de l'entourage, il demanda :

— De tout ce que vous avez vu en France, Emir, qu'est-ce qui vous a le plus frappé ?

— C'est de m'y voir, riposta Ab-del-Kader, sans sourire. Et il ajouta à mi-voix en arabe : n'est-ce pas Zohra ?

La bête se dressa sur ses pattes de derrière, sa tête atteignait l'épaule de son ami.

— Azor est donc un descendant de Zohra ?

— Oui. A l'époque, 1847, je crois, je passais à Ambroise où était interné l'émir, un soldat descendait du château tenant dans une corbeille des petits chiens gémissants qui venaient de naître et il allait les lancer dans la Loire.

— Grâce pour un ! dis-je en donnant au porteur quelques sous et je choisis Azor.

— Les animaux sont toujours mêlés à la vie des hommes. Beaucoup de grands saints eurent des amis parmi eux.

— Souvent des plus étranges, tante Nic, tu as ta chatte, j'ai mon chien. Saint Antoine avait son...

La sonnette de la rue, en ce moment, retentit très fort. Denise se hâta vers l'entrée. René s'enfuit dans sa chambre et Nicole eut un sourire pour une vieille pauvre que l'on appelait la Dame Blanche, parce qu'elle était très pâle et très propre. Elle venait dîner tous les mardis et elle emportait les reliefs de la nourriture réservés pour elle. Une autre mendiante : la mère Lano, venait le vendredi, elle aussi, aux provisions, la charité de Nicole n'avait de limite que l'impossible.

## VII

## UNE AME S'ENVOLE

Nicole ne s'ennuyait pas sur la terre et pourtant elle dût la quitter, peu après avoir connu le bonheur d'avoir reconquis son enfant chéri. Un matin, Denise ne la voyant pas descendre pour aller à la messe, alla voir pourquoi ce manquement si rare aux habitudes de sa chère maîtresse. Elle la trouva endormie pour toujours. Son visage calme, ses yeux clos, ses mains jointes sur le drap, comme si elle avait voulu prendre la pose des voyageurs pour l'éternité, montraient une sérénité confiante.

La servante éperdue embrassa la joue froide et courut appeler le maître encore endormi et Nanette qui préparait le café.

La douleur de René fut profonde, Nicole avait remplacé sa mère, lui avait gardé son foyer, c'était vers elle que toute sa vie sa pensée s'envolait dans la joie et dans l'inquiétude : Tante Nic !

O mon Dieu ! pourquoi retirer de la terre des êtres qui n'ont jamais accompli que le bien, tenu une place exemplaire, se sont oubliés, privés pour les autres. Des âmes d'élite, des esprits de lumière. Toutes les joies qu'avait connues tante Nic, en ce monde, avaient eu pour but un dévouement, un sacrifice de soi, un travail pour ses semblables.

Elle donnait tout ce qu'elle pouvait, si bien que ses deux fidèles servantes prenaient la clef de l'armoire aux provisions pour être sûres de retrouver le nécessaire, il arrivait quelquefois, au moment de se mettre à table, qu'un malheureux vint demander à manger. Tante Nic, coupait à même le rôti, donnait la grosse part et pour ne pas priver ses servantes, elle se contentait de salade et de légumes. Elle était « Dame de Charité » de sa paroisse, chaque semaine elle allait visiter le quartier confié à ses soins. La plupart du temps, elle revenait dépouillée, c'étaient le gilet de laine, le jupon de dessous, le fichu de cou qui avaient disparu, ce qui la faisait gronder très fort par ses domestiques. Une fois elle rentra pieds nus dans ses souliers. Aussi le départ de Mlle Nicole fit-il verser bien des larmes. La foule suivait le char blanc qui conduisait la sainte fille au cimetière. La confrérie des « Enfants de Marie » dont étaient Nanette et Denise tout en pleurs, cierge en mains, l'escortait. Son neveu suivait entouré de ses proches parents : Frédéric Lamotte, Martin Desormes, en uniforme de commandant d'artillerie, Camille et

Général M. Mille

Hilaire le Droit de Beaufort en vallée, puis leurs femmes et le triste Azor qui s'était faufilé derrière son maître. Parmi les relations nombreuses, on pouvait remarquer les demoiselles d'Allencourt.

L'abbé Liégeard, curé de la Trinité, rappela en quelques mots émus, l'existence d'honneur et de vertu de celle qu'il amenait au champ de repos. Il renouvela le souvenir de son père, guillotiné sur la place du Ralliement en 1793. Quand le cortège eut défilé devant la tombe, il vint encore un homme, un ouvrier. Il tenait cachée sous sa blouse une petite couronne en perles blanches, il la sortit timidement pour la poser comme un dernier hommage, sur la dépouille mortelle qu'on abandonnait. Il mit un genou en terre, eut une invocation et partit seul comme il était venu sans aller, ainsi que les autres assistants, serrer la main des amis de la disparue. Mais le regard désolé de René Semtel qui s'attachait encore à la dernière demeure de sa bien-aimée tante Nic, vit ce geste, reconnut l'homme : C'était Charles Chat qui avait employé à ce don le premier argent gagné par lui dans son nouveau métier.

René était tout désorienté dans sa grande maison. Nanette frappée au cœur, n'avait presque plus de forces, Denise, plus jeune, la soignait de son mieux ainsi que leur maître, mais les deux pauvres vieilles étaient-elles aussi bien atteintes. Elles prirent leur nièce Jeanneton, la fille de Pascal Joubert, qui avait vingt ans pour les aider à l'entretien du logis.

Justement, un officier de l'armée d'Afrique, Yves Ker-guistel, venait d'arriver au moment où René se mettait à table. Azor était assis sur sa queue, la tête à la hauteur du couvert et du côté opposé Minoula, la chatte de tante Nic qui gardait son droit à tous les égards. Jeanneton servait le maître qui mangeait distraitemment, les yeux sur son journal. Un coup de sonnette hardi l'avait surpris, Denise avait trottiné à travers la cour et une voix mâle et joyeuse, une fois la porte ouverte, avait demandé, assez haut pour arriver jusqu'à la salle :

— Monsieur René Semtel est là ?

— Oui, Monsieur, il est en train de dîner.

— Comme ça se trouve, j'entre, mettez mon couvert, ma fille, je vais lui tenir compagnie.

— Ma fille, grommela Denise, je serais aisément sa mère. Il est sans gêne, le parent.

Elle pouvait continuer ses réflexions, l'arrivant avait, en quelques enjambées, gagné l'entrée de la pièce où se restaurait son ami, laquelle donnait par une porte-fenêtre sur la cour. Il s'écriait :

— Bonjour vieux, il y a bien sous la tente une ration de

couscous ou de mouton rôti pour le camarade d'Algérie, on a assez jeûné ensemble là-bas.

René s'était dressé heureux, il tendait les deux mains.

— Bonne surprise, Yves, soit le bienvenu, mais je n'ai pas la moindre grillade, ce sont les quatre temps d'automne.

Le nouveau venu, haussa les épaules :

— Une croûte et la joie de te retrouver !

— Qu'est-ce qui t'amène à Angers, ce n'est pas seulement pour me voir.

— Si. Et pour te demander un service, tu es mon camarade, tu as toujours été pour moi conseil et appui.

— Dispose de moi, je suis hélas ! bien seul ici.

— Ne t'attriste pas. Ce que je vais te demander prendra ta pensée et ton activité, deux choses qui remédient à tous les maux. Tes sardines et ton beurre sont excellents.

— Oui. Tu auras après une omelette et une salade, du fromage et des fruits. Goûte à mon vin d'Anjou.

— Très volontiers. Je suis affamé, j'ai voyagé dans le chemin de fer, songe donc, ça ne s'arrête pas comme on veut cette machine-là, de sorte que je n'ai rien avalé d'aujourd'hui. Ah ! comme ce vin blanc léger et pétillant, remplace bien le gros vin rouge d'Algérie.

— « Mange et bois, mais pense à Dieu » ainsi l'écrivent les Allemands sur leurs pots à bière. « Iss und drink, Got nicht Vergis ».

Azor grognait un peu, Minoula avait fui. Jeanneton restait debout, ses yeux roux fixés sur cet étranger qui avalait douze sardines, les trois quarts de l'omelette, des verres de vin pur et qui, à chaque instant, plongeait une main prenante dans la corbeille au pain. Il semblait vouloir vider le beurrier à force d'en extraire toute pleine la cuillère de buis.

René, en revanche, se servait à peine, sa physionomie s'était éclairée, elle avait un bon sourire, revoir un camarade de régiment était une fête pour l'ancien combattant.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était en 1835, à la prise de Constantine, j'étais capitaine, toi lieutenant, un beau fait d'armes, rappelait René. Le duc de Nemours luttait avec nous et le brave général Damrémont était tué d'un boulet en plein flanc. As-tu revu notre jeune amie, la fille du Cheik qui est devenue Sœur Constantine ?

— Oui. Elle est supérieure à l'orphelinat d'Alger. Mon ami, comme tout ce que tu m'offres est exquis.

— En comparaison des repas de sauterelles... ne te presse pas, rassasies-toi.

« Jeanneton apporte des confitures, continua-t-il en s'adressant à la servante. dis à Denise de faire beaucoup de café.

Tu le porteras sur la table d'ardoise sous les cerisiers. N'oublie pas le flacon de cognac.

Me restes-tu quelques jours, Yves?

— Jusqu'à demain si tu peux me loger. J'ai un mois de congé, je vais en Bretagne chez ma sœur et je repasserai par ici avant de retourner à mon poste. Je suis, tu le sais, Général de Division.

— Oui. Moi j'ai donné ma démission, je voulais vivre auprès de ma chère tante, profiter un peu de la vie de famille... et Dieu m'a repris celle que j'aimais tant !

L'officier mit sa main sur le bras de son ami :

— Je sais, moi, j'ai eu ma part de soucis, j'ai perdu trois fils tués... et à présent j'achève mes jours tout seul. Ma femme, une Algérienne, m'a quitté depuis longtemps.

Il se tut, cessa une minute de manger, puis il but d'un trait un grand verre de vin du Layon et reprit :

« Je vais maintenant, si tu veux, t'expliquer mon but.

— Passons au jardin, le café nous y précède. J'ai encore quelques bons cigares.

Les deux camarades traversèrent le salon pour aller dans le parterre que de beaux arbres ombrageaient.

Jeanneton les précédait, chargée du plateau d'où s'échappait un délicieux parfum d'excellent café.

Les camarades prirent place dans des fauteuils d'osier et pendant que le maître de maison servait son ami, celui-ci commença :

— Tu te rappelles que le roi Louis-Philippe avait chargé l'Etat-Major de notre armée d'Afrique, de faire un tableau historique et géographique de la campagne, d'y joindre des vues dessinées au crayon, en un mot de rédiger un document pour l'avenir. Or, j'ai été prié d'écrire la partie la plus intéressante, c'est-à-dire celle qui comprend notre arrivée en Algérie jusqu'après la prise de Constantine (1). Pour accomplir un pareil travail, il me faut beaucoup de temps et surtout de l'aide. Nul mieux que toi ne peut me soutenir. Tu sais voir, apprécier, juger, tu connais parfaitement l'arabe, tu as un album de vues croquées sur place, veux-tu être mon collaborateur ? Je sais que tu en es capable.

— Tu m'effraies, c'est un travail passionnant, mais il exige une grande érudition, un talent de style impeccable et une mémoire fidèle.

— Tu possèdes tout cela, j'ai lu assez souvent tes rapports pour le savoir. Tu as ton temps libre, ici, dans ce lieu paisible, tu peux évoquer le passé glorieux de nos armes. Je

---

(1) Lire : Sœur Constantine d'Algérie.

compte sur toi, mon meilleur camarade. Engages-toi, tope-là. Il tendait sa main loyale, René y mit la sienne.

— Je ferai de mon mieux en tout honneur et courage.

## VII

## SOUS L'AVERSE

Le lendemain, le Breton et l'Angevin partirent aussitôt après le dîner de midi pour faire une promenade aux environs. Le Général voulait aller voir le Pont de Cé. Il disait gaiement :

— J'ai tant souffert de la soif que j'ai le culte de l'eau, l'aspect d'un grand fleuve me réjouit, allons nous reposer au bord de la Loire.

— Entendu, Yves. Nous allons traverser la ville dans toute sa largeur. En partant d'ici, de ce vieux tertre Saint-Laurent où se dresse chaque année le reposoir de la Fête-Dieu, pour sortir de la ville au bout du faubourg Bressigny, nous allons d'abord passer devant l'école des Arts et Métiers. Ensuite prendre le petit pont (depuis comblé), suivre la rue Beaurepaire, la rue Baudriairre après le grand pont. Arriver au bas de la place du Ralliement que nous atteindrons par de petits escaliers à rampe de fer. J'y ai vu la guillotine en permanence. Là maintenant se tient le marché. Après nous arriverons aux grands boulevards, le faubourg Bressigny et nous sortons de la ville.

Ils déambulaient à pas lents, s'arrêtant pour causer l'un en face de l'autre, se désignant les choses du bout de leur canne, droits et roides tous les deux, leur boutonnière ornée de la rosette rouge, leur visage hâlé, leurs yeux vifs, francs, dont les années n'avaient pas altéré l'éclat. Leurs prunelles qui avaient reflété le désert, la bataille, la clarté intense du soleil africain, se reposaient sous le ciel si doux d'un automne angevin.

Une vue les arrêta sur le pont du chemin de fer, près du Lycée. C'était chose nouvelle que cette voie ferrée où le train de Nantes haletait sous un panache de fumée. Quelle singulière invention ! Cette machine qui court sur des rails de fer !

Après il y avait des maisons basses, des jardins, l'auberge de l'*Auge de pierre* et on longeait le mur du couvent des Augustines. René s'arrêta. Un jardinier, dans une échelle, cueillait des pommes dont les branches dépassaient la clôture. L'homme avait posé un panier sur la crête du mur mais un

coup de vent agita les rameaux qui balayèrent la corbeille pleine, les fruits dégringolèrent dans la rue juste au passage des officiers. Yves éclata de rire.

— Bravo et merci, mon garçon, j'en goûte une.

Au même moment arrivaient en sens inverse sur la route, Mesdemoiselles d'Allencourt, les pommes roulaient à leurs pieds.

— Les belles pommes rouges, dit Clotilde, ce jardin serait-il une réplique du Paradis terrestre, moins le serpent.

— Qui sait, fit le joyeux Kerguistel qui avait entendu.

René Semtel saluait. Clotilde amusée dit avec un sourire :

— Nos rencontres, Monsieur, sont toujours panachées d'imprévu.

— Plus que vous ne pensez, se dit René à lui-même. Pourvu qu'elles ne reconnaissent pas le jardinier.

L'homme enjambant le mur avait sauté dans la rue afin de ramasser ses fruits. Ses yeux rencontrèrent ceux de son protecteur. Il avait lui aussi l'appréhension de cette rencontre, mais non fondée, les jeunes personnes ne le remarquaient pas. Le général, fort galant, avait relevé une superbe pomme, il la frottait avec ses gants pour en enlever la poussière et l'offrait à Mlle Clotilde :

— On dit : Ce qui tombe au fossé est pour le soldat », je pense que ce qui tombe sur le trottoir est pour le passant. N'est-ce pas jardinier...? Tiens, mais je te connais, toi, mon brave.

— Oui, mon Général, et moi aussi je ne vous ai pas oublié.

— Tu es bien Charles Chat, n'est-ce pas ?

— Oui, mon Général, répondit celui-ci la main au front figé dans le salut militaire.

René avait eu peur un instant, mais il fut vite rassuré, son ami tendait la main à l'ex-soldat en disant :

— Semtel, je te présente un garçon qui m'a tout simplement sauvé la vie là-bas, au désert, en me portant quand j'avais la cuisse cassée, pendant au moins un kilomètre sur son dos, à travers le sable brûlant, jusqu'à l'ambulance.

A ces mots, René eut un véritable élan de joie, d'un geste vif, il serra chaudement la main du jardinier. Sa conscience était soulagée et le pauvre Charles avait grand peine à contenir son émotion.

Cependant la rafale qui avait fait tomber la corbeille de pommes, amenait de larges gouttes d'eau, tandis que des roulements de tonnerre traversaient le ciel.

— Abritons-nous au couvent, proposa l'ancien officier, voilà un grain. Les bonnes sœurs sont hospitalières aux pèlerins.

Ce disant, il courait au portail et brandissait la sonnette. A cette époque, l'entrée était loin d'avoir l'apparence qu'elle a aujourd'hui. On pénétrait chez les religieuses par un grand portail brun ouvrant dans une cour au fond de laquelle se dressait la chapelle et à droite un seul corps de bâtiment. L'averse cinglait dur, nul ne venait ouvrir, la Communauté était aux vêpres, mais le général eut une inspiration, il cria :

— René, allons à l'*Auge de pierre*. En même temps, il saisissait le bras de Mlle Agathe, l'entraînant vers l'auberge toujours ouverte au passant. Ce voyant, M. Semtel qui n'avait pas le temps de faire des façons, car l'ondée frappait rudement les visages, osait saisir la main de Mlle Clotilde pour lui faire monter les deux marches d'ardoise conduisant au cabaret, tandis que le jardinier continuait à recueillir ses fruits égarés en tous sens.

— Décidément, Monsieur, vous nous rendez toujours service, fit Mlle d'Allencourt une fois à l'abri en retirant sa main de celle qui la tenait.

Il sourit :

— Mademoiselle, j'en suis heureux..

L'aubergiste s'empressait :

— Mesdames, ôtez vos châles et vos chapeaux, il y a des grêlons dans vos toquets. Je vais secouer tout cela. Que vous servirais-je, Messieurs ?

— L'abri, fit timidement Agathe.

— D'abord, riposta le Général, mais il faut bien faire valoir la maison. Mesdames, soyez assez aimable pour accepter quelque chose. Une prune à l'eau de vie, j'aperçois un bocal engageant au-dessus du comptoir.

Agathe, gênée, se taisait. Elle n'était jamais entrée dans un cabaret. René devina sa pensée.

— Mesdemoiselles, je comprends que vous n'avez pas l'habitude de fréquenter l'auberge. Mais quand le ciel nous envoie une pareille arrosée, le choix n'existe pas. Il n'y a que nous ici, aucun client. Acceptez l'offre du Général Kerguistel que je vous présente.

Yves fit un beau salut de grande tenue.

Sans attendre, l'hôtelière posait des verres sur la table de chêne luisante, elle avançait des tabourets et prenant son bocal, servait trois prunes dans chaque verre, y ajoutait trois cuillerées de sirop, l'air satisfait :

— Asseyez-vous donc, Messieurs et Dames, engageait-elle. Vrai, il ne fait pas bon dehors.

L'eau tombait en nappe, tapant les vitres de la petite croisée, rebondissant sur les marches de l'entrée. Le Général alla regarder au dehors :

— Qu'est devenu mon soldat ? Ah ! le voilà aplati contre le mur. Allons Charles, arrives, tu es trempé comme un bouteillon de soupe, vite, ici, brigadier.

Le jardinier obéit, il faisait un ruisseau autour de lui. L'aubergiste lui tendit une serviette :

— Essayez votre figure.

Timide, l'homme restait près de la porte, n'osant avancer. Un éclair accompagné d'un coup de tonnerre formidable, fit trembler la maison. Les deux sœurs firent le signe de croix. Ce fut le dernier éclat, on ne perçut plus que de faibles grondements, seulement la pluie continuait, la route était un torrent.

— Comment nous en aller ? fit Agathe inquiète.

— Nous allons vous reconduire, Mesdemoiselles, riposta le Général. Cette averse ne peut durer longtemps. Madame l'aubergiste, si vous aviez un équipage quelconque, fut-ce une maringotte.

— Hélas ! Monsieur, j'en n'ai rien. Si ces dames voulaient coucher ici. J'ai une grande chambre là-haut. Il y a quatre lits... dont deux seulement sont occupés par des voyageurs, des gens bien comme il faut, venus pour la foire de l'Angévine.

— Merci, ma bonne femme, refusa Semtel, n'y a-t-il pas un loueur de fiacres dans le quartier ?

— Non Monsieur, il y en a qu'un en ville et il habite place Saint-Lô.

Charles Chat eut une idée, il s'approcha du général :

— Peut-être que si ces dames acceptaient de s'asseoir dans ma brouette...

Clotilde éclata de rire :

— Une belle intention, mon brave, mais nous sommes capables de marcher dans l'eau, d'ailleurs le ciel s'éclaircit.

— Alors, dit le jardinier, je rentre vite, notre Supérieure serait inquiète. Mon général, je suis bien content de vous avoir retrouvé. Il saluait militairement. Son regard reconnaissant s'arrêta sur René Semtel, il était heureux, il était réhabilité.

## IX

## LE REFUGE

Il fallut attendre plus d'une heure avant de pouvoir mettre le pied dehors, dans la rue non pavée courait un ruisseau.

— Allons-y bravement, fit Clotilde en descendant les marches de l'auberge, nous en serons quitte pour changer de bas et de chaussures en arrivant.

Elle enfonça jusqu'au mollet, sa sœur la suivit. Elles relevaient leurs jupes le mieux possible. Agathe était très ennuyée, Clotilde riait.

— Au moins, prenez mon bras, fit le général en s'approchant de l'ainée, qui venait de glisser.

Semtel s'avavançait vers Clotilde dans la même intention. Elle le prévint :

— Non, je n'ai pas trop de mes deux mains pour tenir ma robe.

— Vous ne voyez pas où vous marchez, il y a des ornières.

Et comme elle trébuchait, il la soutint par le coude et le groupe s'avavança aussi vite que possible vers la ville.

Agathe gémissait :

— L'eau est glacée. Nous ne parviendrons jamais chez nous ce soir, il y a si loin et notre rue de Reculée sera impraticable.

— Oh ! sûrement, fit Semtel, mais Mademoiselle, nous arriverons chez moi.

— Nous pourrions peut-être rester à l'hôtel du Cheval Blanc, rue aint-Aubin, supposa l'ainée.

— Il n'y a aucune place, riposta le Général, c'est la foire de l'Angevine, je n'ai pu y loger. Non, Mademoiselle, c'est le cas de force majeure, faites comme moi, allons chez l'ami Semtel.

Agathe se sut, elle était horriblement contrariée, sa sœur trouvait la situation drôle.

— Ne t'affliges pas, ma sœur, rappelles-toi que grand-père nous racontait avoir vu la Duchesse de Berri en Vendée, franchir un ruisseau sur le dos de Monsieur de Ménard, et ils avaient tous passé la nuit à la ferme de la Saulaie, sur les bottes de paille, dans l'étable.

Agathe agacée riposta :

— Ça n'a aucun rapport.

— Si, Mademoiselle, releva René en riant, la différence sera en ma faveur. Je vous offrirai la chambre de ma tante Nicole et mes servantes pour vous servir.

Une véritable cascade descendait la rue Baudrière. Au grand pont, la nuit était tout à fait venue, le ciel noir d'encre, zébré d'éclairs car l'orage semblait revenir. Les deux sœurs étaient épuisées de cette longue traversée de la ville au milieu d'obstacles, les pieds dans l'eau, trébuchant sur les pavés, les accablait. L'appui de leurs guides devenait indispensable. Agathe avait les larmes aux yeux, Clotilde ne riait plus. Ils ne rencontraient personne, seul l'allumeur de reverbères courait, se hâtant de toutes ses forces. Elles franchirent la place de la Laiterie, le difficile passage de la montée des Forges où l'eau se précipitait à flots. La rue de la Cencerie, le long du mur de l'École des Arts, fut un repos relatif, une lanterne suspendue au milieu éclairait vaguement. Enfin, ils furent au tertre Saint-Laurent, la rue Belle-Poignée en pente charriait des graviers qui frappaient les jambes des infortunées jeunes filles à bout de souffle. Il était temps d'arriver, sur le seuil de la porte du numéro 3, les trois servantes inquiètes guettaient le retour de leur maître.

— Enfin, voilà Monsieur !

— Oui mes « mies » (1) et avec de la compagnie, vite un bon feu et un bon souper.

René et son compagnon faisaient passer le seuil aux deux sœurs. Jeanneton marchait devant munie de la lanterne. On traversa ainsi la cour et on dût entrer par la cuisine, seule pièce ouverte sur le dehors. La maison fermée à cause de la tempête. Là, il faisait chaud et clair, les sarments dans la grande cheminée flamboyaient.

C'était le bien-être reconquis. Agathe était très pâle, Clotilde rouge de fatigue, retrouvait son sourire.

— Mesdemoiselles, expliquait René, je vous en prie, soyez ici chez vous. Denise et Jeanneton vont vous retirer vos chaussures et vous conduire dans l'appartement de ma tante Nicole qui sera le vôtre. Vous aurez là ce qu'il vous faut pour remplacer vos vêtements trempés, j'ai conservé les chers souvenirs... Vous nous ferez l'honneur de venir souper quand nous serons tous prêts. Ensuite vous dormirez tranquillement et demain nous vous reconduirons chez vous.

— Monsieur, répondit l'aînée, on ne saurait agir avec plus de délicatesse que vous. Nous acceptons vos bontés avec reconnaissance.

Les deux amies se retirèrent aussitôt et les domestiques

---

(1) Vieux terme employé pour amie

se mirent en devoir d'exécuter le programme dressé par leur maître.

Les deux sœurs montèrent à l'étage où était la chambre de Nicole. Jeanneton alluma le feu pour chasser l'humidité, Nanette sortit du tiroir de la commode en acajou massif, à poignée de cuivre, deux paires de bas en fine laine blanche, elle prit dans l'armoire en chêne sculpté deux robes de soie brochées à rames, l'une brune, l'autre violette, des jupons blancs brodés par la chère tante Nicole qui, invisible, était peut-être présente pour recevoir les visiteuses imprévues si sympathiques à son cœur. En quelques instants la transformation fut faite. Clotilde refusa le bonnet monté en dentelles. Agathe l'admit, elle n'avait pas l'abondante chevelure châtain clair de sa sœur.

Pendant ce temps, Jeanneton faisait le grand lit à colonnes, elle y mettait de fins draps, ourlés à jour et de bonnes couvertures.

Quand les deux invitées descendaient dans la salle où le souper était servi, René s'avança vers elles tout ému. Agathe dans le costume de sa bien-aimée tante Nicole la lui rappelait, il baisa sa main avec attendrissement.

Denise n'avait pas eu le temps de préparer un grand repas, mais ce qu'elle présentait fut trouvé exquis, les convives étaient affamés après leur épuisante randonnée. Ce fut des œufs à la coque, un pâté de canard, de la salade, de la crème fraîche battue avec des petites fraises des quatre saisons qu'elle expliqua avoir eu l'idée de cueillir au jardin avant l'averse. Le tonnerre grondait encore en s'éloignant, les contrevents fermés ne laissaient pas voir les éclairs, la lampe carcel suspendue au-dessus de la table répandait une belle lumière. On était bien. Les quatre convives s'harmonisaient, tous à l'aise dans la simplicité franche de leurs cœurs. La divine Providence semblait avoir organisé les événements... pour eux.

Le lendemain matin, avant le jour, le Général prit congé de son camarade. Il devait gagner le train pour Nantes à quatre heures du matin afin d'arriver à temps pour monter dans la diligence des Sables d'Olonne où il devait être le soir.

René attendait l'aurore pour aller constater dans son jardin les ravages de l'ouragan et tâcher de réparer. Dès six heures, les servantes étaient à l'ouvrage, Jeanneton repassait les toilettes des demoiselles d'Allencourt séchées dans la nuit. Leurs capotes étaient totalement perdues, le toquet fripé, les rubans tachés, les châles en crêpe de Chine à longs effilés de soie, restaient grippés et salis, les souliers à boucles étaient inservables.

A sept heures, quand Denise fit entendre la clochette d'argent qui appelait au déjeuner, les deux sœurs arrivèrent dans la salle. Leur hôte les y attendait. Agathe avait dû remettre le costume de la tante Nicole, elle s'en excusa, mais René sourit avec mélancolie :

— Je la revoie en vous, chère Mademoiselle. Elle vous aimerait.

Clotilde avait pris un costume moins sévère. Une guimpe blanche enveloppait son cou. Le maître de maison expliqua le départ du Général et parvint à convaincre ses invitées de l'impossibilité de s'en aller si vite chez elle. Il enverrait Pascal en Reculée chercher des chaussures et rassurer la pauvre Louison sur le sort de ses maîtresses qui ne rentreraient qu'après-midi pour donner aux rues le temps de devenir praticables.

Agathe ne savait quelle contenance faire, elle osa une explication timide pendant que sa sœur, chaussée des sabots de Nanette, allait dans le jardin avec Denise, espérant l'aider à cueillir des haricots verts couchés par l'averse et des raisins roses à la treille.

— Monsieur, dit l'ainée, je préférerais partir à l'instant. Vous savez que le monde est curieux, malveillant, notre séjour chez vous pourrait être interprété...

René sourit :

— Oh ! Mademoiselle, n'y prenez garde. Nous sommes vous et moi au-dessus des mauvais propos. Agissons donc comme les circonstances le veulent, sans souci des autres. Ne vous mettez en peine de rien, je vous en supplie. Je saurais d'ailleurs, le cas échéant, riposter.

— Ma sœur est encore jeûne...

— Et moi, je ne le suis plus, malheureusement. Sans les vingt-cinq ans environ qui me font son aîné, j'oserais vous avouer qu'elle a fait sur moi une impression profonde.

Il s'arrêta, rouge comme un amoureux de vingt ans.

Agathe ne put s'empêcher de sourire. Il reprit :

« Ne vous moquez pas de moi, par grâce Mademoiselle. Ecoutez une prière. Laissez-moi vous demander de recevoir ma belle-sœur, Madame Michel Semtel, qui vous parlera à cœur ouvert... Je ne me suis jamais marié, serait-il réellement trop tard pour espérer au soir de ma vie, un peu de bonheur, un foyer...

Agathe aimait tendrement sa sœur, elle avait souvent regretté que la délicieuse créature si bien faite pour aimer, élever une famille, connaître, en somme, l'existence normale d'une femme, s'étiolo dans l'isolement du cœur. Elle voyait en cet homme loyal, bon et généreux l'appui qui la tranquilliserait. Il était âgé mais robuste, d'une souche qui avait fait

ses preuves à l'armée de conquête en Afrique, l'avenir avec lui ne semblait pas inquiétant. Si Clotilde voulait... elle, sa sœur aînée, consentirait avec joie. Ses yeux roux clairs et tendres, eurent une expression d'ardente sympathie et elle dit, la voix enrouée par l'émotion :

— Je serai charmée de causer avec Mme Semtel. Elle vient quelquefois chez moi, je serai charmée de la revoir.

René, d'un élan de joie, lui tendit les deux mains. Clotilde rentrait accompagnée de Denise, elles étaient chargées de fleurs et de fruits.

— Voyez, Monsieur, dit la jeune fille, ces pauvres marguerites étaient couchées sur la terre, ces poires de duchesses avaient roulé loin du poirier, elles ne sont pas mûres, mais en compote, elles seront parfaites. Il ne faut pas qu'elles soient perdues, ce serait dommage.

Et comme tous deux la regardaient avec une expression attendrie, elle leur sourit :

— Rassurez-vous, le jardin est abîmé, non perdu, un peu de soleil va lui faire oublier la tempête.

## REVES DE BONHEUR

Les deux sœurs partirent après le dîner de midi. René les reconduisit. La cour d'entrée de la maison du Frêne était encore pleine d'eau. Louison, la servante, avait passé une nuit affreuse, ne sachant pas ce qu'étaient devenues ses maîtresses. Celle-ci la consolèrent. Leurs appartements personnels situés sur la terrasse en haut, n'étaient nullement endommagés, le jardin abrité au Sud, n'avait pas grand mal.

René quitta vite ses amies nouvelles, il avait hâte de courir chez sa belle-sœur place Saint-Maurice. Le brave garçon ne se sentait pas de joie. Quel bonheur l'attendait, sa vie solitaire serait peuplée, sa grande maison animée, peut-être un jour verrait-on un bébé rire et jouer dans le parterre. L'ex-soldat d'Afrique rêvait de ces choses inconnues qu'il n'osait préciser, mais dont il sentait en lui la chaleur. Son pas relevé, ses yeux vifs, racontaient l'espérance. Et quand Mme Michel Semtel l'aperçut par la fenêtre près de laquelle elle tricotait, tourner l'angle du Parvis après avoir grimpé allègrement la montée Saint-Maurice, elle devina qu'il se

passait en lui des effluves joyeuses et, toute souriante, elle cria à Franchette du haut de l'escalier :

— Va ouvrir le portail, voici mon beau-frère, il prendra la collation avec moi.

L'instant d'après, René, chapeau bas, embrassait sa vieille amie qui s'exclamait :

— Qu'est-ce que vous m'apportez, vous êtes resplendissant ! Ma parole, vous voilà rajeuni de vingt ans.

— Encore plus, ma chère, je viens vous demander d'aller faire pour moi une sollicitation de mariage.

— Dieu vous bénisse, mon ami, j'en suis fort aise.

— Ne suis-je pas un peu fou... soixante ans passés.

— Fou ! allons donc, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Il y a des jouvenceaux moins alertes que vous. Je devine aisément qui sera ma charmante belle-sœur. Vous ne pouviez mieux choisir. Toute notre famille lui fera bel accueil. Faut-il que je mette ma limousine de satin broché, mon chapeau à plumes blanches, et que je courre toute de suite en Reculée, au Frère.

— Je n'osais pas vous en prier.

Elle haussa les épaules en riant :

— Pressons-nous, mon cher vieux, pour que je connaisse mes arrières-neveux. Je vais faire mettre mes juments à la calèche, ça en vaut la peine. *Maine* et *Loire* ne sont pas sorties hier. Par ce temps une promenade leur fera du bien. Je vous poserai chez vous en allant et vous attendrez mon retour le plus sagement possible. Je souperai chez vous pour parler d'elle. Il est bon de laisser s'ouvrir un cœur qui depuis si longtemps attend la liberté. Sonnez donc que je donne à Nicolas l'ordre d'atteler. Mon digne cochér n'est jamais pressé. En attendant je vais m'habiller.

Une heure plus tard, la calèche bleue à l'extérieur, gris à l'intérieur, les deux bêtes luisantes, garnies de harnais impeccables, Nicolas en chapeau haut de forme à rosette, la redingote bleue liserée de jaune, droit sur son siège, le fouet appuyé sur la cuisse, attendait devant le portail blanc, ouvert au large, que Monsieur et Madame Semtel fussent en voiture. La *Maine* piaffait, la *Loire* secouait la chainette de son mors.

Madame était resplendissante, elle avait fort grand air avec ses mitaines blanches bien tirées, rejoignant ses manchettes de dentelle, sa broche de diamants fixée au-dessous du beau nœud de velours violet fermant les brides de son chapeau, sa robe ample, bouffante sur un jupon blanc, tuyauté, empesé, son écharpe de crêpe de Chine négligemment jetée sur ses épaules, le léger parfum de patchouli émanant de cette belle toilette. Elle tenait en main son mouchoir brodé

ajouré avec son chiffre dans le coin. Sa physionomie habituellement aimable, accusait un sourire de contentement. Son beau-frère, assis en face, car elle occupait tout le fond de la voiture, la regardait avec admiration et reconnaissance, ces deux vieux compagnons bâtaient de l'avenir.

— Nous sommes au 15 septembre. si je ne me trompe, fit la belle Madame, dans un mois on célébrera le mariage. D'ici là vous ferez mettre des tentures à la chambre de Nicole qui sera celle de Clotilde. Vous pourrez acheter une armoire à glace, une table à toilette nouveau genre.

— Vous vous chargerez de choisir tout cela, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. Je saurai mieux que vous. Vous avez les bijoux de votre mère, mon mari en avait sa part, la vôtre a-t-elle pu être conservée ?

— En partie. Tante Nicole possédait une cassette dont le bois était à demi pourri parce qu'elle était restée murée dans le cellier, pendant des années. Je regarderai ce qu'il y a dedans.

— Je le sais, moi. Nicole me l'a montrée. C'est superbe. Cela formera la corbeille de noce de votre femme. Vous ne ferez pas de contrat de mariage. A quoi bon.

Les juments, au nom de fleuve, bien que vieilles, trottaient à belle allure, elles descendaient le boulevard des Pommiers, franchissaient le pont de la Haute Chaine, contournaient la tour, vestige des anciens remparts, et on se lançait dans la rue de Reculée au bord de l'eau. René descendit un peu avant l'entrée de la maison, laissant Mme Michel Semtel accomplir sa mission. Il marchait dans la boue sans l'ombre de souci, pensant à tout autre chose. Il voyait en imagination l'arrivée de sa messagère au Frêne, l'émoi des deux sœurs d'Allencourt, Agathe, sous un futile prétexte, éloignant Clotilde pour recevoir seule l'envoyée providentielle.

Louison, éperdue en voyant l'équipage, la toilette, l'allure de la visiteuse, ne savait plus ouvrir les fenêtres du salon, tirer les rideaux de damas, elle se heurtait aux fauteuils, renversait une petite table. Si bien qu'Agathe dût la prier de sortir et elle offrit elle-même un siège à Mme Michel Semtel, qui s'excusait du dérangement qu'elle causait. Evidemment on ne l'attendait pas si vite.

Une fois assise, son ample jupe moussant autour d'elle, la messagère d'amour dit avec un franc sourire.

— Mademoiselle d'Allencourt, vous devinez bien le sujet de ma visite : J'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle votre sœur pour mon beau-frère : Monsieur René Semtel.

Agathe, bien qu'elle ne fut pas surprise, ne pouvait se défendre d'une grande émotion, elle balbutia :

— Je suis extrêmement flattée, Madame, de votre offre, ma sœur le sera comme moi... Je suis très émue, très heureuse aussi. Votre famille si estimée, le caractère de Monsieur Semtel, sa loyauté, son courage sont une garantie de bonheur.

La pauvre Agathe bafouillait, ses mains tremblantes se portaient à ses yeux où montaient des larmes. Mme Michel Semtel se sentait gagnée, elle aussi, par l'émoi contagieux, mais elle était plus maîtresse d'elle-même, elle reprit :

— René a un cœur d'élite, il a gardé des trésors de tendresse que sa vie mouvementée n'a jamais dépensé. Il a été subjugué par la grâce charmante de Mademoiselle Clotilde et par votre infinie sollicitude envers elle. Il comprend que l'avenir ne doit pas vous séparer et il espère que vous viendrez habiter avec le jeune ménage.

— Non Madame, assura la vieille demoiselle, un tiers est toujours de trop entre des époux, je les verrai souvent, mais je garderai ma vie indépendante, j'y ai réfléchi et ma résolution est inébranlable.

— Mais cette maison hors la ville, ce quartier isolé, vous seule...

— Oh! je ne crains rien. Mes voisins sont de braves pêcheurs qui, le cas échéant, me défendraient. Non Madame, à mon âge on ne change pas de nid.

— Votre sœur accepte cette séparation.

— Je ne lui en ai pas parlé.

— Mais elle sait la pensée de mon frère, elle consent à partager sa vie?...

— Oui. Madame. J'ai sondé son cœur, elle éprouve une grande attirance vers lui. Sa gaieté, sa vivacité, son caractère, je peux le dire, doux et aimable, feront d'elle la compagne rêvée. Notre existence très simple était paisible, la Révolution, les guerres ont dispersé notre famille. Nous avons des cousins au Canada, en Suisse, en Italie et, plus près d'ici, une tante : Irma d'Allencourt, qui habite près Vitry-le-François, le château de notre nom, berceau de notre famille. Je dois vous dire que notre fortune est modeste, mais suffisante pour nous assurer l'indépendance.

— M. Semtel ne s'occupe nullement des questions de finance. Je vais aller le rejoindre, il m'attend avec une impatience bien naturelle. Je vous remercie, Mademoiselle, de votre bon accueil. Si vous le permettez, je reviendrai demain avec René et je vous prierai de venir toutes les deux chez moi au jour que vous voudrez. Je vous réunirai à ma fille et à mon gendre, on parlera de l'époque de l'union que nous voudrions prochaine. Mon intention est d'offrir le dîner de fiançailles.

Et comme Clotilde arrivait du jardin, les bras chargés de

branches brisées par la tempête, Mme Semtel alla à sa rencontre.

— Mademoiselle Clotilde, permettez-moi de vous embrasser, je viens d'éprouver une grande joie. Mlle Agathe m'a fait espérer être votre future belle-sœur, bien votre aînée par exemple.

Clotilde posa sa gerbe sur le parquet de la terrasse, et gentiment mit un baiser sur la joue ridée de la vieille dame.

Celle-ci remonta dans sa calèche. Nicolas eut grand mérite à faire tourner son attelage dans l'étroit passage boueux, puis il rendit la main et en moins d'un quart d'heure, on fut à la rue Belle-Poignée. Le clocher de la Trinité annonçait l'Angelus, la nuit hâtive déjà effaçait l'horizon.

## XI

### SOUS LE SOLEIL D'AUTOMNE

Le mariage eut lieu par une superbe journée. L'église de la Trinité garnie au chœur de plantes vertes, de fleurs et de lumières, était remplie d'invités et aussi de gens du quartier, sympathiques à l'égard de ces deux familles habitant la paroisse depuis, du moins pour les Semtel, que le vieil hôtel, portant au pignon la date de 1693, leur appartenait. Les témoins du marié était le Général de Kerguistel et son cousin le colonel Martin Des Ormes. Ceux de la mariée le comte de Trébarbes et le marquis de la Salle, anciens compagnons d'armes de son père en Vendée. Ils avaient en 1830 partagé la même prison au château d'Angers où on les avait retenus trois mois pour cause politique.

Les parents italiens étaient venus de Pise. C'était Antonio d'Allencourt accompagné de ses deux filles, Joanna et Lucia, ravissantes jumelles âgées de quinze ans, auxquelles on avait confié le poste de Demoiselles d'honneur. Elles étaient accompagnées de Gaël Kerguistel, fils du Général, en uniforme de Saint-Cyrien et de son frère Loïc, élève du Borda. Ce quatuor, jeune et charmant, évolua dans la grande nef édifiée au quatrième siècle, bourse en main, pour la quête. L'abbé Liégeard, le digne curé fit une allocution émouvante où il se plut à rappeler le passé des ancêtres des deux familles. Le dîner eut lieu sur la terrasse du Frêne recouverte d'une tente. Au dessert, on chanta les vieilles rengaines de Vendée que le général Kerguistel panacha de quelques échos de l'armée d'Afrique.

Clotilde était ravissante dans sa simple toilette de satin blanc, sa couronne d'oranger et de myrthe, son alliance toute neuve, la bague de fiançailles qui avait jadis orné le doigt de Mme Semtel en rubis enchassés d'or.

Les pêcheurs de la Maine, qui aimaient leurs voisine toujours prête à leur rendre service, avaient pavoisé une barque et passaient en chantant au-dessous de la terrasse. Ils furent admis à trinquer avec l'assistance. Et ce fut seulement au coucher du soleil que les invités se retirèrent. Mme Michel Semtel, Mlle Agathe d'Allencourt montèrent avec les mariés dans la grande calèche pour les reconduire chez eux. Les vieilles servantes, qui avaient pris les devants, reçurent les époux sur le seuil de la rue. Nanette tenait trois belles roses blanches autour desquelles était enroulé un chapelet d'où pendait une belle croix d'or (une Jeannette comme on en avait alors). C'était le don de joyeuse arrivée que les fidèles domestiques offraient à leur jeune maîtresse. Puis Agathe s'en alla avec Mme Semtel. Pascal referma le portail sur la rue et seuls, libres, heureux, les mariés, la main dans la main, montèrent le large escalier aux marches d'ardoises bleues pour gagner la grande et belle chambre dont les fenêtres dominaient le mur de la cour et laissaient voir la ville éclairée de ses reverbères, sous lesquels, les soldats trompettes et tambours en mains, parcouraient les boulevards en sonnant la retraite (usage du temps de l'Empire).

## XII

### LA CASSETTE MYSTÉRIEUSE

René Semtel éprouvait un infini plaisir à montrer sa maison et tout ce qu'elle contenait à sa jeune femme et celle-ci s'amusait comme une enfant confiante et heureuse à regarder les vieilles choses, les mystères des tiroirs fermés où s'entassaient les bibelots de jadis : bijoux, soies, dentelles, coffrets, estampes d'autrefois, sur lesquelles avaient passé des générations, et surtout la merveilleuse croix d'ivoire suspendue au mur au-dessus de la cheminée. Avec quel bonheur, son mari lui disait :

— Tout cela est à toi.

— Montre-moi la cachette où la nuit de décembre 1793, notre cousin, le Prieur de Saint Nicolas, avait enfermé le Christ qui veille sur nous, les vases sacrés, la cloche de cristal au son de Paradis.

— Montons. Je ne l'ai jamais ouverte depuis le jour où l'abbé Périsseau emporta à Saint-Maurice, le calice et le ciboire d'or. J'y ai pris le Christ, l'abbé a gardé la cloche, la cachette est restée-vide.

Ils gravirent l'escalier bleu dont la porte débouchait dans leur chambre à coucher. René entra dans son cabinet de toilette à droite de l'alcôve, celui de Clotilde était à gauche.

— Viens, dit-il, regarde au fond de ce placard, il y a une planche mobile, une petite encoche dissimulée dans un nœud du bois de chêne permet de la faire glisser.

Elle essayait en riant, palpant toutes les aspérités, et soudain, elle trouva le secret. Le bois obéissait à la pression, une large et haute pierre d'ardoise apparaissait dressée. René appuya sa main au sommet, le panneau bascula et la jeune curieuse vit en face d'elle une porte de fer qu'un simple verrou fermait.

— Ouvre, dit son mari, si les malheurs revenaient, nous y cacherions notre argenterie, nos valeurs.

Il allumait une bougie pour éclairer l'intérieur :

— Mais il y a encore quelque chose, remarqua Clotilde en attirant une cassette en bois aux coins d'argent où se reflétait la lumière.

— C'est vrai ! Je ne me souvenais pas de cela, fit René surpris en prenant la boîte de chêne carrée, neuve lourde, large d'environ vingt-cinq centimètres. Est-ce mon père ou le doyen Prieur qui l'a déposée là ?

— Il y a un papier collé dessus, remarqua Clotilde et quelques mots y sont écrits. Elle lut : « Prière, quand la tourmente sera passée, de remettre cette boîte au prince Conrad de Salzbourg-Glatz à Saltzbourg-Glatz, Autriche. Décembre 1792 ).

Les époux restaient stupéfaits, ils retournaient l'objet où aucune serrure ne se voyait.

— Encore un secret, conclut Clotilde amusée, depuis soixante ans et plus, il dort ici. Et son destinataire est au bord du Danube ! Comment faire la commission qui t'incombe René ?

— Oui, elle m'incombe, puisque je survis seul de ceux à qui elle fut confiée.

— Il faudrait l'ouvrir, savoir si nous ne tenons pas une bombe à retardement dans nos mains.

Elle riait et successivement tâtait les angles d'argent, le ressort devait être là. La boîte était jolie, solide, un bloc de bois dur.

— Oh ! cela bouge, s'écria-t-elle, voilà un coin qui s'écarte, l'autre aussi glisse en sens inverse et les deux autres se soulèvent. Alors, soudain, le couvercle jaillit.

Clotilde poussa un cri :

— Nous ne commettons pas une indiscretion ?

— Oh ! non, sûrement. Tant d'années !

Elle soulevait un cahier où une écriture fine était tracée, un ruban, nullement fané en satin blanc, attachait les feuillets au-dessous, une boucle de cheveux blonds passée dans un anneau d'or, une petite pochette remplie de perles et diamants, une bague chevalière avec des armes gravées et un rouleau où étaient cinq pièces d'or de cent francs à l'effigie de Louis XVI.

— Des souvenirs, des tristesses, fit Clotilde. As-tu connu ce Conrad de Saltzbourg-Glatz ?

— Non. J'avais à peine cinq ans quand l'abbé Loyau vint une nuit chargé d'un sac où étaient ses trésors, pour les cacher chez nous. Mon père m'avait plus tard parlé du Christ des vases sacrés, de la cloche de cristal, jamais de cette cassette. Allons lire le précieux cahier, il va sans doute éclairer notre route.

Ils allèrent s'asseoir dans la vaste embrasure de la fenêtre.

— Peut-être, songeait René, notre cousin troublé, pressé, a-t-il mis cet objet dans la cachette sans le dire... Refermons la porte...

Tous les deux étaient impressionnés. Ils hésitaient à lire. René finit par se décider, il fallait savoir pour agir. Il leva la première page, lut à haute voix, sa femme appuyée contre lui suivait les lignes un peu blanchies.

« Poursuivi, traqué, je tomberai bientôt entre les mains de mes ennemis. Je suis un « ci-devant » coupable d'aimer Dieu et le Roi. Avant de porter ma tête sous la guillotine, je veux laisser à ma filleule que je n'ai vue qu'une fois, quand elle avait deux ans, les quelques souvenirs que je place dans cette boîte avec l'histoire de sa mère. Je pourrais enfouir ce récit dans l'oubli, mais peut-être un jour lui serait-il utile, pour rentrer dans ses biens, aujourd'hui confisqués. Je n'ai aucun autre héritier que cette enfant, ne m'étant jamais marié. Il est bon qu'elle sache de quelle ascendance d'honneur et de vertu, celui qui fut son parrain, lui lègue tout ce qu'il possède. Elle pourra en accepter, en toute liberté de conscience, l'héritage. Je remets ce papier au Prieur de Saint-Nicolas d'Angers, mon confesseur. Il me dit le déposer en lieu sûr, chez son parent, M. Semtel en qui je puis avoir la plus absolue confiance. La boucle de cheveux blonds est retenue dans l'alliance de ma mère, née de Réville. Ces cheveux sont ceux de la seule femme que j'aie aimée. Yolande, épouse de Conrad de Saltzbourg-Glatz. La chevalière chiffrée est celle que j'ai portée jusqu'à ce jour et que je

quitte maintenant. Les pièces d'or sont tout ce qui me reste de ma fortune avec les bijoux qui y sont joints. Je ne conserve que la monnaie en cours à présent. La lettre cachetée de cinq cachets à mes armes qui porte la suscription : Au Prince de Salzbourg-Glatz, à son défaut à la Princesse et encore, à son défaut, à sa fille, sera remise en mains propres au destinataire. Si aucun n'existe plus. Je prie instamment le gardien de la cassette de brûler ce papier sans l'avoir décacheté. Ce secret est confié à son honneur.

« Au moment où j'écris, nous sommes à l'époque la plus douloureuse de la Révolution. Le pouvoir royal est anéanti le roi et la reine ne se font plus d'illusion. Marie-Antoinette me fait venir secrètement près d'elle. Le comte de Mercey-Argenteau me confie un petit paquet cacheté et la fille de Marie-Thérèse d'Autriche me dit des paroles que je dois aller répéter à l'Empereur. Elle m'explique combien cette mission est d'absolue confiance, pressée extrêmement. Il me faut partir sur l'heure et revenir tout de suite avec la réponse. La liberté de la Reine semble tellement précaire. Notre Souveraine a les yeux pleins de larmes, elle met sa main sur mes lèvres et me dit :

— Partez Jehan, je place en vous une dernière espérance, vous êtes le messager suprême, allez mon ami, Dieu vous conduise ! »

« Je rentre au galop chez moi, je fais atteler mes chevaux à la chaise de poste, je prends Calixte, mon meilleur postillon et Blaise, mon valet de chambre. Il remplit la « vache » (malle de cuir qui s'adapte au toit de la chaise), de mes vêtements de cour et nous partons à l'aube. Nous étions au mois de mars 1792, les routes étaient affreuses, les arbres couverts de givre s'entrechoquaient sous la bise, des branches tombaient brisées menaçant mon équipage, la terre était couverte de neige. J'avais tracé mon itinéraire par Nancy, Strasbourg, Stuttgart, Augsburg, Munich, Vienne. C'était long. Je parvins à couvrir mes quatre-vingt lieues jusqu'à Nancy sans un accroc, les relais se trouvaient à point, je n'eus aucun accident. J'étais au matin du 8 mars à trente lieues de Strasbourg, j'espérais les faire en deux jours, mais le froid s'accroissait, l'hiver se prolongeait rude. J'avais toujours animé de mon juvénile entrain — j'avais vingt-cinq ans. — Mais à partir de Château-Salins, la route devenait une chaîne de collines, nous ne faisons que monter et descendre. Au relais de Héming, un cheval s'abattit sur la voie pavée qui conduit à Sarrebourg. Là, je perdus beaucoup de temps, mon postillon était brisé de fatigue, je dus lui accorder un repos de plusieurs heures au lit. Je ne savais aucune nouvelle de Paris, je brûlais d'impatience, fiévreux moi-même.

« Après Saverne, il fallait traverser des bois et la chaîne des Vosges d'où, en passant à la demi-lune, j'aperçus la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Nous étions encore à près de vingt lieues. La route en corniche, très pittoresque, bordée de précipices, devenait dangereuse à la tombée de la nuit. Le vent brassait les branches de sapin couverts de glace. Une pluie récente avait en gelant aggloméré les aiguilles vertes. Nous marchions lentement, les chevaux étaient couverts de buée. Soudain nous entendîmes un grand craquement, un gros sapin s'effondrait derrière nous. Et puis, ce furent de grands cris, des appels au secours, parmi lesquels je distinguais une perçante voix de femme.

« Un accident ! Je fis arrêter mon attelage et, suivi de mon valet de chambre, je courus jusqu'au coude de la voie sinieuse.

« Quel spectacle ! L'arbre était tombé sur une berline, l'écrasant de son poids énorme. L'arrière semblait moins endommagé que l'avant. Les chevaux abattus faisaient couler un ruisseau de sang, le postillon jeté sur le talus était sans connaissance. Un valet en livrée noire essayait d'émerger entre les branches balafré et saignant. Je m'étais précipité dans le fourré et je parvins jusqu'à la voiture dont les vitres brisées, le toit effondré, présentait le plus funeste spectacle. Aidé de Blaise, je tirais des débris un vieillard en tenue de gentilhomme, orné de la Croix de Saint Louis, dont la perruque était arrachée et qui se tenait les côtes en vomissant du sang. Une femme essayait de se dépêtrer, mais un de ses bras cassés montrait un os en biseau qui traversait sa manche. Je parvins à la faire sortir de l'embûche, mais elle me criait : « Sauvez Mademoiselle, là dans le fond ».

« Alors, je vis une jeune fille enveloppée de châles qui restait contre la paroi d'arrière, ne pouvant se libérer tant que ses deux compagnons obstruaient le passage. A force de luttés avec les choses, j'arrivais à les enlever tous les trois.

La jeune personne me parut n'avoir d'autre mal qu'une frayeur terrible, elle tremblait, sanglotait et restait ahurie sur le chemin à regarder la terrifiante situation. Je la pris respectueusement par le coude et l'obligeais à marcher à travers les obstacles accumulés, formant barrage, jusqu'à mon équipage venu au-devant de moi. Je l'y plaçais, bien enveloppée dans ma pelisse de loutre et la laissai sous la garde de mon postillon qui maintenait les chevaux. Puis j'allai aider Blaise à ramener les autres victimes de cet affreux accident. Nous ne pûmes prendre avec nous que le vieux gentilhomme et la gouvernante et nous marchâmes à toute vitesse vers le plus proche village, afin d'envoyer du secours sur place. La nuit

était venue. Heureusement, il y avait une auberge assez propre au petit pays alsacien, mais aucun médecin.

« Le curé, la religieuse de l'école et des paysans obligeants nous secondèrent tant qu'ils purent. D'autres partirent avec deux charrettes à l'endroit du désastre. On fit de grands feux dans les trois chambres de l'hostellerie, on mit des bouteilles en terre pleines d'eau bouillantes dans les lits et on y installa les blessés. J'avais choisi pour la demoiselle la meilleure place. La sœur se chargea de la déshabiller, elle lui fit prendre du thé bien chaud, tira les rideaux de l'alcôve et se hâta d'aller au secours des autres victimes. J'arrangeai pour la pauvre gouvernante un pansement extemporané comme j'en avais vu faire au champ de bataille et la courageuse créature m'expliquait ce qu'ils étaient, répondant à mes questions angoissées.

« Voici le résumé d'une histoire coupées d'exclamations de douleur : Le Marquis de Sacpée âgé de plus de soixante-dix ans, tuteur de Yolande de Boisrémont dont le père était aux frontières et la mère en Paradis, voyant les événements de France si inquiétants, allait conduire sa pupille à son mari, le Prince Conrad de Saltzbourg-Glatz à Vienne. Elle avait dix-sept ans, son époux dix-huit. La Reine Marie-Antoinette les avait mariés quand ils avaient douze et treize ans. C'avait été une idylle charmante. Lui était le fils d'un gentilhomme de la Reine venu avec elle d'Autriche. Et elle était la fille d'une de ses dames d'honneur françaises. Les enfants s'aimaient de cœur tendre. Le garçon avait un jour repêché la fillette tombée en jouant dans une pièce d'eau à Versailles.

« Peu après la cérémonie de cette poétique union, Conrad avait dû entrer à l'École militaire dans sa patrie et Yolande retourner au couvent. On ne devait les réunir que lorsqu'ils auraient dix-huit et dix-neuf ans. Mais la vie française devenait tellement alarmante que le vieux tuteur avait jugé prudent de partir au plus tôt pour l'Autriche avec la pupille à lui confiée.

« A présent, que devenir ? Le malheureux, la poitrine défoncée, gisait incapable de remplir sa tâche, des deux serviteurs qui accompagnaient le convoi, l'un était grièvement blessé, l'autre montrait seulement des égratignures et s'occupait des choses matérielles.

« Mon devoir était tracé. Je calmai l'inquiétude de la digne gouvernante en lui offrant de l'emmener à Vienne avec son élève, mais que ne pouvant m'arrêter davantage, à cause de ma mission, je repartirais au petit jour le lendemain.

« Cette assurance calma la pauvre fille que je conduisis chancelante près du lit de Yolande. Doucement j'écartai le rideau. La jeune fille paisible s'était endormie. J'engageai la

blessée à reposer elle aussi et je partis, un falot en main, au lieu de la catastrophe. J'y passai la nuit, aidant au sauvetage selon mes forces. La berline était incapable de servir, on avait dû abattre les chevaux, le postillon était mourant, le curé s'en était chargé. Le contenu des bagages défoncés gisait sur la route. On montait sur les vêtements précieux dans cette obscurité nuancée de quelques lueurs offertes par les lanternes. Des hommes, avec des haches tranchaient les branches afin de dégager la voie. A l'aube, je rentrai à l'auberge harassé. Je procédai à ma toilette. J'ordonnai à Blaise de rester sur place pour achever le travail et je dis à mon postillon de préparer le départ. Ensuite, j'allai voir la gouvernante qu'une religieuse veillait. La pauvre femme avait une fièvre violente, le délire, et était incapable de voyager. Le marquis ne pouvait parler distinctement, il balbutia en me regardant avec ses tristes yeux en larmes : « Je confie ma pupille à votre honneur, Monsieur. Remettez-là à son mari ».

« Je le promis solennellement.

« Puis j'allai frapper à la porte de la chambre de Yolande. Nul ne répondit, j'entr'ouvris le battant. Le calme était profond, la sage enfant dormait encore. J'allai chercher la sœur qui se prodiguait à tous, je la priai de s'occuper de la jeune fille et de l'avertir de la décision de son tuteur me la confiant jusqu'à Vienne. Qu'elle ait à se hâter, la mission qui me conduisait en Autriche ne souffrant aucun retard.

« Les choses s'arrangèrent ainsi. Moins d'une heure plus tard, Yolande était installée dans ma chaise de poste. Je pris place près d'elle et le postillon, d'un appel de la voix, rendait les guides. J'espérais arriver à Strasbourg dans la journée, nous avions à couvrir une quinzaine de lieues. Le temps s'était adouci. L'Alsace jolie semble au voyageur un jardin pittoresque, entrecoupé de collines, de vignes, de villages, de maisons de plaisance, avec, dans le lointain, la vue du Rhin. Mais le paysage n'occupait ni ma compagne, ni moi. Quand j'étais venu m'asseoir près d'elle, elle avait levé sur moi deux beaux yeux bleus, ombragés de longs cils. D'une petite main où brillait l'anneau de mariage, elle écartait le haut col d'hermine qui bordait ma plisse de loutre qu'elle avait conservée pour dégager son visage et dire sans grâce :

« — Qui êtes-vous ?

« — Un voyageur qui va de Paris à Vienne comme vous, a été témoin de votre accident, et que votre tuteur a chargé de vous conduire à destination.

« — Comment vous appelez-vous ?

« — Jean d'Allencourt, lieutenant de la garde royale.

A ce nom René et Clotilde Semtel eurent une exclamation :

— D'Allencourt ! Mon nom, fit la jeune femme, quelle chose étonnante ! Continue mon ami, ce serait curieux que ce brave garçon soit de ma famille.

— Ce ne serait guère étonnant. Ton père avait neuf frères, m'as-tu dit :

— Oui. Mais il les avait perdu, du moins le croyait-il. Bien plus jeune qu'eux, élevée en Vendée par sa marraine, il savait que plusieurs étaient partis en Amérique avec Lafayette. Un autre s'était établi en Italie.

L'ainé de tous en Ecosse où il avait suivi le roi. C'était à cette triste époque la dispersion des familles.

Lis René, cela devient passionnant.

— Je reprends :

« Ma jeune compagne semblait douée d'un esprit pratique, peu disposé à se perdre en digression, elle continua ainsi qu'un juge d'instruction vis à vis d'un prévenu.

« — Vous avez un titre de noblesse ?

« — Je suis un cadet, le château de notre famille appartient à mon frère.

« — Où est ce château ?

« — En Champagne, près Vitry-le-François.

— Oh ! interrompt encore Clotilde, joyeuse, jus. notre berceau ! Va toujours, René.

« — Vous êtes riche ?

« — Non.

« — Qu'allez-vous faire à Vienne ?

« — Je suis chargé d'une mission par la reine.

« — Ah ! une mission secrète.

« — Oui.

« — Je suis une charge ennuyeuse pour vous.

« — Nullement. C'est un devoir de gentilhomme.

« — Plutôt qu'un plaisir.

« — Le mot ne convient pas à une telle catastrophe, mais je puis vous dire, Madame, que la Providence, en me choisissant aujourd'hui pour vous accompagner, m'est agréable.

« — Je ne vois pas en quoi. Je vous retarde, j'accepte votre hospitalité dans cette voiture, votre manteau sur moi.

« — Je reprends votre mot : plaisir, et me l'applique.

« — Vous êtes galant.

« — Sincère.

« — Moi aussi. Je devrais vous exprimer ma gratitude, je ne le fais pas et voici pourquoi : Je vais rejoindre mon mari que j'aime, je ne veux pas m'exposer à ce qu'il puisse être mécontent de moi.

« — Il ne saurait l'être de mon fait, Madame.

« — Il eut été préférable que vous ayiez l'âge de mon tuteur.

« — Non, Madame.

« — Pourquoi ?

« — Parce qu'un vieillard aime souvent à jouir de ses dernières vagues de jeunesse, les circonstances où il le peut étant rares.

« — Quel âge avez-vous ?

« — L'âge de raison, la vie des camps donne l'expérience. J'ai été peu à la cour.

« — Vous n'êtes ni fiancé ni époux ?

« — Je suis votre serviteur, Madame.

« Elle se tut, mais ne cessa de me regarder à la dérobée. En général, je plais assez, étant bien tourné. Je pensais mon interrogatoire terminé, je voulais dériver la conversation :

« — Voici Saverne.

« Que de chemin encore ! Conrad doit venir au-devant de moi à la frontière d'Autriche, si toutefois mon courrier est arrivé à temps et n'a pas eu comme moi, un drame en chemin.

« — Je vous conduirai jusqu'à lui, Madame, à la frontière ou plus loin.

« — Vous prenez vraiment votre rôle au sérieux.

« — Puisque la Providence vous a confiée à moi. Dans ses décrets rien n'est sans but. A nous de le deviner.

« — Vous auriez pu passer outre sans vous occuper de moi au lieu d'agir comme le bon Samaritain. Et quel Samaritain !

« — Suivons donc son enseignement. Je vois dans cette rue une enseigne : *Hostellerie du Soleil levant*. Si nous y déjeunions ?

« — J'aimerais admettre votre proposition, mais je n'ai pas d'argent, ma bourse étant dans le sac de nuit en tapisserie resté on ne sait où.

« — Ne vous occupez pas de cela, Madame, j'ai laissé mon valet de chambre pour veiller au grain. A mon retour je m'arrêterai à l'auberge de la *Pomme de Paradis* d'où nous venons et je vous ferai envoyer vos bagages.

« — Mais tout est brisé.

« — Mon domestique est de toute confiance. Il rassemblera les choses dans des caisses d'emballage qu'il se procurera.

« — Je crois que mon samaritain mériterait le prix d'honneur.

« Elle souriait un peu. J'ouvris la glace de la voiture et donnais l'ordre d'arrêter. Le postillon ne se fit pas prier, il rangea ses chevaux devant la porte de l'hostellerie.

« Il passait souvent des familles d'émigrants, l'auberge était accueillante, nous entrâmes dans la grande salle où un

bon feu pétillant de sapin attirait les voyageurs. Yolande s'en approcha, l'hôtelière lui avança une chaise, moi, j'examinais la table longue flanquée de deux bancs, une énorme soupière fleurant l'oignon fumait au milieu, des assiettes creuses et des cuillères d'étain l'entouraient.

« Deux hommes couverts de peaux de bique, vinrent se placer devant, ils nous regardaient curieusement. Nous avions un singulier aspect. Yolande qui avait troqué son châle maculé du sang de sa pauvre institutrice, contre ma pelisse de fourrure plus longue qu'elle-même, ses cheveux en torsades blondes n'étaient couverts d'aucun chapeau, le sien étant resté dans la berline. Elle laissait tomber mon vêtement et apparaissait en costume de velours grenat, avec un fichu de mousseline et dentelle noué au cou, ses joues redevenues roses sous l'influence de la chaleur, ses yeux clairs, ses gestes vifs, lui donnaient le plus charmant aspect. J'étais tout autre. Mon habit brun, panaché d'accrocs, mes bas blancs salis, mon jabot fripé, mes manchettes déchirées racontaient le désordre de ma nuit de travail. Je n'avais ni perruque ni couvre-chef, le tout arraché par les branches avec lesquelles j'avais lutté pour dégager la berline. J'avais bien dans la malle fixée sur la chaise, un autre costume, d'autre linge, seulement je n'avais pas pris le temps de faire descendre mon bagage du toit. Je n'avais que trop perdu d'heures. Peu m'importait; ma compagne sachant pourquoi j'étais ainsi, l'opinion des autres ne m'intéressait guère. J'allais me mettre en face des inconnus, Yolande près de moi, à la table servie. L'un des convives se leva pour nous saluer, il dit en riant :

« — Par ma foi, Monsieur, on dirait que vous relevez d'une bataille.

« — On croirait juste, Monsieur, mais ce n'est pas contre mes semblables.

« L'autre individu s'écria :

« — Contre les dieux ou contre les animaux...

« — Contre les éléments. La rafale a jeté sur nous un arbre couvert de glaçons.

« — Ah ! quel danger mortel ! fit le premier interlocuteur. Je viens de Strasbourg et j'ai dû plusieurs fois dans le bois, faire sauter mon cheval par dessus des obstacles.

« Le second convive, avait plongé dans la vaste soupière, la louche et en présentait le manche à Yolande :

« — Servez-vous, citoyenne qui nous honorez de votre présence.

« — Merci, accepta la jeune femme sans se préoccuper du titre qu'on lui donnait. En ce temps-là, on devait s'habituer aux nouveaux usages sous peine de se rendre suspect beaucoup même employaient le tutoiement.

« Mais elle avait très faim et elle prit une forte portion dans son assiette.

« Je fis venir du vin de la Moselle, je voyais avec satisfaction que ma compagne, dans ses malheurs, n'avait pas perdu l'appétit. Elle prit des nouilles après le potage, puis de la tourte aux pruneaux et du fromage de gruyère pour terminer un repas maigre car on était au samedi.

« La conversation avec les autres convives n'avait rien d'attrayant. Je devais n'inspirer aucune défiance aux révolutionnaires étant donné ma double mission, et il semblait que les deux cavaliers de passage qui se rendaient à Paris n'étaient pas de notre bord.

« Aussitôt le repas achevé, mon postillon qui s'était occupé des chevaux et de lui-même, fit quelques réparations aux harnais, mena ses bêtes boire et les remit à la chaise de poste.

« J'indiquai à mon conducteur la route qui traverse les bois au sortir desquels on voit le Sindelberg. Après, une descente rapide conduit à Krastatt, de là à Waselone d'où la route très sinueuse mène à la belle vallée de Marlenheim. A Ettenheim, nous avons un relai, le dernier avant Strasbourg, où j'espérais trouver la couchée. Les chevaux frais ne pourraient-ils grimper la côte, redescendre dans la plaine, d'où on jouit d'une belle vue sur le Rhin. On n'aurait plus qu'à longer le canal de Molsheim pour entrer dans la capitale de l'Alsace par la porte de Saverne. Mon plan, bien arrêté, dans mon esprit, restait à exécuter. Comme le lendemain était dimanche, nous aurions un peu de repos, du moins dans la matinée, pour entendre la messe à la cathédrale.

« J'avisais ma compagne de ces dispositions, maintenant les couleurs étaient revenues sur son visage charmant, ses yeux brillaient, ses forces réparées lui rendaient l'animation de la jeunesse, elle me répondit en riant :

« — Mon cher compagnon, excusez cette familiarité, mais notre situation ne peut se traduire autrement, j'approuve bien l'idée de descendre ce soir à l'hôtel du Vieux Marché aux Vins, ainsi que vous le prônez, d'y souper, d'y dormir, et d'aller au matin à la messe.

« — Je crois possible le repos d'une matinée, nous partirons après le dîner de une heure pour la frontière. Cet arrangement vous plaît-il ?

« — Oui, bien entendu. Seulement circuler en ville, entrer à l'église avec nos costumes qui ne sont guère des dimanches... Vous surtout, chevalier d'une dame, vous avez l'air d'un... chemineau. Cette tenue explique un acte fort honorable, seulement ignoré des passants.

« — C'est juste. Je puis faire descendre ma malle de la voiture et y puiser. Je n'ai, outre mon habit de voyage, que

le costume de Cour avec lequel je compte me présenter à l'empereur.

« — J'ai moins que cela, soupira-t-elle, pas même un mouchoir de poche.

« — Oh ! Madame, j'ouvrirai ma caisse dès le prochain relai et vous y puiserez.

« — Merci. Vous êtes le chevalier de fortune.

« Le chemin, bien que fort caboteux était joli, des bois superbes coupées de prairies, quelques villages, le soleil à présent resplendissait, les branches étaient débarrassées de leurs aiguilles de glace, la brise ne produisait plus le choc sonore des glaçons, mais un murmure de vagues. Yolande n'avait guère voyagé, née à Versailles, elle ne connaissait que les environs, son couvent de Chaillot et Paris. Sa nature enjouée, primesautière, franche, n'était pas faite pour les pleurs. L'accident terrible était passé, elle ne pouvait en rien le réparer, alors elle acceptait les choses et regardait en avant. Elle me parlait de son mari, qu'elle voyait depuis leur mariage, juste une fois l'an. Il passait avec elle une journée chez la reine qui s'intéressait à ces enfants, tendres et gais, qui s'aimaient de tout leur cœur. Avec quelle joie, le jeune prince allait accueillir cette fugitive que sa patrie cruelle obligeait de fuir à l'étranger.

« L'équipage descendait à vive allure la rapide côte de Krastatt, lorsque soudain un cheval, dont le pied avait roulé sur une pierre, s'abattit. La chaise de poste, entraînée par l'élan, heurta violemment la croupe du cheval devant elle qui se mit à ruer. le postillon était en tête. il put sauter sans aucun mal, ainsi que les deux voyageurs.

« — Encore un accident, gémit la jeune femme. nous n'arriverons jamais.

« — Nous arriverons, Madame, mais nous allons changer de système de locomotion. Gagnons la vallée de Morlenheim, un de mes oncles y possède un château. Ce soir il nous recevra, je le prierai de nous prêter demain des chevaux de selle jusqu'à Strasbourg. Vous êtes sûrement bonne écuyère.

« — J'aime beaucoup monter à cheval, depuis mon enfance je pratique l'équitation, justement. jadis, Conrad et moi nous avons appris avec le même professeur.

« J'aidai le postillon à relever la pauvre bête terriblement couronnée, mais sans autre blessure. Nous rattachâmes les traits brisés avec des cordes et au très petit trot, nous finîmes par arriver à Marlenheim. C'était précisément l'heure où on relevait le pont levé du château. Le postillon fit un appel de son cor. Aussitôt les chaînes arrêtaient leur ascension et la plate-forte redescendit.

« Je sautai à terre, le sergent portier venait à ma rencontre.

il me reconnut, salua et prit la main que je lui tendais en répondant à ma question :

« — Monsieur le comte et Madame la comtesse sont à Paris. Mais Madame la douairière est ici. Nous avons du monde.

« — Il reste des places pour nous, mon brave Karl ?

— Sûrement, Monsieur le lieutenant, Marlenheim n'a jamais refusé bon accueil au pèlerin qui passe.

« Il parlait le patois d'Alsace. Je le comprenais. Le bruit que nous faisons amenait les habitants du château dans la cour. Je courus à ma tante qui me tendait les bras.

« — Quelle surprise ! Jehan, j'espère que rien de fâcheux ne t'amène. As-tu vu mes enfants à Paris ?

« — Oui, ma tante, il y a un mois environ. Antoine était chez la reine avec sa femme. Ils essayaient de rétablir le jeu mais personne n'y avait l'esprit, tout est si inquiétant en France (nous sommes en mars 1792). Cependant Marie-Antoinette n'est plus séparée du roi. Seulement depuis Varenne ils n'ont hélas aucune liberté. Je suis envoyé en mission secrète auprès de l'empereur. C'est pourquoi, ma bonne tante, je vous demande une bien courte hospitalité.

« — Profitons-en toujours. Tu m'amènes ta femme, je ne te savais pas marié, mais par ces temps de troubles... elle me paraît délicieuse. Avancez donc, ma nièce.

« Yolande était descendue de voiture, intimidée en voyant le groupe assez nombreux qui sortait de la maison. Le bon sourire de la douairière, la main tendue vers elle la rassurèrent. Elle prit cette main, y mit ses lèvres :

« — Madame, le titre que vous me donnez me serait précieux, mais je n'y ai aucun droit. M. d'Allencourt n'est pas mon époux, il vient de me sauver d'un grand danger sur la route et veut bien me conduire à Vienne.

« — Soyez toujours la bienvenue mon enfant, nous nous rendions à la chapelle lors de votre appel à l'entrée. Venez-y avec nous. On fait la prière chaque soir à cette heure, après on soupe.

« — Nous vous suivons, ma tante, approuvais-je.

« Et nous entrâmes dans le petit sanctuaire où étaient déjà rassemblés les hôtes du château. Le chapelain récita l'Oraison, on pria pour la famille royale, la France, nos parents et l'on finit par le chant d'un psaume des vêpres du samedi : « Juravit dominus David veritatem » qui s'adaptait consolant au moment présent : « Je couvrirai de confusion et de honte ses ennemis et la couronne que je mets sur sa tête ne se flétrira jamais ».

« La bénédiction donnée, les cires éteintes, le prêtre ferma l'église et le groupe des habitants traversa la cour pour rentrer au château.

« Le pont levis était relevé, aucune ouverture, sauf les meurtrières des tours, ne donnait au dehors. Mon postillon s'approcha de moi :

« — Mon lieutenant, je ne comprends rien à ce que me baragouinent les gens de l'écurie...

« La douairière intervint. Elle appela :

« — Franz ! veux-tu aller un instant servir d'interprète à ce brave homme.

« Un enfant d'environ quatorze ans se hâta de nous joindre.

« — Oui grand'mère, cria-t-il en courant aux remises suivi de mon serviteur. Nous entrions dans la salle où la table était servie, une lampe suspendue à la poutre du milieu éclairait le centre de la vaste pièce aux coins d'ombre. Mais un fagot de sarments jeté dans la haute cheminée y suppléait d'une flamme joyeuse.

« — Maintenant, dit la douairière, faisons les présentations. Mes amis, je vous nomme mon neveu, le lieutenant de la Garde Royale : Jehan d'Allencourt, un champenois et Mademoiselle...

« Elle s'arrêta regardant Yolande qui lui souriait et acheva elle-même :

« — La princesse Conrad de Saltzbourg-Glatz. Votre neveu, Madame, a la bonté de remplacer mon tuteur qu'un accident retient à l'étape, pour me conduire à Vienne où m'attend mon mari.

« — Soyez la bienvenue, mon enfant, non, princesse, excusez-moi, vous semblez si jeune.

« — Madame, si j'osais, vous me semblez si bonne... je vous demanderais de me continuer le titre que vous m'avez donné en arrivant : ma nièce. Une nièce d'élection, votre neveu a été pour moi un véritable sauveur.

« — Je vous en prie, ma tante, appuya Jehan, cette adoption nous serait précieuse en la circonstance où nous sommes. J'oserais dire Yolande et elle dirait Jehan. Cela simplifierait nos relations forcément dénuées de tout protocole.

« La vieille dame promena des yeux riants autour d'elle et ne rencontrant que des sourires approbateurs, annonça joyeusement :

« — Entendu, mes neveux, soyez ici chez vous, comme on disait en Espagne quand mon mari, ambassadeur sous Louis XV, entra dans une maison pour un premier accueil. Maintenant, prenez place devant ce souper de carême. Je vous présente mes hôtes : Monsieur le curé de l'église pa-

roissiale de Saverne qui veut bien prendre sa retraite chez moi. Le régisseur de mes biens : Sigismond Raven, voilà pour la partie masculine très réduite, les nôtres sont au service du roi. Citons : la marquise de Colmar et ses deux filles, Hedvig et Alix, en séjour à Marleinhem, et ce grand garçon, qui rentre en ce moment, est mon petit-fils que je garde en l'absence de ses parents. Il s'appelle Franz et sera, j'espère, digne de son nom.

« L'enfant avait un visage ouvert, franc, heureux. Il vint me dire :

« — Cousin, ne vous inquiétez pas de votre postillon et de vos chevaux. Le premier est à l'office où il se restaure. On a bandé les genoux du cheval blessé avec des compresses d'huile et d'ardoise pilée, qui les guériront rapidement sans laisser de traces. Il a reçu un bon picotin. Soyez en paix.

« On passait une salade de haricots blancs, du fromage de gruyère et des pruneaux. Chacun trouvait sous sa serviette le quarteron de pain permis par le règlement de l'abstinance. Et tous faisaient grand honneur au menu frugal, excellent.

« Je contai les événements de Paris et de Versailles. Mon récit navrant éteignait toute joie. Aussitôt le souper, chacun rentra chez soi. Les domestiques qui, naturellement nous prenaient pour un ménage Yolande et moi, avaient préparé la chambre de mon cousin et de ma cousine de Marlenheim avec le grand lit, les deux oreillers.

« Je saluai Yolande sur le seuil et m'en fut trouver Franz qui m'offrit la moitié de sa couche. Le lendemain, le chapelain célébra le saint office. Toute la maison y assista. C'était la troisième semaine de carême. Franz répondait la messe et le régisseur lisait à haute voix les parties de l'office du jour à cause des gens qui ne savaient pas lire. *L'introît* était superbe, à l'heure inquiétante que nous traversions : « Réjouis-toi Jérusalem, soyez dans l'allégresse... » Les paroles rituelles du jour respiraient la consolation. Après la prière, le temps froid, ensoleillé, inspira à la douairière. L'idée de nous offrir de monter à la tour du guetteur d'où la vue s'étend à une grande distance. Nous vîmes le Rhin, la tour de la cathédrale de Strasbourg à laquelle on travailla pendant cent soixante-deux ans, le pont de bois qui relie la France au duché de Bade. Ce serait la route que nous prendrions tout à l'heure.

— « Voyez, m'expliquait Mme de Colmar, le bras étendu vers l'horizon du Sud-Ouest, là-bas sous les nuages, c'est Karlsruh. J'y allais souvent jadis rendre mes devoirs à la grande duchesse. Après, votre première étape sera Stuttgart, puis Ulm aux eaux bleues miraculeuses, parce que

des impis y jetèrent la statue de la sainte Vierge qui surmontait la source de la Blaue-Berren. Entre toutes ces villes, les distances ne sont pas très longues. De Ulm à Augsbourg, puis Munich, Salzbourg, Linz, enfin Vienne.

« — Mais, observais-je avec inquiétude, dans une pareille randonnée à travers le duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, on me demandera des passes-port. J'en ai bien un, seulement il me désigne accompagné d'un laquais, d'un postillon, plus une chaise de poste à deux chevaux qui sont décrits. De tout cela, rien ne reste. En revanche, j'ai acquis une délicieuse compagne.

« — Ecoute, dit ma tante, il faut prendre à Strasbourg un laissez-passer en établissant ton domicile ici. Tu voyages avec ta sœur dont le nom allemand prouve ton but. Vous savez parler allemand tous les deux ?

« — Assez pour me faire comprendre, avoua Yolande, j'ai un accent déplorable qui me dévoile comme française et j'ai une toilette ridicule avec le manteau de Jehan, un col fripé...

« — Ceci est remédiable, mon enfant, je vais vous donner tout le linge qui vous est nécessaire.

« — Moi, s'écria Franz généreux, je propose de vêtir la cousine avec mon costume de cavalier, elle passera plus facilement au pont de Kell.

« Mais ma tante haussa les épaules :

« — Trêves de carnaval, nous sommes en carême. Venez dans ma chambre, Yolande, je vous mettrai un fichu en simple mousseline de laine, un châle de mérinos gris avec une capote de peluche noire.

« Les jeunes filles ne purent s'empêcher de rire :

« — Ainsi fagotée, fit Hedvig de Colmar, vous serez quand même jolie. J'y ajouterai un réticule en tapisserie que je viens de terminer, comme souvenir de votre passage parmi nous.

« Yolande me regarda avec des bons yeux tendres :

« C'est à vous cousin d'élection, que je dois la bienveillance qui m'entoure. Que je serais contente, si je pouvais vous voir ainsi que tous d'ici réunis à Salzbourg-Glatz, chez moi. Mon cher Conrad vous accueillerait à bras ouverts.

« — Ma nièce, répondit gravement ma tante, qui sait si ce vœu ne se réalisera pas... en ce moment, on émigre beaucoup de notre pays bouleversé.

« — Alors, ma tante, souvenez-vous de moi, si l'heure d'exil vient.

« Nous dûmes nous séparer après le dîner, je me reprochais un retard que ma mission ne devait pas admettre. Franz alla aux écuries nous choisir des chevaux, la haquenée

de la douairière fut offerte à Yolande, mais habituée au pas tranquille que lui imposait sa maîtresse, je dus la récuser, il nous fallait deux bêtes rapides. En conséquence, nous eûmes *Midi* et *Minuit*, l'une blanche, l'autre noire. Je mis ma compagne en selle, ma tante l'enveloppa du tablier de cheval des amazones et, après des adieux émus, nous partîmes. Nous n'avions que trois lieues à couvrir. Le palefrenier qui nous suivait devait ramener les chevaux. La route était facile, Yolande se révélait parfaite cavalière. Après la côte d'Ettenheim, nous descendîmes dans la plaine, d'où l'on pouvait contempler le Rhin, ensuite nous longeâmes le canal de Molsheim pour entrer à Strasbourg par la porte de Saverne. Je connaissais l'hôtel du Vieux Marché aux Vins, nous y allâmes, je congédiai le domestique et me hâtai de m'enquérir d'un passeport. Les formalités furent assez compliquées, on nous renvoyait d'un bureau dans l'autre. Yolande montrait la plus charmante nature, au lieu de se plaindre de la fatigue, elle s'amusait de tout, trouvant moyen de remarquer les belles choses de la capitale de l'Alsace, la cathédrale nous retint un long moment, il aurait fallu une journée pour la comprendre et l'admirer, prier.

« Après des démarches fastidieuses, mais que l'heureux caractère de ma compagne trouvait agréables, car elles nous permettaient de voir un peu les merveilles qui nous entouraient, nous entrâmes à l'hôtel. Il y avait une table d'hôtes pour le souper, un bon feu rendait la pièce grande et haute, attrayante. On y voyait des officiers de la garnison, deux couples d'âge moyen qui parlaient français, venaient de Paris et me firent l'effet d'émigrés. Ils nous regardaient avec sympathie nous devinant des leurs. Nous échangeâmes quelques phrases non sans restrictions, chacun redoutant de se compromettre à cette affreuse époque. Le repas était bon, quoique le pain fut mesuré. Nous mangeâmes de grand appétit après notre course à cheval et à pied. Le plus pressé ensuite, était de dormir, nous voulions prendre à Kell le courrier pour Stuttgart, passer le pont de Strasbourg à pied au lever du jour.

« Là encore l'hôtelier avait une seule chambre pour « notre ménage ». Bien entendu, Yolande s'y installa, et moi, j'en fus quitte une fois de plus, pour me rouler dans mon manteau et sommeiller dans la salle à manger quand tout le monde se fut retiré.

« Il était à peine six heures quand les hôteliers vinrent, balais en mains, ouvrir les fenêtres et se mettre au travail. Le jour pointait, j'allai — on était peu difficile en ce temps là — faire mes ablutions dans la cour où une fontaine abondante m'offrait toutes ressources. Mon pauvre habit plein

d'accrocs, bien brossé, je me présentai chez ma compagne de voyage. Elle était debout, fraîche, rose, les yeux riants. Quelle belle carnation avait cet enfant, elle me tendit les deux mains que je baisai dévotement.

« — Cousin Jehan, dit-elle avec une familiarité charmante, me voilà prête, nous filons n'est-ce pas ? Je me réjouis de passer le Rhin à pied, ce beau fleuve qui attire, dit-on.

« Moi, je n'ai jamais rien vu, quel délicieux voyage je vous dois ! Si seulement il n'y avait pas cette ombre de notre écrasement dans les Vosges.

« — Je pense comme vous, ma jolie cousine. En revenant, quand je vous aurai remise à votre cher époux, je repasserai par le lieu néfaste, tout sera réparé j'espère, et je tâcherai de vous envoyer vos bagages et peut-être aussi votre gouvernante. Quant au digne marquis...

« Elle eut un soupir résigné, puis :

« — La divine Providence a ainsi voulu les événements... Nous partons ?

« — Déjeunons d'abord.

« — Oui, j'ai toujours faim de bonne heure.

« Tout en parlant, elle ajustait son châle et son chapeau devant un miroir verdâtre. Soudain, elle éclata de rire :

« Suis-je assez fagotée ! Conrad jugera de mon goût par cet étalage.

« — Venez vite, le soleil monte, le pont est long, toutes les cloches sonnent la messe matinale.

« Notre repas sommaire fut vite expédié, je pris ma valise, Yolande son cabas de tapisserie, donné par notre amie de Colmar, où elle avait mis quelques objets de toilette et nous voilà traversant d'un bon pas la ville et le pont au-dessus de l'eau rapide rougie du soleil levant. Nous marchions avec entrain. J'aurais voulu pouvoir aller coucher à Stuttgart à vingt-et-une lieues de Strasbourg. Avec de bons chevaux c'était faisable, seulement quelle fatigue pour ma compagne. L'autre station serait Augsburg à environ vingt-huit lieues. Enfin Munich à douze lieues. Si rien ne nous arrivait jusque-là, il ne resterait plus que quatre-vingt lieues jusqu'à Vienne. Nous en aurions fait trois cent six depuis Paris.

« L'entrée dans le Duché de Bade fut facile, notre passeport était en règle. J'eus la chance de trouver deux places dans le courrier de Wurtemberg. A Stuttgart, nous dûmes passer la nuit et une partie de la matinée du lendemain. Une diligence partait pour Munich à onze heures, elle nous y déposerait à la nuit. Il n'y avait plus d'imprévu ni d'accident.

« — Nous avons payé le tribu aux mauvaises fées, dit Yolande, à peine lasse, toujours fraîche et de bonne humeur, soutenue par la pensée ardente de retrouver son mari. Nous nous arrê tâmes à peine à Augsbourg. Le lendemain, nous passions la frontière d'Autriche, le cœur battant.

« Nous entrâmes dans la capitale à dix heures du soir. Je ne connaissais que l'hôtel Hungaria où j'étais descendu autrefois. J'y installai ma jeune amie dont l'enthousiasme ne pouvait plus vaincre la fatigue. Elle s'endormit en sou pant. Je la laissai se reposer et comme je n'avais pas une minute à perdre, je courus au Palais Impérial. La mission que j'avais à remplir ne souffrait aucun retard. Cette mission, je l'ignorais, je devais remettre un paquet, recevoir une réponse, revenir au plus vite. Le roi de France était prisonnier, la reine au désespoir. L'empereur François II régnait en Autriche. Bien que les événements soient accomplis, j'estime ne pouvoir écrire mon entrevue avec le souverain. Le dénouement fut que je devais repartir sur l'heure, aussitôt que la réponse me serait donnée. Cette réponse, à cause du temps de réflexion, me parviendrait avant huit heures le lendemain matin. Je rentrai à l'hôtel, mon cœur saignait... J'avais un immense besoin de repos. Mon entretien avec l'empereur avait été tragique, j'en sortais bouleversé.

« Je reposai quelques heures. Au jour on frappa à ma porte. C'était Yolande, elle était radieuse.

« — Venez chez moi, dit-elle, Conrad est là. Il tient à vous connaître. Je lui ai dit combien vous avez été bon pour moi. Il veut vous remercier.

« — J'étais ahuri :

« — Comment, Conrad, déjà ! mais qui l'a prévenu ?

« — Moi. Quand je me suis réveillée à l'aube, j'ai écrit un billet : « Je suis arrivée, viens ! » Et j'ai envoyé un valet chez mon mari qui possède ici, Mariahilferstrasse, un hôtel familial. Il est accouru aussitôt, il va m'em mener chez nous. Mais nous tenons tous les deux à vous dire notre infinie reconnaissance. Vite, habillez-vous, je vous attends dans ma chambre.

« — Ma toilette fut rapide. Cette joie qui me joignait, me faisait un bien infini au milieu du cruel souci qui m'accablait.

« Conrad en me voyant entrer, se jeta à mon cou. C'était un beau garçon aux magnifiques yeux bleus :

« — Vous avez sauvé mon trésor le plus précieux, cher ami, je vous donne ce nom qui vient du cœur. Ne pouvez-vous rester quelques jours avec nous ?

« — Hélas non, mon cher prince, je suis désolé, il faut que je retourne à l'instant à Paris. Tout est perdu dans ma

« pauvre patrie. Puisse votre bonheur dont je remercie Dieu, m'apporter quelque consolation.

« — Les événements passent Jehan, fit Yolande, il n'y a pas toujours des nuages dans le ciel.

« — Promettez-nous de revenir quand vous serez libre, de vivre un peu avec nous, ajouta Conrad.

« — Votre tante m'a adoptée avec tant de bonté, reprit-elle, je veux que vous soyez un frère pour mon mari. Vous serez le parrain de notre premier enfant.

« J'étais si ému que je pouvais à peine parler, je baisai les mains de ma jeune compagne :

« — Au revoir, soupirais-je, au revoir, je reviendrai.

« Une estafette de la Hofbourg arrivait à l'hôtel, me remettait un pli scellé. Je devais me hâter pour monter à temps dans le courrier postal de Munich... »

Le cahier était achevé. Il restait juste sur la page de la couverture ces mots :

« Je revins à Vienne après la mort de notre vénérée reine arrivée en octobre 1793. Encore une fois je dus fuir en me cachant fuir l'âme en deuil. Je mis huit jours à parvenir à Vienne. Je fus reçu avec un élar de cœur tel que j'en restai tremblant. Juste Yolande venait de donner le jour à un beau bébé qu'on me mit dans les bras :

« — Votre filleule Jehan ! Elle sera brave et bonne comme vous.

« Je restai un mois à Vienne. Puis j'eus honte d'être inutile à ma patrie. Mon but était de me rendre en Vendée, d'y prendre les armes. Je parvins à Angers, je suis suspect. Comme je ne tiens guère à la vie... qu'on me la prenne, je lègue ce que j'ai à ma chère petite filleule. Mon ami, l'abbé Loyau, me dit avoir une cachette chez son cousin René Semtel. Je lui confierai tout à l'heure ce coffret où je dépose mes reliques. Je vais m'enrôler sous la bannière de Charrette.

« A Dieu !

« Mai 1795. Angers ».

## XXIII

## APRES LA LECTURE

René remit le cahier en place. Les deux époux se regardaient, un peu de confusion restait dans leur esprit. Quelle singulière histoire à laquelle ils se trouvaient mêlés, ces choses d'hier venaient agiter aujourd'hui. Les vieilles cendres remuées gardaient donc une étincelle.

Clotilde dit :

— René, nous avons un devoir à remplir, ne le trouves-tu pas ?

— Si. Mais comment ? Songe donc : 1795 à 1853, la route est longue.

— Cinquante-huit ans, pas plus.

— Cinquante-huit ans sans nouvelles et à travers quels événements !

— Je suis si contente et fière de mon oncle d'Allencourt. Car ce doit être un frère aîné de papa, lequel était de beaucoup le plus jeune de la famille. Il avait quinze ans de moins que le dernier né avant lui. Qu'est devenu ce Jehan, l'auteur de ces pages ?

— Il voulait aller à l'armée de Vendée. Charrette a été fusillé à Nantes en 1796, il aura eu le même sort. S'il vivait, il serait venu réclamer sa cassette. Il savait mon nom, il m'aurait trouvé.

— En effet. Mais Yolande peut-être vit-elle encore... Elle n'aurait en résumé guère que soixante-douze ans. Ecris-lui, mon ami. Tu as son adresse dans le cahier. Son mari a un an de plus, leur fille, la filleule de Jehan, le bébé, né en 1794 ou 1795 a cinquante-huit ou neuf ans, voilà la famille reconstituée. Ecris dès aujourd'hui, la poste marche bien à présent.

— Oui, j'écrirai. Vois ces bijoux : des perles de toute beauté, des diamants blancs. Il y a là une fortune. Et ma tante Nicole mourait presque de faim pendant la Révolution à côté de toutes ces richesses ! Elle avait tant de peine à gagner notre pain quotidien à mon frère et à moi en travaillant.

— C'est vrai. Mais ces choses ne sont pas à nous. Tâchons de les rendre à celle à qui Jehan les destinait.

René monta dans son cabinet et se mit en devoir de tracer le message explicatif avec une plume d'oie, dont il continuait

à se servir, bien que la plume métallique fut en honneur depuis peu. Clotilde jeta sa mante sur ses épaules, mit son chapeau rond sans se regarder, cria à Denise en passant devant la cuisine :

— Je vais chez ma sœur, je serai rentrée pour souper.

Elle voulait parler à Agathe de Jehan d'Allencourt.

René, vivement impressionné, lui aussi, expliquait en une page claire et brève ce qu'il venait de découvrir. Il pria la princesse de lui répondre et, si elle le pouvait venir chez lui ou de lui envoyer son mari ou sa fille... Il n'osait mettre avec la sienne la lettre cachetée, de crainte qu'elle ne soit perdue.

Ce devoir accompli, il alla lui-même mettre sa lettre à la poste après s'être informé du prix de l'affranchissement pour la Bavière. Ensuite, rêveur, il revint en flânant. Quelle singulière découverte faite chez lui, il la devait à sa chère Clotilde. Sans doute, il serait prudent d'en garder le secret. On n'était pas loin des Révolutions, des émeutes. Après avoir franchi le petit pont, il prit la rue du Godet, contourna le chœur de la Trinité, passa devant l'entrée de l'École des Arts et suivit le bord de l'eau. Sûrement sa femme avait couru chez sa sœur Agathe pour lui conter la merveilleuse trouvaille. Il aperçut en effet les deux sœurs venant en sens inverse, allégrement. Tous les trois se joignirent au bout du boulevard de la Turcie (aujourd'hui boulevard Daviers).

— Quelle invraisemblable histoire, me raconte Clotilde, fit l'aînée. Tout cela n'est-il pas un conte fait à plaisir.

— Certes non, ma bonne Agathe, l'accent de vérité se lit dans chaque ligne, on n'aurait pas pris de telles précautions envers une invention. Et puis les objets de grande valeur appuient la vérité. D'ailleurs nous allons vous montrer le mystère, vous lirez le manuscrit.

— Et tu coucheras à la maison ce soir, conclut Clotilde qui avait préparé une chambre destinée à rester toujours à la disposition d'Agathe. Celle-ci acceptait rarement, toujours discrète, mais l'amitié si franche de son beau-frère triomphait de ses scrupules. Ils prirent le passage étroit entre les jardins qui relie le boulevard à la rue Belle-Poignée. Cette rue charmante n'a de maisons que d'un côté, de l'autre c'est le tertre Saint-Laurent, bordé d'un mur bas permettant la vue sur la rivière et de la ville en amphithéâtre.

En rentrant, ils trouvèrent le valet de chambre du comte de Trébarbes porteur d'une lettre dont il attendait la réponse. M. Semtel lui à haute voix pour son entourage :

« Mon cher ami,

« J'arrive de Froshdorf ravi de l'excellente réception de

notre roi. Je suis resté trois jours, le château était au complet. Henri V en santé parfaite, aimable comme d'habitude. Madame, assez souffrante, n'a paru qu'une fois au déjeuner... mais je vous raconterai en détail ces heures de grâce passées avec les fidèles amis venus des quatre coins de la France. Demain, venez dîner. Je ne veux pas tarder à faire mon récit pendant que je suis encore sous l'impression de mon séjour là-bas. Parce que, à force de penser à une chose quelquefois involontairement, on la déforme. J'espère que Madame Semtel nous fera l'honneur d'être des nôtres.

« Votre dévoué.

« TRÉBARBES. »

— Irons-nous? fit Clotilde

— Mais certainement. Songe à quel point ce sera intéressant.

— Sans doute. Seulement nous sommes encore en deuil de tante Nicole.

— Remarque qu'il ne s'agit pas d'une fête mondaine, c'est de l'histoire de France vécue.

Agathe sourit :

— Oui, pour instruire un soldat de la République.

— Un soldat de la Patrie, ma sœur. Quand je suis parti à seize ans, il s'agissait de défendre notre sol, notre liberté, notre honneur.

— Je le sais, frère.

— Montez avec Clotilde, je vous rejoins, je donne un mot au messager.

Le courrier était à la cuisine en train de se rafraîchir et de rire avec les trois bonnes. René lui remit sa réponse et, quand il fut parti, Nanette riait encore.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle, ma vieille ?

— Il y a, Monsieur, que le petit valet — y disent Groume — je pense que c'est parce qu'il grogne, a été bien attrapé

— Et pourquoi ?

— Dame, il a manqué s'empoisonner par gourmandise. Il a cru que c'était du bonbon, la pâte brune contenue dans le petit bol bleu placé sur la table à côté du roi... qui y plongeait deux doigts pour effiler ses moustaches.

— Le roi ?

— Ben oui. Le courrier de Monsieur le comte de Trébarbes mangeait à l'office avec les autres serviteurs des invités et parmi eux, il y avait ce jeune garçon amené par un prince italien de passage. Il a voulu goûter à ce qu'il supposait être un régal quand les domestiques desservaient le couvert. Il a fait une grimace, si bien que le bol bleu est tombé à terre et s'est cassé.

René haussa les épaules. En effet, dit-il, j'ai aussi moi remarqué cette singulière habitude du roi. J'ai connu le petit bol bleu.

Et il alla retrouver les deux sœurs.

Agathe, plongée dans la lecture du manuscrit et Clotilde, curieuse, qui retournait en ses mains, la lettre secrète.

— Vois, René, l'écrivain n'avait pas de cire à cacheter, alors il a laissé couler une goutte de sa bougie sur l'enveloppe, ça tient à peine et son enveloppe, fabriquée en hâte est bien mal faite. (A cette époque, on fabriquait ses enveloppes, plus souvent on pliait sa lettre et on la collait avec un pain à cacheter).

— Mets-là dans une pochette de papier, et ferme avec ton cachet. Nous n'avons pas le droit de lire...

## XXII

### DEBOUT ! A LA SANTE DU ROI !

Le repas chez le comte de Trébarbes, en son bel hôtel du boulevard du Roi René, fut inoubliable. La table garnie des réchauds d'argent sur lesquels reposaient les « entrées ». La pièce montée, au milieu, faite de nougat à la base, de croque-en-bouche, d'oranges glacées, terminées par un motif en sucre filé, avait fort grand air. Mais ce luxe n'était rien, nul ne songeait à satisfaire sa gourmandise, les convives, au nombre de quatorze, tous « des purs », des croyants, des fidèles à la foi légitimiste, en ce roi lointain pour lequel ils étaient prêts à donner leur vie, buvaient les paroles de celui qui venait d'avoir le rare bonheur de le voir et de l'entendre.

Comme ils étaient touchants en leur espoir invincible ! Les vieux en avaient les larmes aux yeux, les jeunes bouillaient d'impatience. Clotilde retrouvait là des amis de son père, toute son enfance avait été bercée des récits de l'héroïque Vendée.

Henri V, confiant envers ses amis, n'en gardait pas moins en lui-même sa pensée profonde que nul ne sut jamais ! Souhaitait-il régner ? Il parlait volontiers de ses jeunes années en Ecosse au sombre palais des Stuart. Il rappelait des anecdotes. Un jour, son compagnon de jeu Edwart (on disait Ned) était arrivé tenant dans sa courte jupe écossaise, deux pauvres petits chiens abandonnés. Leur mère avait été tuée par un chasseur maladroit et le propriétaire de la nichée. le

laird Josué, voulait la détruire. Ned, pris de pitié s'était emparé des petits et il accourait dire au jeune prince :

— Sauvons-les, gardons-les, on les élèvera au biberon, n'est-ce pas, Monseigneur ?

Les deux enfants réussirent parfaitement à élever les orphelins qui étaient affreux, sans race, d'une couleur jaune avec des taches noires. Mais quel cœur ils avaient ! tendres, fidèles. Celui d'Henri aimait son jeune maître uniquement, ne mangeait que de sa main, dormait sur un tapis dans son cabinet de toilette, le suivait partout. Il l'avait nommé Bordeaux. L'animal devint énorme, toujours aussi laid, ombrageux, jaloux. Une fois qu'Henri avait caressé une fine levrette, le chien sauta sur elle et lui cassa les reins d'un coup de dent.

La duchesse d'Angoulême avait peur du molosse qui, d'ailleurs, lui montrait les dents ainsi qu'à tout le monde. Elle voulait que son neveu s'en débarrasse, mais la bête revenait toujours, si loin qu'on l'envoyait.

Un soir, le prince, en jouant dans le parc, était tombé dans un bassin assez profond rempli d'eau glacée. Le chien l'en avait aussitôt retiré. Si quelqu'un faisait mine de vouloir lever la main, de faire semblant de menacer le prince, Bordeaux lui sautait à la gorge et il fallait l'intervention du maître pour sauver l'ennemi. C'était réellement un gardien sûr, fort, jamais distrait, aussi le grand-père de l'héritier du trône tenait à conserver un pareil défenseur. Quand la famille royale quitta Holly-Road, Bordeaux la suivit.

Le roi parlait aussi volontiers de son séjour à Rome, des promenades délicieuses avec ses amis, des luttes d'adresse, des plongeurs à la nage où il était vainqueur non sans peine. Dans les causeries particulières, seul à seul avec un Français, le roi causait des événements de l'heure présente... dont nous n'avons rien à dire ici.

Au dessert, on portait un toast au roi. L'un des hôtes formulait à haute voix le souhait à tous. Quelquefois, un jeune convive osait, levant sa coupe, lancer ce chant royaliste, entraînant, dont les voix unies répétaient le refrain :

*« Que pas un verre ne reste vide,  
Que pas un cœur ne reste froid  
Cavaliers, buveurs intrépides  
Debout à la santé du Roi ! »*

A ce moment là, les enfants qui avaient dîné dans la petite salle à manger, étaient admis. On leur permettait de tremper leurs lèvres dans la mousse rosée du bon vin d'Anjou. Et ces petits, devenus grands, ne pouvaient oublier ces

fêtes touchantes. Aujourd'hui, ceux qui restent — ils sont bien peu — aiment à rappeler les souvenirs d'antan, à une époque où les idées, les choses, les actes, les situations sont bouleversés.

Les jours coulent très calmes en cette fin de 1853. Napoléon régnant n'avait pas encore jugé bon de combattre. La guerre de Crimée éclaterait en 1854. Le paisible règne de Louis-Philippe, en temps que guerre extérieure, avait redonné confiance en l'impossible paix du monde. 1848 avait relevé les barricades et fait couler le sang français... entre Français, chose encore plus triste.

Les Semtel attendaient la réponse de Bavière, mais rien ne venait malgré une quinzaine de jours écoulés. Clotilde sortait avec la nièce de son mari, Mme Zoé Lamotte. Elles s'entendaient fort bien, elles avaient été en pension ensemble à l'Oratoire d'Angers. Elles allaient à la campagne des Lamotte située près du bourg de Prunier en vue de la Maine. C'était une très vieille maison perdue dans le lierre, il y avait encore une trace de chapelle brûlée à la Révolution. Les fermiers habitaient le rez-de-chaussée et les maîtres l'étage en attendant que le château qu'ils faisaient bâtir fut achevé. Le grand-père du fermier, qui ne sortait guère du coin de la cheminée, savait un tas d'histoires de sorciers et de revenants qu'il aimait à raconter aux deux jeunes femmes quand, après avoir cueilli des fruits et des fleurs, elles venaient s'asseoir devant le feu pour goûter d'une tasse de lait et le pain bis tartiné de beurre.

— Savez pas, les dames, expliquait le vieillard, la veille de la Toussaint, le château sera fini, faudra pas y venir coucher la première fois en lune décroissante. Faudra surtout pas entrer du pied gauche en avant, faire le signe de la croix sur le seuil, avoir en vos mains, une branche de buis béni et en vous tournant vers le Nord, puis vers le Midi, l'Est et l'Ouest, faire le signe de rédemption avec le rameau. Que le serviteur tue un coq blanc, que la servante lâche dans la maison une chatte noire. Et quand vous allumerez le feu, brûlez une vieille pantoufle.

— Nous n'y manquerons pas, père Joseph, riposta Zoé en riant, mais je prierai plutôt Monsieur le curé de bénir la maison.

— Oui, sans doute, elle est neuve, donc aucune mauvaise influence ne peut y être installée. Ce n'est pas comme celle-ci où il se passe des choses.

— Quoi donc ?

— D'abord, le soir, quand ma femme récite la prière tout haut, il y a toujours une voix de plus à répondre.

— Ce n'est pas diabolique puisqu'on prie le bon Dieu.

— Non, pour sûr, je crois que c'est le frère de mon père tué à la guerre et qui revient où il est né.

— Comment les revenants pourraient-ils parler puisqu'ils n'ont pas de corps, remarqua Clotilde. Zoé, je crois qu'il serait temps de partir, il y a plus d'une lieue par le bord de la rivière jusqu'en ville.

— C'est juste. Filons. Père Joseph, bonsoir, je vais tâcher de me procurer un chat noir.

Elles partirent gaiement, le chemin au ras de l'eau n'est praticable qu'en été. L'hiver, il est envahi par la Maine et pour se rendre à leur propriété, les Lamotte devaient faire le tour par la route haute.

## XXIV

### PLAN DE VOYAGE

Après un mois d'attente vaine pour avoir la réponse de la princesse de Salzbourg-Glatz, René Semtel écrivit au Ministre des Affaires Étrangères espérant avoir par cette voie officielle, une indication. Il fallait encore trois semaines de patience.

Enfin, il eut un renseignement précis :

« La princesse de Salzbourg-Glatz a quitté la Bavière, son mari a été tué le 23 avril 1809 à Ratisbonne lors de la marche de Napoléon sur Vienne. Elle est allée se fixer à Paris avec sa fille lors de la Restauration ».

C'était tout, mais c'était beaucoup. Alors, René proposa à sa femme de partir pour Paris. Ils n'avaient pas fait de voyage de noces. Quelle joie cette offre causa à la jeune femme.

— Irons-nous par le chemin de fer ?

— Sans doute. On va si vite. J'ai fait le voyage en 1842 à cheval en sens inverse, de Paris à Angers en passant à Versailles, Chartres, le Mans, la Flèche. Il y a plus de trente myriamètres.

— Qu'est-ce qu'un myriamètre ?

— Dix mille mètres. On comptait ainsi à cette époque. Cela représente quinze lieues. Je n'en pouvais faire plus de dix par jour, ma bonne bête de cheval en avait assez. Je pouvais apprécier tout le charme du paysage. Avec le train, on sacrifie l'agrément à la vitesse. Je partis le dimanche après la messe de six heures. C'était en avril par un temps idéal, les haies fleuries d'épines noires, les primevères, les coucous, les pulmonaires, les violettes embaumaient l'air,

je déjeunais dans les villages et je m'arrêtais pour dîner et coucher dans une auberge sur la route. J'ai noté ce voyage, je te ferai voir un jour de pluie mon cahier de souvenirs.

— Cela doit être passionnant. As-tu aussi ton journal d'Afrique ?

— Oui, mais j'en ai perdu une grande partie. Imagine qu'un soir où nous étions affamés dans le désert, faute de combustible pour notre feu, nous avons fait griller, avec mes pages, un maigre gibier.

— Tu dis « nous ». Quel était le compagnon ?

— Une digne religieuse : Sœur Constantine dont je te raconterai un jour l'histoire. Elle m'a sauvé la vie, le jour de la prise de Constantine, en 1835 (1).

— Toute une vie d'aventure. Tu devrais t'écire.

— A quoi bon. Ce qui est passé n'est plus utile. Parler de soi est vaine gloire.

— Fais-le pour moi, pour nos enfants.

Leurs yeux se rencontrèrent tendres, souriants. René mit un baiser sur la main de Clotilde.

— Continuons le plan du voyage. Nous partons le matin et nous arrivons le soir à Paris. Je connais un hôtel rue de Richelieu, un bon vieil hôtel pour les arriérés provinciaux que nous sommes. Il est d'un prix raisonnable, assez confortable et au centre.

— Quel bonheur. Voir Paris ! J'y ai des cousins, mais nous les avons perdus de vue.

— J'en ai aussi, ils nous seront d'un précieux secours pour nous aider dans nos recherches. Casimir des Ormes est le frère de Martin des Ormes, le colonel que tu connais. C'est un artiste de grand mérite, il a hérité du talent de son grand-père qui, avant la Révolution, au temps où la procession du sacre était dans toute sa splendeur, dessinait et coulait en cire les « Torchères » qu'on portait sur le parcours. Elles reproduisaient des scènes de la Passion. Son petit-fils sculpte le marbre, il habite près le Luxembourg une maison où il a un vaste atelier.

— Il est marié, il a des enfants ?

— Oui. Il a épousé la fille du directeur des Beaux-Arts. Son fils, Martin, filleul du colonel, est à Rome où il travaille avec succès l'art de Michel-Ange.

— Comme il sera intéressant de les voir.

— Je vais leur écrire. Décidons le jour du départ. La saison ne sera guère agréable, mais attendre le printemps nous retarderait trop.

---

(1) Sœur Constantine d'Algérie. Hirt, éditeur. Reims.

— Sûrement, approuva Clotilde. Et qui sait si plus tard, je pourrai voyager facilement.

— Ma chérie !

Ils étaient radieux. Quelle joie suprême était contenue dans ces mots.

Clotilde décida :

— Nous voilà à la fin d'octobre, partons aussitôt après la Toussaint, de manière à être revenus avant Noël. Combien de temps resterons-nous ?

— Ce qui te plaira. Je te ferai voir notre belle capitale, je te conduirai au théâtre, à l'Opéra. Je veux que tu t'amuses. Je vais prier ma belle-sœur, ma nièce, Frédéric, les Martin des Ormes à dîner pour après-demain, nous leur annoncerons notre voyage. D'ici là, songe à ce que tu veux emporter. Mais pour les robes, manteaux, chapeaux, nous les achèterons à Paris, le dernier cri de la mode !

Clotilde éclata de rire :

— René, tu es trop parfait pour un mari, ça me fait peur d'être trop heureuse. Fâches-toi un peu pour l'équilibre.

Il haussa les épaules.

— Tous les soucis du passé peuvent bien nous acheter une joie. Vivons nos jours de grâce, je vais faire la tournée de famille en ville pour mes invitations. Toi, va au Frêne et laisse Azor te suivre. En ce quartier désert, c'est un garde du corps. Clotilde ne se sentait pas de joie. Etre à Paris ! Elle se souvenait avoir vu sa mère s'en aller un matin dans le coupé de la voiture publique qui mettait environ trente-six heures pour gagner la capitale. A présent, elle y serait en une journée. Elle n'avait jamais été en chemin de fer. Les voyages à cette époque se faisaient le plus souvent en berline, à cheval, où par la diligence.

Aussi, est-ce avec une véritable émotion qu'elle embrassa sa sœur et sa nièce Zoé venues conduire le jeune ménage à la gare. On les avait chargés de bonnes provisions, car ils n'auraient sans doute pas le temps de déjeuner à une station (les trains restaurants, les wagons à couloir, n'étaient pas inventés).

Les Semtel avaient pris des places de première classe dont la moitié étaient occupées par des voyageurs venant de Nantes. On s'arrêtait à une foule de stations qui défilaient sans que personne songea à se plaindre des arrêts fréquents. C'était amusant de traverser les champs, les bois, les cours d'eau sans être en souci de la fatigue des chevaux. Quelle belle invention qu'une pareille machine !

Vers le Mans, chacun ouvrit le sac aux provisions. Les gens venant de Bretagne, un monsieur en redingote bleue décoré de la Légion d'Honneur, un jeune homme qui devait

être son fils, un prêtre dont la soutane était liserée de violet, étendirent sur eux des serviettes blanches. Ils sortirent d'une valise des gobelets d'argent, une bouteille de vin, des tranches de pain tournées d'épaisses rondelles de langouste tartinées de sauce mayonnaise. Le prêtre récita la bénédiction. Ses compagnons répondirent *Amen*, et d'un bel appétit chacun se mit au travail de mâcher avec un visible plaisir. Ils se parlaient en latin.

Clotilde avait exhibé les quatre membres d'un poulet, des petits pains dorés et elle servait son mari dans une assiette d'argent posée sur leurs genoux réunis sous une petite nappe liserée de rouge. Ils avaient de légères fourchettes à deux dents et des couteaux de poche. Comme c'était bon et amusant ! René avait versé un peu du contenu d'une gourde de vin dans une tasse de cuir, dite genoux d'âne, et il l'offrait à sa femme. Soudain, il y eut un accent de détresse chez les voisins :

— Nous avons oublié le tire-bouchon ! s'écria le vieux monsieur.

Ils se regardèrent navrés. Manger sans boire est très cruel, surtout quand on a une sauce à la moutarde. René aussitôt ferma son couteau, déplia le tire-bouchon qui y attenait et le présenta à son voisin qui était le prêtre :

— Ah ! Monsieur, mille actions de grâce ! fit l'obligé, vous êtes plus prévoyant que nous.

Tout en parlant, il agissait. Un peu de mousse montait au goulot du flacon.

— Vous plairait-il, Monsieur, proposa le vieux voyageur, de trinquer avec nous. Ce vin est léger, un peu musqué, un bon cru de l'année.

— C'est du vin de messe, ajouta en riant le garçon, celui qu'on met dans les burettes.

— Monsieur, tendez votre tasse de cuir, insista le prêtre, nous allons porter un toast à la belle invention des chemins de fer.

— Je l'approuve pleinement, accepta René, et il présenta la coupe d'abord à sa femme et but ensuite.

Les bretons à présent mangeaient du fromage ce qui fit dire au jeune homme en regardant Clotilde drôlement :

— Notre menu est parfumé, Madame, cela ne vous incommode pas ?

— Nullement, répondit celle-ci en tirant de son panier, de superbes pêches rouges d'arrière saison qu'elle partageait en deux pour en offrir aux aimables voisins. La chair pourpre, au jus couleur de sang, est le dernier fruit de la saison. Chacun en prit une part et le vieux monsieur s'exclama :

— C'est absolument délicieux ! Vous récoltez ces pêches dans votre jardin, Madame ?

— Oui. Je les ai ramassées il y a une huitaine de jours, la saison a permis leur maturité ce qui n'arrive pas toujours quand l'hiver est précoce.

Le déjeuner s'acheva gaiement entre les voyageurs de hasard, tous allaient à Paris. Le Monsieur décoré proposa une présentation entre les habitants temporaires du compartiment :

— Mon frère, dit-il, évêque de Constantine.

René s'inclina :

— J'eus l'honneur d'assister à la prise de Constantine, j'étais à côté du jeune duc de Nemours, j'ai vu tomber le brave général Damrémont tué d'un boulet en pleine poitrine.

— Vous êtes officier, Monsieur ? fit le prélat.

— Maintenant en retraite. Mais j'ai servi ma patrie sous bien des gouvernements depuis ma seizième année. J'ai vu bien des pays. A présent me voilà revenu au gîte où je suis né.

— Repos bien gagné approuva le monsieur décoré. Moi aussi je suis en retraite mais hors mon lieu de naissance que la guerre a ravagé.

Un long soupir sortit de ses lèvres.

— Père, interrompit le jeune garçon pour dériver une pensée mélancolique, grand'mère sera à la gare à nous attendre n'est-ce pas ?

— J'espère que non, mon petit, il sera tard et je l'ai instamment priée de ne pas se déranger. J'ai retenu par dépêche, une voiture de service du chemin de fer, nous serons très rapidement chez elle. De la gare Montparnasse à la rue du Bac, ce n'est pas très loin.

— Encore assez loin, reprit l'évêque, d'autant plus que vous vous arrêterez pour me déposer rue Saint-Sulpice.

— C'est un léger crochet, expliqua René.

— Je regarderai bien la route, accentua le garçon, pour revenir demain matin répondre votre messe, mon oncle.

— Non, Conrad, tu te reposeras, nous verrons dans quelques jours à reprendre nos habitudes.

Conrad, pensa Clotilde, ce n'est pas un nom commun en France. Et elle osa une question un peu indiscreète.

— Vous ne connaissez pas Paris, Monsieur, vous faites comme moi un premier voyage.

— Non, répondit l'enfant, j'y ai passé toute mon enfance, mais depuis cinq ans, mon père m'a mis au collège de Vanves.

— Vous êtes en vacances ?

— Les Pères nous ont licenciés pour cause d'épidémie. Alors, acheva-t-il en riant, j'en profite pour venir chez grand'mère, je l'aime tant !

La conversation fut interrompue, le train grinçait, puis s'arrêtait, l'employé chargé d'annoncer les stations passait le long des wagons en criant Nogent-le-Rotrou, d'une voix incompréhensible.

Aussitôt, on ouvrit vivement la portière. Une dame volumineuse, escortée d'une suivante chargée d'un lourd sac de nuit en tapisserie, de parapluies, de manteaux, envahit le compartiment, déranga tout le monde et finit par se caser.

Le train repartit, mais aussitôt elle s'écria :

— Je suis placée à reculons, je vais être malade, Monsieur, changeons de place.

Elle s'adressait à René qui se leva immédiatement sans un mot de protestation et se rangea pour laisser passer la dame dans l'étroite venelle. Seulement une secousse la jeta sur les genoux du prélat, la main prise dans la chaîne de sa croix pastorale. Elle protestait :

— Comme c'est gênant ! aidez-moi donc, Monsieur.

Le prêtre souriait. Il repoussa doucement l'encombrante personne vers la place abandonnée. Conrad riait sans vergogne, la suivante, très rouge, embarrassée de paquet, se calait où elle pouvait près de Clotilde qui l'aidait à caser ses colis dans le filet. Sa patronne, enfin installée près de la fenêtre, avec l'évêque pour voisin, s'écriait à nouveau :

— Félicie, voyons, vous ne pensez à rien. Où est mon éventail ? On étouffe ici, ouvrez donc cette vitre.

La camériste voulut obéir, mais le monsieur décoré la prévint, l'air s'engouffra avec la poussière. Agacée, la difficile personne s'exclama :

— Mais refermez. A quoi pensez-vous, c'est l'autre en face qu'il faut ouvrir, j'ai trop d'air ici.

Félicie la camériste allait agir, mais René s'interposa :

— Je regrette, Madame, mais cette fenêtre restera fermée, ma femme, elle aussi, aurait trop d'air.

— C'est trop fort, en vérité. J'ai pris des premières pour être avec des gens bien élevés.

René haussa les épaules. Conrad s'amusait infiniment. Les deux frères ne purent s'empêcher de sourire.

— Enfin, Félicie, où est cet éventail ? Cherchez donc. Donnez-moi aussi ma bonbonnière et mon flacon de sels. C'est à être malade ici.

— Madame la marquise, je n'ai pas la clef du sac.

— Comment ! C'est par trop fort, idiote fille.

— Elle a dû rester sur la cheminée

— Me voilà bien !

Clotilde gentiment intervint :

— Calmez-vous, Madame. Je vais vous faire un éventail avec un journal. Je n'ai pas de bonbonnière d'or, mais voici des pastilles de menthe dans une boîte en corne, je peux vous offrir aussi un peu d'eau de Cologne.

— Faute de mieux, donnez. De ma vie, je n'ai été si mal servie.

Les assistants riaient sans pouvoir s'en empêcher. Sauf la pauvre servante qui avait les yeux pleins de larmes.

L'irascible personne se tut un moment. Ses paupières s'abaissèrent, elle s'assoupit. La servante qui paraissait harassée en fit autant et les premiers occupants du wagon se regardèrent sympathiquement sans reprendre le cours de leur conversation. Les stations se succédaient, puis ce fut Chartres.

— Vois les tours de la cathédrale, dit René à sa femme, le train s'arrête quelques minutes.

Les autres voyageurs se groupaient aux fenêtres, la dame grincheuse s'agita :

— Qu'est-ce qui vous prend, Félicie? allez vous asseoir. C'est l'heure du goûter, mais puisque vous n'avez pas la clef du sac... Je vois une femme avec une corbeille sur le quai. Courez vite l'appeler et qu'elle vienne. Je choisirai des petits pâtés ils ont une renommée.

Félicie se hâta, la marchande aussi, elle vint devant la portière du wagon

— Ouvrez, ordonna la grosse personne.

Le jeune Conrad avait sauté à terre. Il regarda son père :

— Père, tu permets que j'en achète

— Sans doute.

— Mais attendez, fit la voyageuse, laissez-moi choisir.

L'enfant, poli, la laissa prendre quatre beaux gâteaux dorés et en prit à son tour six, René deux. Le train s'ébranlait déjà. La marchande le suivait pour avoir sa monnaie, la difficile cliente n'en finissait pas de payer. Enfin, tout fut réglé et chacun se mit à mordre la pâte croustillante au milieu de laquelle s'étalait une couche de viande hachée.

— La renommée est méritée, fit le prélat.

— Tout à fait, acquiesça Clotilde.

— Père, j'en prends un autre... dit Conrad.

Une seule personne dans le wagon ne mangeait que des yeux, c'était la maigre Félicie à qui sa maîtresse ne donnait rien, avalant seule, successivement ses pâtés.

René avait empli sa tasse de cuir du contenu de sa gourde qu'il offrait à sa femme. Les Bretons l'imitèrent et la grande gourmande eut une exclamation de colère :

— Félicie l'imbécile ! vous êtes cause que je meurre de

soif Il y a une bouteille de vin dans le sac fermé. Messieurs, vous n'auriez pas une petite clef qui l'ouvrirait par hasard.

Nul n'en avait, mais l'évêque charitable lui offrit un peu de son vin qu'elle accepta sans grâce. Il donna aussi un petit pâté à la pauvre camériste qui le prit en tremblant tant elle semblait redouter sa maîtresse.

— Que peut être cette femme désagréable? pensait Clotilde.

Et comme ce sujet n'avait rien d'attrayant, elle se mit à regarder au dehors où déjà l'ombre du soir tombait sur la campagne. Son mari lui montra Saint-Cyr, Versailles et enfin, dans le lointain, les clartés de Paris réfléchies

## XXIV

### CLOTILDE A PARIS

Le ménage Semtel s'éveilla tôt le lendemain matin.

Etre à Paris ! Clotilde voulait sortir tout de suite, aller à Notre-Dame des Victoires d'abord et puis au Palais Royal, voir les Tuileries, la Seine, elle avait tout un programme, arrangé à l'entour de leur hôtel de Bretagne, grâce au plan que lui avait expliqué son mari. Juste au moment où ils allaient partir, le concierge les retint :

— Une lettre pour Monsieur Semtel. Elle est venue hier au soir, dit-il, en présentant une enveloppe longue fermée d'un pain à cacheter rouge. René l'ouvrit :

— C'est de mon cousin Des Ormes.

Ils lurent ensemble la haute, claire, nette écriture de l'artiste.

« Mon cher Cousin

« L'annonce de ton arrivée nous a fait grand plaisir. Si tu m'avais écrit l'heure du train, je serais allé te chercher à la gare. Heureusement tu indiques le jour. Nous t'attendons sans faute pour dîner à midi avec ta charmante compagne que nous nous réjouissons de connaître. Ne manquez pas, chers parents, c'est une fête pour nous.

« Casimir DES ORMES. »

— Oh ! fit Clotilde ravie, nous irons, comme le cousin est aimable. Est-ce loin d'ici ?

— Assez. Il demeure de l'autre côté de l'eau, mais nous prendrons l'omnibus. En attendant, ma chérie, descendons à la place du Théâtre-Français, nous trouverons un café où nous déjeunerons.

— Dans un café !

— Sans doute. Ne t'effraie pas, riposta René en riant.

La jeune femme naturellement gaie, s'amusait infiniment, elle trouva très drôle de s'asseoir sur une banquette de velours grenat devant une table de marbre où on lui servit une tasse d'excellent chocolat avec des croissants chauds.

Le petit repas achevé, ils traversèrent le Palais Royal pour joindre la rue des Petits-Champs, la place des Petits-Pères où se dresse l'église érigée en l'honneur de Notre-Dame des Victoires, par suite du vœu de Louis XIII. Ils assistèrent à la messe, ajoutèrent un cierge aux centaines de cires qui brûlaient devant l'autel et sortirent par où ils étaient entrés.

Clotilde ne pouvait se passer d'admirer les bijoux innombrables étalés aux vitrines des magasins des galeries du Palais Royal.

— Désires-tu quelque chose, ma chérie, demanda René, tout prêt à satisfaire le moindre caprice.

— Non, rien, répondit-elle avec un regard tendre. Je suis comblée déjà. Ils débouchèrent sur la place du Théâtre-Français, le Louvre sombre était devant eux. Alors ils suivirent la rue de Rivoli.

En ce moment un groupe de soldats à cheval escortait un cavalier monté sur un superbe alezan et vêtu d'un rutilant uniforme :

— L'empereur ! dit René en retirant son chapeau.

— Napoléon III, fit Clotilde, quel parache !

Quelques cris s'élevaient : Vive l'empereur ! Tout le monde saluait.

— Tout de même, osa la jeune femme, c'est l'usurpateur.

— Tais-toi, puisqu'il est là, au premier rang, c'est que Dieu l'a voulu. Ne montre pas ici tes préférences de Vendéenne, garde-les dans ton cœur. Il faut accepter les faits accomplis, mon enfant, ta petite voix ne peut rien changer. Le cousin Casimir est impérialiste. Dans toutes les familles, il y a des variétés d'idées, cela ne nuit en rien aux relations affectueuses.

Clotilde se tut. Ils entraient dans le jardin des Tuileries, le soleil avait percé la brume matinale. Son mari lui fit remarquer la belle perspective des Champs Elysées, avec au bout l'Arc de Triomphe. Ils traversèrent la place de la Concorde, des équipages brillants, attelés de deux chevaux passaient, des cabriolets plus modestes aussi. Mais ce qui

amusa la jeune femme, ce furent les omnibus, où des hommes alertes sautaient sans faire arrêter et grimpaient sur l'impériale à l'aide de quelques pose-pied, sans escalier. René fit signe à l'un de ces véhicules sur lequel on pouvait lire le mot : Luxembourg, et l'équipage s'arrêta. Quelques personnes descendirent, vite René entraîna sa femme, le conducteur lui indiqua deux places dans le fond et tendit la main pour recevoir les « douze sous », prix du voyage. Ensuite il revint à l'entrée, rabattit la sellette qui alors barrait l'entrée, s'y assit, les pieds sur le marche-pied, le bras retenu dans une boucle de cuir. On roulait à travers beaucoup de petites rues pour déboucher à la fin rue de Vaugirard, devant la grille du Luxembourg faisant face à l'Odéon.

La maison du cousin Casimir était au coin de la rue de Médicis. On y pénétrait par un large portail sous une voûte au bout de laquelle se voyait une cour fermée par un pavillon surélevé par des marches. Une chaîne de fer pendait au côté droit de la porte. René la tira.

Le son d'une clochette répondit à ce geste et un valet, en gilet jaune et tablier blanc vint ouvrir.

— Ah ! bonjour Monsieur Semtel et Madame, énonça le domestique, du ton cordial d'un serviteur qui connaît la famille de son maître.

— Bonjour Célestin, répondit l'arrivant la main tendue, ça va toujours bien mon ami ?

— Oui, Monsieur. Ma femme est un peu lasse, vu son âge, mais Madame a pris notre fille Justine pour l'aider. La gamine a quatorze ans, ça compte pour le travail.

Ils entraient dans un vestibule orné de statues et de dessins accrochés au mur, en face un escalier de pierre, à droite une cuisine, à gauche la salle à manger dont les portes ouvertes livraient le secret. Près des degrés, un grand rideau en lourde étoffe ponceau, fermait le fond. Le valet en souleva un pan et, s'effaçant, laissa passer les visiteurs.

Ils arrivaient dans une longue et haute galerie dont tout le devant était vitré. C'était l'atelier de l'artiste. De tous côtés se dressaient des sculptures, des divans, de hauts tabourets, quelques échelles, des plantes vertes et le long du mur opposé au vitrage, une suite de tableaux. Un bassin rond tenait le milieu de la pièce, des blocs de terre glaise s'espagaient à l'entour.

Un petit garçon d'environ six ans, assis sur la natte recouvrant le sol s'amusa à modeler, dans ses petites mains, des boules de terre. L'arrivée d'étrangers ne le dérangerait nullement, mais un jeune homme en blouse grise, qui, muni d'un léger ciseau et d'un petit marteau, travaillait à un buste de marbre, s'avança vers les Semtel en saluant.

— Monsieur Des Ormes vient à l'instant. Il est monté changer sa tenue d'atelier. Veuillez donc vous asseoir Madame et Monsieur. Je suis l'élève du maître.

— Mes compliments, accentua René qui regardait autour de lui. On croirait être dans un musée.

Clotilde s'approchait de l'enfant :

— Que veux-tu créer mon petit ?

— Des oiseaux, voyez le bec, les ailes.

— Oui, c'est même étonnant de ressemblance. Sais-tu que l'Enfant Jésus, quand Il avait ton âge, modelait aussi des oiseaux au bord de la fontaine. Et quand ils étaient finis, il soufflait dessus et ils s'envolaient.

— Oh ! moi aussi, je vais les faire s'envoler. Regarde, je souffle... aucun ne bouge.

L'apprenti sculpteur riposta en riant :

— C'est que tu es seulement, Florestan, petit-fils de Casimir Des Ormes, et non l'enfant de Dieu !

Le gamin se dressa rouge et audacieux :

— Si, je suis l'enfant de Dieu !

L'élève sculpteur se tourna vers Clotilde :

— Madame, je ne savais pas ce trait de l'enfance du Christ.

— Il est raconté dans les Evangiles apocryphes, Monsieur. La vue de ce petit jouant au même jeu, me l'a rap-pelé.

En ce moment, venait se dépassant à travers les statues, Monsieur et Madame Des Ormes

— Quelle joie de vous voir ici ! mes chers cousins, s'écriait l'artiste en saluant très bas Madame Sementel dont il baisait la main (bien que ce geste respectueux ne soit pas encore tombé dans la banalité comme aujourd'hui) pendant que sa femme accordait la même faveur à René. Puis les deux hommes s'embrassèrent comme de vieux camarades.

— Ma chère Mélanie, dit Sementel à sa cousine, je suis charmé de vous présenter ma femme.

— Et moi charmée de la connaître. Ma cousine, embrassons-nous.

— Bien volontiers, ma cousine, acquiesça Clotilde. Je me réjouissais de venir vous voir à Paris. Comme c'est intéressant chez vous ! Quel beau talent vous avez, mon cousin !

— Je fais ce que je peux. En tout cas, j'aime mon métier.

— Et votre fils marche sur vos traces, continua-t-elle en désignant le jeune sculpteur d'oiseaux.

— C'est mon petit-fils. En effet, il a des dispositions. Flo, va vite mettre une blouse propre et laver tes mains, nous allons passer à table.

— Il est gentil, constata René, c'est l'enfant de ta fille Casimir ? Tu attends ses parents ?

Pas aujourd'hui, car ils sont à Rio de Janeiro, après un séjour à Rome. Mon gendre est attaché à l'ambassade de France au Brésil, il est parti avec sa femme, il y a quelques mois. Ils ne pourront avoir leur changement avant l'an prochain.

— Ils se plaisent si loin ?

— Oui, c'est une promesse de bel avancement pour mon gendre, le pays est superbe, ma fille aime les voyages, elle sait voir.

— En effet, fit Clotilde, il y a plusieurs manières de voir. J'aimerais à faire le tour de votre atelier, mon cousin, et à vous entendre expliquer les choses.

— J'en serais très flatté, seulement, dinons d'abord, ensuite nous ferons le tour du propriétaire.

Il s'inclinait, offrant son bras à la nouvelle parente.

— Otez donc votre châle et votre capote, ma chère cousine, proposa Mélanie, nous sommes en famille. Il me semble qu'avec vos beaux cheveux châtains, vous pouvez vous passer de coiffure.

La salle à manger donnait sur la cour de l'immeuble, un gros poêle de faïence la chauffait, la table ronde était garnie de quatre réchauds d'argent chargés de plats couverts de cloches pareilles. La maîtresse de maison servait, envoyant l'assiette par le maître d'hôtel.

Casimir expliquait avoir reçu une poularde truffée d'un chatelain dont il avait fait le buste. Une dame de Beaune, venait aussi de lui adresser une barrique de vin de son cru, en retour de la statue exécutée pour la tombe de son mari.

— Singulière idée, remarqua René, d'offrir des libations à ce propos, c'est assez païen.

— Peut-être, mais comme le liquide est délicieux, qu'importe la source. Ces témoignages d'amitié me sont agréables plus encore par la pensée qui les dicte. Je suis en train en ce moment de sculpter une Jehanne d'Arc, commandée par une haute dame de ton pays, René. Une duchesse qui habite un superbe château dans la Sarthe, mais elle me cause mille difficultés.

— Tu as bien l'habitude de les vaincre.

— Celles d'ordre matériel, oui souvent, mais celle-ci est d'ordre plutôt mystique. Imagine qu'il s'agit de reproduire un miracle.

— Un miracle ! quel rare bonheur ! exclama Clotilde. Racontez-nous cela, mon cousin.

— Il y a environ un mois, Madame de X... (je ne dis pas son nom par discrétion) était ici et me dit :

— Mon cher maître, il me faut pour ma chapelle une statue de Jehanne d'Arc.

— Bien, Madame la duchesse, j'aimerais infiniment à reproduire une telle héroïne.

— N'est-ce pas ? J'y comptais. Il faut vous hâter, faites-moi une maquette, un dessin à cause de la ressemblance.

— La ressemblance ! Je n'ai jamais vu un portrait de l'époque. Il n'en existe certainement pas.

— Non. Mais moi, j'ai vu la pucelle.

— Comment !

— Ecoutez. Je veux obtenir du Saint Père la canonisation de Jehanne d'Arc.

— Ceci est je crois impossible. Depuis cinq siècles...

— Ce sera. L'héroïque vierge me l'a dit.

J'étais un peu gêné, je connaissais depuis longtemps la duchesse pour une femme calme, sérieuse, sévère, d'un jugement irréprochable. Je me demandais si elle n'avait pas rêvé. Elle devina ma pensée et sortant un papier de son cabinet de tapisserie, elle me montra un croquis très bien composé par elle-même.

— J'ai fait ceci de mémoire, avoua-t-elle, c'est parfaitement juste. La jeune bergère m'est apparue le jour de la Saint-Jean dans mon oratoire. Elle portait son costume de paysanne, non de guerrière, ses cheveux peu visibles sous sa coiffe de Lorraine, ses yeux gris bleus, ses joues rondes et fraîches, une croix suspendue à son cou par une chaîne, (je ne sais si elle était en or). Voilà, mon ami, ce que je veux de vous et très vite, car je suis vieille et il me faut voir le triomphe de ma chère sainte martyre.

— Je vais m'y mettre, Madame la duchesse.

« Et alors, mes bons cousins, depuis trois semaines, je manipule ma terre. Je corrige, je rectifie selon le plan donné, remanié par la voyante plusieurs fois.

— Mais, remarqua Clotilde, c'est extrêmement intéressant.

— Oui... mais pas commode. La voyante comme vous dites, trouve des différences entre la réalité et le rêve. La reproduction de sa vision est trop maigre, ou trop grosse, trop petite ou le contraire, de sorte que la Jehanne du Paradis me doit accorder quelques mérites et me souffler un peu de patience. Tout à l'heure je vais vous montrer mon ébauche qui m'attend enveloppée d'une toile humide. J'aurais préféré la rendre en casque et cuirasse, parce qu'en paysanne, rien ne la caractérise. Il faudra que je lui donne l'air inspiré et ce n'est pas commode en marbre.

— Il faut la orier de conduire votre main, conseilla Clo-

tilde. Fra Angélico croyait quelquefois que son pinceau était tenu par un ange.

Le dîner suivait son cours, on en était arrivé au dessert, une tourte aux pommes, des raisins, des noix fraîches.

— Nous allons prendre le café dans l'atelier, décida Mélanie, c'est la pièce la plus gaie de la maison, on peut se croire dans le jardin, grâce au vitrage, et l'on n'a pas froid.

Ils allèrent s'asseoir sous le velum qui tamisait le jour, le soleil s'accrochait à l'or des cadres suspendue au mur du fond, René les contemplant :

— Tu as toujours ta Joconde? demanda-t-il.

— Oui et j'ai la vraie. Celle au corsage noir. Le Musée n'a qu'une copie.

— Est-ce possible. On dit qu'elle a été volée. Alors, c'est toi le voleur?

Ils riaient :

— C'est une scie périodique, on dit : La Joconde a disparu, sa place est vide dans le salon carré. Il est aisé de voir la supercherie au costume. J'en connais deux différents.

— Comment est celle qui est partie?

— Elle est en *tussor* du Louvre (tu sors du Louvre, jeu de mots).

— Ah! s'écria René, tu nous racontes une... blague.

Ils se levaient de table, si contents d'être ensemble, gais comme des braves gens qu'ils étaient, sans arrière pensée, suivant franchement le chemin de la vie.

Clotilde changée de milieu se plaisait infiniment en ce centre artistique. On l'accueillait en toute sympathie et elle y répondait joyeusement

## XXVII

### DOUX PAYS

La revue de l'atelier prit un long moment. Clotilde, artiste de goût savait apprécier la beauté. Sans être exécutante, elle avait le sens du vrai. René, heureux de voir la sympathie née entre ses parents et sa femme, songea pourtant au départ. Il était venu à Paris dans un but, il ne fallait pas l'oublier, alors il dit en se levant :

— Mes amis, il faut absolument nous quitter, vous nous avez fait passer une matinée charmante, à présent, songeons aux affaires sérieuses.

— Et quelles sont les affaires sérieuses qui occupent deux amoureux pendant leur voyage de noces?

— Voilà, peut-être pourrais-tu me donner un conseil, Casimir : Je cherche, pour lui rendre un dépôt sacré, la princesse de Salzbourg-Glatz. Ce nom ne te dit-il rien ?

— Il me dit être étranger. Pourquoi la cherches-tu à Paris ?

— Le Ministre des Affaires Etrangères auquel je me suis adressé, m'a écrit que cette haute dame a quitté la Bavière pour se fixer en France. Je n'ai pu avoir aucune autre précision.

— Il faut demander ton renseignement à l'Ambassade d'Autriche, mon ami, déclara Casimir. Peut-être existe-t-il un représentant du roi de Bavière à Paris. Ce Duché de Salzbourg a été rendu à l'Autriche, il me semble. C'est sûrement à l'ambassade que tu dois aller.

— Où est-elle située ?

— Rue de Varenne et la chancellerie de Bavière est cité de l'Alma. Si tu ne trouves rien de ce côté, il te restera la ressource des Consulats. Je connais, en tous cas, le consul général d'Autriche qui est le baron de Rotchild.

— Je pourrais aussi, insinua Mélanie, demander à mes relations si elles connaissent, par ouïe dire, sinon de fait, la personne que vous nommez, cousin.

— Essayons de tous les moyens.

— En tous cas, René, pour courir les bureaux variés, si vous nous laissez Clotilde, elle aurait plus d'agrément, je pense, à se promener avec moi dans les jolis coins de Paris, proposa Mélanie.

— L'idée est parfaite, approuva René. Ces courses ennuyeuses la fatigueraient. Avec vous, elle aura tout agrément. Qu'en dis-tu mon amie ?

— Je le veux bien, mais je serai une entrave pour ma cousine, elle a ses occupations, ses projets. Son temps est réparti d'avance sans doute.

— Mon temps est libre, je suis heureuse de vous le consacrer, vous me le ferez passer d'une manière bien agréable. Partez, René, et laissez-nous arranger notre après-midi. Revenez dîner à cinq heures, après vous reprendrez votre femme.

Ce fut entendu. Semtel se hâta de courir à ses affaires. Il connaissait Paris quoique bien des choses fussent améliorées depuis qu'il l'avait quitté en 1848. Mais l'ex-officier d'Afrique n'était jamais en peine. Quant à Clotilde, elle admettait cette journée, seulement elle voulait ensuite se réserver des heures pour agir à sa guise. Aller seule au gré de son intuition. Elle aurait bien voulu découvrir la rue où habitait sa mère pendant ses séjours à Paris dans sa jeunesse. C'était rue Tronchet, à la fin de la ville, qu'un mur

fermait. (Là où à présent sont le « Printemps » et la gare Saint-Lazare).

Les Champs-Élysées aussi n'avaient ni palais, ni cafés, il n'y poussait désormais aucun melon, comme le racontait sa grand'mère qui avait vu des jardins maraîchers avec des maisons qui donnaient sur le faubourg du Roule.

Ainsi que c'était entendu, M. Semtel partit, tandis que les deux cousines, emmenant le petit Florestan, allaient au Luxembourg. Il ne faisait pas encore froid, on approchait de l'été de la Saint-Martin, on pouvait s'asseoir au soleil, pendant que les enfants jouaient dans le beau jardin. Madame Des Ormes avait beaucoup d'amies, elles se groupaient ensemble avec leur ouvrage, tant que la saison le permettait, tout en surveillant les jeux des petits enfants.

Clotilde se plaisait à goûter ce repos, tandis que derrière les grilles s'agitait le mouvement des gens et des véhicules. Elle rêvait du jour — peut-être pas très éloigné — où elle aussi aurait un bébé à garder au grand air, au bon soleil. Elle irait au mail, à Angers, pour que son enfant s'amuse avec d'autres bambins et elle causerait avec les jeunes mères. Comme elle était heureuse à présent ! Son cher mari savait bien lui arranger la vie.

Sa cousine la présentait à ses relations, dérangeait sa pensée et elle souriait à toutes, nullement provinciale, adaptée tout de suite à l'ambiance.

Lorsque le soleil commença à baisser derrière les grands arbres, chaque maman rappela sa petite famille, le froid montait des pelouses. Mélanie remit à Florestan son paletot de laine qu'elle lui avait ôté pour courir et elle dit à sa cousine :

— Si vous voulez, Clotilde, nous allons déposer Flo à la maison et je vous ferai voir quelques uns des beaux monuments de notre quartier. Aimerez-vous à aller au salut de quatre heures et demie à Sainte-Geneviève, ce n'est pas loin, en passant vous verriez le Panthéon.

— Oh oui, cousine, cela me plaira infiniment, mais ne changez pas vos habitudes à cause de moi.

— Cela change, avec beaucoup d'agrément, la routine de mes journées. Presque chaque jour, je sors avec mon petit-fils, ensuite je vais faire une visite ou une course, et je tâche toujours d'entrer dans une église pour me retrouver un peu avec moi-même.

— Je comprends votre pensée, presque toute votre journée est aux autres. C'est utile, c'est bon, mais il faut la petite minute où l'on est à soi. Je m'en voudrais d'accaparer cette réserve, ma bonne Mélanie.

— Clotilde, je serais heureuse de vous voir souvent.

— Moi aussi. Venez un peu chez nous à Angers. Quand votre mari ira accompagner Jehanne d'Arc à Sablé, vous ne serez pas loin de notre ville.

— Oh ! je suis grandement tentée. Casimir sera facile à décider. Il aime René. C'est un noble caractère. Vous avez bien choisi votre époux, cousine.

— En tout, oui. Même en ses parents.

Elles se regardaient souriantes. Elles n'étaient pas de banales mondaines.

— J'ai une sœur qui est au couvent, continua Mme Des Ormes, la règle veut que les religieuses fassent de la concentration. Alors elles s'étendent par terre et pensent au sujet imposé, le plus difficile est de n'en pas sortir.

— La concentration ! Au point de vue laïque, j'ai entendu un philosophe dire qu'on réalisait des choses étonnantes par la force de projection de cet acte.

Elles arrivaient à la maison, les deux cousins étaient dans l'atelier. Casimir modelait de la terre, il s'écria :

— Entrez, Clotilde, laissez-moi vous regarder un petit instant, que j'attrape l'expression de votre visage.

— Oh ! non, ma figure ne vaut pas le temps que vous passez.

Elle se sauva à la suite de Mélanie qui montait à la chambre, l'appellant :

— Venez visiter notre logis. Si vous vouliez, il y aurait ici place pour vous au lieu de rester à l'hôtel.

— A un autre tour, cousine. Cette fois nous sommes des oiseaux de passage.

Quand tous furent réunis à table pour dîner, René raconta ses déceptions. Il n'avait trouvé trace de la princesse nulle part. Ni à l'ambassade, ni au consulat.

— Demain, conclut-il, je veux voir l'ambassadeur lui-même, si je pouvais rencontrer un vieux petit employé.

— Ecris tout de suite pour demander une audience, conseilla l'artiste.

— Tu as raison, accepta l'angevin.

La soirée fut courte. Les Sementel reprirent l'omnibus devant l'Odéon, il les menait juste dans la rue Richelieu où était leur domicile temporaire.

— Mon René, dit Clotilde, quand ils se retrouvèrent seuls dans leur chambre, si tu savais comme je suis contente. Tes parents inspirent sympathie et admiration, tout ce que j'ai par toi est sujet de bonheur.

Le bon René était radieux et pourtant il dissimula un soupir :

— Quel dommage, pensait-il, que ce soit pour moi l'automne.

## XXVIII

## L'IMPREVU

Après cinq jours de recherches entremêlées de promenades d'agrément, les Angevins n'avaient rien découvert, ils avaient été jusqu'à Versailles, jusqu'à consulter les registres de quelques paroisses... Mais aller dans toutes était impraticable. Clotilde suggéra l'idée de mettre une annonce dans le journal où l'on dirait rechercher pour une importante communication la duchesse de Salzbourg-Glatz.

— Mais, objecta René, si nous recevons des imposteurs alléchés par l'espoir d'une bonne aubaine.

— Evidemment. Attendons encore la réponse de l'ambassadeur à ta demande d'audience. Peut-être le hasard nous servira-t-il. Allons toujours nous promener. Maman me racontait avoir vu dans le jardin des Tuilleries, le « Navalaroma ». C'étaient des vues merveilleuses représentant des scènes sur mer. Elle citait l'arrivée des cendres de Napoléon sur la « Belle Poule » ; le naufrage de la Méduse, etc... Et puis elle disait encore qu'elle allait avec ma grand'mère et ma tante, dîner au « Bœuf à la Mode » au Palais Royal. D'autres fois « Aux Frères Provenceaux ». Allons-y, veux-tu ?

— Certainement, dès ce soir. Je dois passer au Ministère de la Guerre, relativement à ma retraite. Si cela te plaît, tu pourrais m'attendre dans le jardin du Palais Royal qui est abrité de tous les vents où dans la Galerie d'Orléans si le temps est trop froid. Je m'y rendrais pour six heures.

— Sûrement, ça me plaît. Je regardais ce matin, le charmeur d'oiseaux. Ce soir, je verrai jouer les enfants autour des chaises amoncelées. Maman se rappelait encore, qu'un soir de bal, au temps de Louis-Philippe, le peuple y avait mis le feu.

— C'était le commencement de la Révolution. Triste temps, accompli heureusement.

Dès cinq heures, Clotilde sortit de l'hôtel, elle avait passé une partie de l'après-midi à écrire à sa sœur Agathe, à Zoé Lamotte, à Mme Michel Semtel, pour s'acquitter du devoir promis aux chères parentes d'Angers. Elle aimait à circuler dans ce Paris vivant, aux boutiques brillamment illuminées, elle savait maintenant trouver son chemin dans le rayon et très fièrement elle s'en allait. Le soleil envoyait ses derniers rayons au sommet des grandes maisons si hautes, quand

elle parvint auprès du bassin du jardin. Les massifs n'avaient que des chrysanthèmes (non énormes comme aujourd'hui), mais de couleurs variées, quelques héliotropes déjà noirs et de mourants géraniums. Mais comme il faisait très doux entre les murs qui gardent la chaleur. Clotilde s'assis sur un banc.

Il y avait bien peu d'oisifs à se promener. Quelques bambins du quartier, sortant de l'école. Deux vieux messieurs qui fumaient leur pipe en causant. Clotilde aimait cette paix au déclin du jour.

Elle aperçut une dame, couverte d'un châle épais qui vint se reposer sur le banc où elle-même était assise, le mieux exposé à l'abri d'un arbre. C'était une personne d'aspect vénérable, à papillotes blanches sortant d'une capote de velours ornée d'un toquet mauve, avec un beau nœud grenat noué sous le menton.

Les yeux des deux voisines se rencontrèrent. Et comme Clotilde s'était un peu éloignée pour faire place à l'arrivante, celle-ci dit poliment :

— Ne vous dérangez pas, Madame, il y a place pour deux sur ce banc, les passants sont peu nombreux ce soir.

— C'est qu'il fait assez frais. Nous sommes presque seules en ce jardin à cette heure tardive.

— Je n'y suis que pour un instant, dit l'étrangère, j'attends mon petit-fils qui doit venir me prendre pour aller dîner au restaurant, sous les Galeries.

— Et moi, j'attends mon mari dans le même but.

— Ah ! vous n'habitez pas ordinairement Paris ?

— Non, Madame, je suis une provinciale, dit Clotilde en riant. Vous aussi sans doute.

— Non. Je suis venue à Paris, il y a bien longtemps. Ces galeries étaient de bois. Oh ! ce Paris a-t-il changé ! Quels événements de l'histoire, quels maîtres variés a vu ce Palais Royal si abandonné maintenant. J'aperçois mon petit-fils qui me cherche, Madame, je vous salue.

Elle se levait, faisant du bras un signe d'appel :

— Conrad, me voilà.

— Conrad, murmura Clotilde se levant aussi. Mais nous avons voyagé ce me semble avec ce jeune homme.

— En effet, répondit le garçon qui accourait, bonsoir Madame. Vous faites ici un bon séjour j'espère ?

— Excellent, fit Clotilde. Je devine en Madame, votre grand'mère.

— Parfaitement, approuva la vieille dame. Vous vous connaissez, je vois.

— Oui, grand'mère, Madame et son mari étaient dans le même train que papa, mon oncle et moi.

— Et ils ne sont pas avec vous, ce soir, Monsieur : demanda Clotilde.

— Non, Madame, ils sont invités à un grand dîner officiel. Alors, grand'mère m'a invité, moi, à dîner aux Frères Provenceaux.

— Ah ! nous y allons aussi. Nous sommes faits pour nous rencontrer.

— Oui, approuva Conrad. Grand'mère, je vous présente Madame Semtel.

La vieille dame présenta sa main couverte d'une mitaine noire, tandis que le jeune homme achevait :

« La princesse de Salzbourg-Glatz.

— La princesse de Salzbourg-Glatz ! s'écria Clotilde éperdu, en tombant assise sur le banc.

— Madame, qu'est-ce qui vous prend?... reprit Conrad stupéfait.

— Mon nom vous cause une grande émotion, Madame. fit l'aïeule, est-ce plaisir ou peine ?

— Oh ! plaisir, grand plaisir ! Madame, balbutia Clotilde.

— J'en suis charmée, mais pourquoi ?

— Madame, je vous l'expliquerai. Mon mari va venir. Vous serez, vous aussi, bien heureuse.

— J'en accepte l'augure et j'en remercie le ciel !

René marchait très vite, arrivant du fond du jardin. Il eut une peur terrible en apercevant sa femme assise entre deux personnes qui lui parlaient.

Elle le rassura vite :

— Tu ne sais pas, René, Dieu nous vient en aide. Je rencontre à l'instant la princesse de Saltzbourg-Glatz.

René, à son tour, faillit perdre contenance. Il resta figé sur place un moment et articula enfin :

— Madame, je vous ai tant cherchée !

— Hé bien me voilà, Monsieur, fit la princesse souriante.

— Vous auriez vu tous les deux la tête de Méduse surgir devant vos yeux, intervint Conrad en riant, que vous ne seriez pas plus étonnés.

— Madame, veuillez prendre mon bras, fit René qui se remettait et excusez notre ridicule attitude, vous allez savoir ce qui l'a provoquée. Faites-nous l'honneur de dîner avec nous « aux Frères Provenceaux ».

— Précisément, nous y allons, mon petit-fils et moi.

— La belle idée, accentua Conrad. Madame Semtel, acceptez mon bras, et nous allons porter un toast au bonheur de notre rencontre imprévue.

— Providentielle, acheva Clotilde.

Le restaurant des « Frères Provenceaux », était à juste

titre, réputé au Palais Royal à l'époque dont ce palais jouissait de la vogue, bien atténuée à présent. M. Semtel choisit une table pour quatre couverts, y installa la princesse et lui présenta le menu :

— Veuillez, Madame, nous faire l'honneur de choisir ce qui vous plaît.

— Oh ! je vous assure bien, Monsieur, que tout m'est égal. Ce que j'attends, c'est votre confiance, car, en vérité, notre réunion est tellement étrange que je me reproche de l'avoir acceptée sans...

— Oh ! Madame, ne cherchez pas les convenances, le protocole, la Providence nous guide, suivons-la. Commandez...

— Madame Semtel, faites-le vous même, je vous en prie.

Clotilde prit le vélin offert par le maître d'hôtel et dicta rapidement : potage, croûte au pot, mulet sauce mousseline, poulet rôti cresson, salade de laitues, haricots verts, glace pralinée, gauffrettes, raisins. Approuvez-vous, madame ?

— Tout ce que vous voudrez, fit la princesse qui n'avait rien entendu.

— Monsieur veut choisir les vins ? demanda le sommelier.

— Saint-Emilion et champagne, fit René.

Conrad, ravi, remarqua :

— Monsieur, vous êtes un parfait échanton. Sans vous, lors de notre première rencontre, nous aurions fait un repas de moutons.

A présent, en belle lumière, les nouveaux amis se regardaient. La princesse avait conservé de sa beauté, malgré les années, ses magnifiques yeux bleus, couleur d'un ciel profond, ses cheveux abondants, soyeux, à peine blanchis. Ses rides ne nuisaient en rien à son habituelle expression de bonté, son sourire facile lui gardait l'apparence jeune dûe à la gaieté d'une âme tendre et sereine.

Conrad, vif, robuste, ouvrait sur la vie ses yeux francs, loyaux, pleins de confiance en l'avenir. Quant aux deux Semtel, leurs physionomies exprimaient la joie de voir accomplie la difficile tâche qu'ils avaient assumée.

Enfin, disait Clotilde, ses deux mains posées sur la table en un geste apaisé, nous voilà donc tranquilles. Le hasard a fait ce que nos courses, nos recherches ne pouvaient découvrir. Quel repos !

— Mais en grâce, chère Madame, supplia l'étrangère, dites-moi pourquoi vous me cherchez ?

— Pour vous offrir à dîner, fit René en présentant à sa voisine l'assiette de potage qu'il venait de servir, le garçon

ayant posé devant lui la petite soupière de métal argenté.

Tous les quatre riaient. Clotilde continua :

— Princesse, vous souvenez-vous du comte Jehan d'Allencourt, mon oncle ?

— Votre oncle ! Ah ! oui, chère Madame, je me souviens de ce brave et loyal gentilhomme qui m'a rendu un service inoubliable, est resté notre meilleur ami, fut le parrain de ma fille Jehanne. Qu'est-il devenu ?

— Il a été tué à Nantes lors de la guerre, aux côtés de Charrette... Il gardait de vous un pieux souvenir, Madame. Après votre voyage ensemble à travers bien des aventures difficiles, son court séjour à Salzbourg-Schloss, son cœur est resté rempli de votre pensée.

— Il vous a raconté notre rencontre providentielle.

— Oui. Votre voiture écrasée, votre tuteur mort des suites de l'accident, votre visite chez notre tante à Marlemheim... En résumé, princesse, nous vous connaissons beaucoup.

— Et moi, je vous devine d'excellents amis. Mais je ne sais rien de vous. Est-ce une commission posthume que vous avez à me faire ?

— Oui, Madame, reprit Semtel. Un de mes parents, avant de mourir guillotiné en 1793, confia à mon père une cassette qu'il tenait de Jehan d'Allencourt à charge de vous la remettre ainsi qu'une lettre, quand je parviendrais à vous rejoindre.

— Ah ! comme c'est précieux ! Mais cela date de plus de soixante ans.

— La cassette déposée dans une cachette chez moi, a été trouvée par ma femme, il y a deux mois environ. Depuis nous vous cherchons.

— En attendant grand'mère, interrompit Conrad, vous laissez refroidir cet excellent poisson.

Obéissante, la digne aïeule prit quelques bouchées.

— Je comprends que vous ne pouviez facilement me trouver. Je vis très retirée à présent, peu fortunée, je n'énonce plus mon titre et même, pour simplifier à travers les Révolutions, j'ai réduit mon nom de moitié. Je signe Yolande de Saltz. Mais je vous conterai mon odyssee plus tard. Où sont ces choses uniques que vous m'annoncez ?

— Chez moi, à Angers, dit René. Je ne voulais pas les exposer au hasard d'un voyage incertain. Madame, je vous prierai de venir avec nous les prendre vous même dans la mystérieuse cachette.

— Oh ! grand'mère, s'écria Conrad, vous m'emmènerez

— Ton père en jugera mon enfant, mais tu ne peux interrompre tes études... De plus, ajouta-t-elle en regardant René, je ne suis plus riche et ce voyage...

— ...Offre bien peu de frais... Nous irons en chemin de fer.

— Le chemin de fer ! Je n'y suis jamais allée.

— J'y suis allée, la semaine dernière pour la première fois, avoua Clotilde. C'est délicieux, rapide, on ne verse pas dans les fossés. Et puis, princesse, vous descendrez chez nous. Notre maison est grande, vous connaîtrez ma sœur : Agathe d'Allencourt.

— Vous continuez, je le vois, la tradition des d'Allencourt.

— J'espère en avoir l'honneur et le plaisir, accentua René en faisant signe au maître d'hôtel de déboucher le champagne. Madame, un toast à notre heureuse réunion.

— De tout mon cœur.

— Et maintenant, proposa Clotilde, décidons le jour de notre départ.

— Dès demain, accepta la princesse.

— Après demain, si vous le voulez bien, Madame, rectifia René. Nous avons à prendre congé de parents que nous aimons beaucoup.

— C'est trop juste, excusez-moi.

Le repas s'acheva dans le bien-être et l'harmonie. On se promit de se retrouver à la gare le surlendemain matin à 8 h. 40, puis René prit un fiacre, reconduisit ses hôtes à leur domicile, à Passy et rentra à son hôtel le cœur allégé.

## XXIX

### YOLANDE DE SALZBOURG-GLATZ

Le surlendemain, un jeudi, les deux Semtels, la princesse et son gendre, le comte de la Tour-Vendeix, se trouvaient à la gare de l'Ouest. A son grand chagrin, Conrad n'était pas du voyage, le comte confiait sa belle-mère à ses nouveaux amis. Il devait retourner à son antique château planté à mi-côte dans les monts d'Auvergne au-dessus de la Bourboule.

Tous les trois avaient pu se caser ensemble dans un compartiment de première classe, où se trouvait seulement un officier de lanciers. Ils pouvaient causer entre eux, leur voisin, un livre en main, ne s'occupait nullement d'eux.

— Princesse, implora Clotilde, dites-nous un peu les événements survenus dans votre route. Nous en sommes restés au voyage de notre oncle Jehan à Salzbourg-Schloss en 1794, je crois.

— Vous voulez savoir le tome II de mon histoire. Je le veux bien, vous me direz la vôtre en retour.

— Nous n'en avons pas, fit René, la vie simple, la veille et le lendemain sont pareils au présent...

— Comme chez les peuples heureux.

— Lorsque pour la seconde fois, l'excellent ami qui m'avait si bien protégée lors du désastre sur la route d'Alsace, nous quitta à Salzbourg pour regagner sa patrie ravagée, j'éprouvais un douloureux serrement de cœur, le pressentiment d'une séparation sans retour. Nous avions voulu faire une fête pour le baptême de notre fille Jehanne, âgée déjà d'un an. Elle était superbe de force et de santé, elle souriait, gazouillait, se laissait prendre par son parrain si fier, si heureux ! Nos voisins étaient venus, on avait donné un grand dîner, une distribution de nourriture aux pauvres et ils avaient crié des vœux ! J'aurais été radieuse entourée d'affection d'amis, de parents, si je n'avais pensé sans cesse à cet horrible drame accompli en France. La reine Marie-Antoinette, si bonne pour moi, presque une mère... Passons sur quelques années paisibles chez nous, puis survient l'invasion de Napoléon, notre duché ravagé, notre château brûlé, mon bien-aimé Conrad tué. Et moi, ma fille dans les bras, allant me réfugier à Vienne. Passons encore. J'étais de l'âge de Madame Royale. Lors de son mariage avec le duc d'Angoulême, elle se souvint de moi, son amie d'enfance, et me demanda de venir auprès d'elle. J'acceptai avec joie, j'aimais la France. L'Allemagne, depuis la mort de mon mari, m'était à charge. Me retrouver à Paris où j'étais née m'éclairait l'âme. La Restauration avait ramené plusieurs de nos amis, je vivais paisible, ma fille me comblait de tendresse. Elle et moi, nous vivions aimées de notre entourage de choix.

Jehanne, belle, intelligente, était convoitée en mariage par les meilleurs partis. Conseillée par la duchesse d'Angoulême, elle accepta de donner sa main au comte de la Tour-Vendée, gentilhomme d'excellente source de la Maison d'Auvergne, attaché à la personne du roi Charles X qui en 1824 monta sur le trône. Son règne fut court et difficile, puis il dût repartir en exil. Ce changement de règne dérangeait nos intérêts. La pension que me faisait la duchesse d'Angoulême tombait en désuétude. Calixte de la Tour-Vendée privé de son emploi de grand écuyer, dût retourner dans ses terres du Puy-de-Dôme. Jehanne, bien entendu, l'y suivit. Ils n'avaient pas d'enfants ce qui les désolait. Ma fille s'était rendue en pèlerinage à Sainte-Radégonde de Poitiers. Elle avait passé sous le tombeau selon la coutume des femmes en prière dans ce même lieu pour le même but.

Et voilà qu'à quarante-cinq ans, son espoir se réalise

Conrad fait son entrée en ce monde l'année suivante. On le nomma comme son grand-père. L'empereur d'Autriche, auquel je fis part de cette naissance inespérée, lui envoya une croix de gloire et les titres de survivance de mon beau-père.

La fuite de Charles X me privait de ma rente, j'allais me trouver dans une triste situation. Heureusement, la comtesse de Rumigny, dame d'honneur de la reine Marie-Amélie, parla de moi à la Cour de Louis-Philippe. Je fus présentée, admises aux réceptions intimes de la reine à Neuilly et le roi consentit à me continuer la pension que m'avait octroyée le gouvernement de la Restauration. D'autre part, les stations balnéaires d'Auvergne devenaient très fréquentées, mon gendre, eut l'idée de créer des hôtels, des casinos, il s'employa à faire connaître la Bourboule ce qui lui procura de bons revenus. Mais hélas, tout n'était pas rose dans notre existence familiale. Notre Jehanne retourna à Dieu. J'eus un tel chagrin que je faillis mourir et je ne parvins à me reprendre qu'à la pensée de mon petit-fils qui avait besoin de moi.

1848 ! Encore une révolution. Voilà le roi et la reine des Français partis en Angleterre, et moi, une fois de plus, privée de ma pension sur l'état. J'avais toujours ma petite maison de Passy, je vendis la moitié de mon jardin où l'on bâtit des hôtels. J'aurais pu tout vendre à gros prix, mais je tenais à ce cher vieux souvenir. Près de la porte d'entrée, on voit une grosse pierre dressée où sont gravés ces mots : « Borne érigée en 1731 pour marquer la séparation des seigneureries de Passy et d'Auteuil » (1).

Mon gendre me fit don du bénéfice annuel d'une source mise en exploitation au bas de la Roche-Vendeix. C'est peu, mais avec une grande attention à mes dépenses, je me tire de la difficile existence. Voilà tout mes amis, nous avons dépassé Chartres. Vous avez raison, le chemin de fer est une bonne invention.

La princesse passa sur son front ridé sa main où brillait toujours l'alliance et la bague armoiriée, don de son mari. Elle avait revu les jours passés très vite, comme une vague qui monte et s'écroule. A présent, appuyée dans un coin du wagon, les yeux clos, elle pensait à tant de choses ! Sa vie longue laissait en son cœur, des regrets. Que d'actes meilleurs, elle aurait voulu reprendre, mais ce qui a été ne saurait plus être. Hier est annihilé par aujourd'hui, devant le mystère des lendemains qui nous attendent, nous usent, si souvent nous déçoivent.

---

(1) Cette pierre existe encore et se trouve rue Berton.

## XXX

## LES SECRETS DE LA CACHETTE

Le train express arrivait à Angers à 7 h. 40. Agathe d'Allencourt était à la gare, accompagnée de Pascal pour s'occuper des bagages. Mme Michel Semtel avait envoyé sa voiture, le temps brumeux d'automne était froid. La ville mal éclairée, n'offrait aucun aspect plaisant. Mais les voyageurs étaient ravis d'arriver chez eux, et la princesse non moins ravie d'embrasser Agathe. Tout de suite, elles se trouvèrent en sympathie. Les deux chevaux marchèrent grand train, bruyants sur les pavés inégaux. Nanette munie d'une lanterne attendait ses maîtres sur le seuil de la maison. René débarqua le premier pour donner la main à son invitée et la conduire dans la salle éclairée par la lampe carcelle. L'aspect en était riant avec le couvert mis, l'argenterie brillante, le feu flambant, les dernières roses de Bengale dans un cornet de cristal devant la place réservée à l'étrangère. Agathe, avisée par une lettre de sa sœur, avait tout prévu. La chambre de réserve attendait sa visiteuse. Bien chauffée, elle offrait le meilleur confortable. Jeanneton, en tablier blanc, sa coiffe angevine encadrant son frais minois, s'empressait à ôter le châle de la princesse, à lui enlever sa capote, à lui indiquer le cabinet de toilette, la garde-robe, la sonnette d'appel avec la cuisine.

Les Semtel et leur sœur s'étaient discrètement éloignés. Ils se congratulaient du résultat de ce voyage et de l'emprise charmante de sympathie avec cette grande dame si simple.

La cloche du souper vibra presque tout de suite.

Yolande de Salzbourg-Glatz, descendit suivie de Jeanneton, promue au grade de camériste. Au bas des degrés, M. Semtel lui offrit le bras pour la conduire à table.

Pascal allait servir selon la coutume des jours de réception cérémonieuses. Le menu délicat commandé par Mlle d'Allencourt était excellent. Tous y firent honneur. Le déjeuner en wagon ayant laissé à l'appétit le champ libre.

— Comme on est bien chez vous, mes chers hôtes ! s'exclama la nouvelle venue, je ne saurais vous exprimer ma reconnaissance.

Et se tournant vers Agathe, elle continua :

« Vous ne sauriez croire, Mademoiselle, la peine que Monsieur et Madame Semtel se sont donnés pour me découvrir. Perdue, noyée dans l'Océan de Paris, ils n'y a sorte

de démarches compliquées qu'ils n'aient tentées. Et tant de courses inutiles ont abouti au bienheureux hasard d'une rencontre fortuite.

— Je sais, ma sœur m'a écrit l'événement. Je suis bien contente, Madame, de vous connaître.

— Et moi donc ! Je vais de surprise en surprise depuis deux jours. Je vous dois, chers amis, un grand bonheur.

— J'espère qu'il se réalisera jusqu'au bout, fit René. Voulez-vous, Madame, voir le mystère dès ce soir ou attendre à demain ? Il est tard, vous devez être très lasse.

Elle sourit :

— Oh ! ce soir, je vous en prie.

Après le café, servi au salon, M. Semtel se leva, prit un petit candélabre à deux branches et s'inclinant devant la princesse :

— Venez, Madame, je vous précède, l'armoire secrète est dans le cabinet attenant à la bibliothèque.

Yolande de Saltzbourg-Glatz était émue, des choses du passé allaient surgir, ceux qui étaient disparus de son chemin y projetaient donc encore leur ombre... Elle prit la main d'Agathe pour traverser les trois grandes pièces du rez-de-chaussée. L'horloge de la salle sonnait neuf heures. René déplaça deux volumes d'un rayon, prit derrière une grosse clef dont le dispositif formait une croix. Il ouvrit une porte vitrée doublée d'un rideau blanc. Il posa sa lumière sur une console, fit jouer sa clef dans la serrure d'un placard. Tous étaient dans le petit cabinet garni de porte-manteaux. Puis, le battant ouvert, il appuya le doigt sur un nœud du bois dans le panneau du fond qui glissa lentement, découvrant une grande ardoise qui bascula sous une légère pression. Une escavation profonde apparut. René y projeta la lumière, elle semblait vide. Sur le sable du sol, on voyait l'empreinte des choses absentes et, tout au bout, derrière une pierre en saillie, un rayon de clarté fit étinceler un point lumineux.

— Penchez-vous, princesse, dit Clotilde, avancez la main. Ce qui brille est un coin d'argent de la cassette. Elle a dormi là soixante ans, bien cachée, je l'ai découverte de la même manière qu'aujourd'hui, par un reflet. Ceux qui ont enlevé les objets pieux ne l'ont pas aperçue.

« La Providence divine s'est servie de vous, chère enfant, qu'elle daigne vous bénir.

Yolande avait peine à soulever le coffret, M. Semtel le lui atteignit. Toute émue, elle alla s'asseoir sur le divan de la bibliothèque devant la table de vieux chêne où se trouvait de quoi écrire. Ses doigts tremblants guidés par Clotilde, parvinrent à faire jouer le ressort et le couvercle jaillit.

La première chose qui s'offrit à ses regards fut la lettre

à son adresse, dernière écriture de l'ami fidèle disparu depuis tant d'années. Malgré elle les larmes venaient à ses yeux... Discrets, les Semtel et Agathe s'étaient éloignés, mais elle les rappela :

— Comment pourrais-je avoir un secret pour vous, mes chers amis, venez et je vous prie, Monsieur Semtel de lire à haute voix cette écriture que mes yeux usés ne me permettent pas de déchiffrer. Nul n'est de trop ici.

René obéit. Lui aussi était troublé, il revoyait de ses yeux intérieurs, la scène ancienne : son père, son oncle, devant cette cachette la nuit sinistre à la veille de l'horrible exécution. Il fit un grand effort pour raffermir sa voix et parvint à prononcer.

« Lettre de Jehan d'Allencourt à la princesse de Saltzbourg-Glatz.

« Ma chère Cousine,

« Elue de mon cœur, laissez-moi vous garder ce titre affectueux, je vous aime tant ! Mon voyage avec vous a été si délicieux ! A présent que je rentre seul dans mon ingrate patrie, je souffre de toutes mes fibres ! Que de crimes, de sang innocent répandu. Tous ces holocaustes doivent nous acheter la paix de l'avenir. O Yolande, comme je voudrais que cette paix me ramène près de vous !

« Maintenant, au lieu de laisser déborder mes sentiments si purs, si vrais, si profonds, je viens vous dire ce qui doit vous intéresser. Je vous écris de cette auberge qui fut notre asile après la catastrophe de la route. Je n'ai plus besoin de hâter mon retour à Paris, un courrier qui vient de passer ici, nous apprend l'emprisonnement de la reine au temple. Comme notre roi vénéré, elle est condamnée. Dieu permet cette abomination ! Je ne pourrai donc pas la voir ni lui faire passer le message de l'empereur d'Autriche. Je l'ai sur moi. J'ignore le contenu de cette enveloppe scellée, si je suis pris et qu'on la trouve, quel mal pourra faire encore cette révélation... Je prends le parti de la détruire. Une flamme brillante de sapin dans la salle de l'auberge, lèche une marmite où cuit la soupe. Je vais attendre la destruction complète de ce message secret. Oh ! je tremble du parti que je prends... le seul possible pourtant, à cette heure où le vieux monde s'écroule dans la boue, la terreur, l'humiliation.

« Votre gouvernante, Mlle Bergerette n'est guère valide, son bras blessé la fait beaucoup gémir. Elle ne croit pas être capable d'aller vous rejoindre en cet état. Vos bagages sont

réparés, les choses remises en ordre, mais de quelle façon vous les transmettre?...

« Votre tuteur, le marquis de Sacépée, est mourant, le médecin le croit très près du grand départ. Le digne vieillard m'a instruit de ses dernières volontés. J'ai passé la matinée près de son lit. A dix reprises, car sa faiblesse est extrême, il m'a dit :

« — Yolande tient de près à la famille royale, son père était pourvu d'un riche domaine, qui a été confisqué comme tant de biens des émigrés : Louis-Raymond-Dieudonné de Bois-le-Vent a été tué à la guerre. Lors de son engagement pour l'armée, j'avais été investi par lui des fonctions de tuteur de sa fille. Quand elle vint au monde, elle prit le « fil de vie » de sa mère et fut élevée par les soins de la reine et mariée à quatorze ans à Conrad de Salzbourg-Glatz. Une pièce légale jointe ici affirme la légalité de sa naissance et de son mariage ».

— A quoi bon, soupira Yolande, les familles, les fortunes, les alliances sont détruites à présent.

— Il reste l'honneur et l'atavisme, Madame, reprit René qui continua sa lecture :

« Quand je serai mort, vous ici présent, comte d'Allencourt, en qui je place ma confiance, prenez mon portefeuille où se trouve une lettre de la reine, ôtez de mon doigt ma bague chevalière, ma Croix de Saint-Louis, mettez ces reliques dans une boîte de fer et qu'on les enterre avec moi. Qu'on mette sur ma tombe une simple croix de bois et mon nom. Plus tard, si quelqu'un de ma famille survit et veuille mettre mes os dans notre caveau de famille, qu'il retire cette boîte et la garde.

« Le brave chevalier se tut après m'avoir dit des paroles touchantes d'adieu et vu le prêtre, qui, bien qu'assermenté, lui donna l'absolution. Je pense que le sacrement de l'Ordre ne s'efface pas et que l'absolution donnée au mourant fut valable devant Dieu. Je me souviens de ces mots derniers que prononça le marquis de Sacépée : « Mon Dieu, appelez-moi à présent, je suis prêt à vous suivre ».

« Je ne quittai le pays qu'après avoir pu jeter l'eau bénite sur le cercueil de bois blanc.

« Après, je louai un bidet et je gagnai Angers en passant par le sud de Paris.

« Je viens d'arriver en Anjou, je suis témoin de tristes scènes, la guillotine est en permanence sur la place principale de la ville.

« Je joins cette lettre au dépôt sacré confié à mon ami.

Ma dernière pensée, ma cousine bien-aimée, est pour vous devant Dieu.

« JEHAN ».

La voix du lecteur sombrait dans l'émotion, les trois femmes pleuraient. La princesse dit :

— Je revis Jehan une autre fois, il vint l'année suivante, puis au lieu de m'écouter et de rester à l'abri du danger, il voulut retourner en Vendée. Ce fut la dernière fois que j'entendis son nom.

— Madame, reprit Clotilde, lisez le cahier que voici, il vous remettra en présence de ce gentilhomme fidèle à son pays et à son amour, il vous aimait !

— Je le lirai cette nuit, seule avec l'écrivain. Que de fois j'ai cru sentir sa présence près de moi dans la solitude. Qui sait si son âme n'est pas avec nous...

« Qu'est-ce que cette mèche de cheveux blonds passés dans un anneau ? demanda Yolande qui cherchait les choses restées dans la cassette.

— Ce sont les vôtres, Madame, la bague est la sienne. Ce sac de velours blanc contient des perles et des diamants, renversez-le sur vos genoux, ce devaient être une rivière et un collier. La bourse contient des louis à l'effigie du dernier roi. Vous verrez la description de ces choses dans le cahier des souvenirs.

La princesse faisait ruisseler les bijoux dans ses mains, elle dit :

— Je veux que vous gardiez une partie de ces bijoux, mes amis. Je vous les dois. De plus Agathe et Clotilde sont les héritières de leur oncle.

— Non, Madame, objecta René. Jehan d'Allencourt était maître de ses biens, il ne soupçonnait même pas avoir des nièces.

— Nous n'accepterons pas la moindre des choses, accentua Agathe, nous ne serions plus digne de la confiance de notre oncle, ou plutôt du devoir que la moindre délicatesse nous impose.

— Il existe, je crois, peu de consciences comme les vôtres.

René déplaçait un parchemin resté au fond de la cassette. Il lut à haute voix :

« Voici la nomenclature de mes biens de famille :

« Mon père, parti en Amérique se battre aux côtés de Lafayette, n'en est jamais revenu, mes frères dispersés par suite des guerres sont, je le crains, introuvables. J'étais page du roi, je suis resté près de lui, ma mère a quitté la vie pendant la tourmente. J'ai su qu'elle avait mis au monde un

dernier fils. Notre château près de Vitry-le-François était confisqué. Le bébé, m'a dit un homme du pays, a été emmené par sa marraine dans son pays à elle, la Vendée je crois, car je n'en eus jamais de nouvelles ».

— C'était notre père, fit Clotilde, toute émue.

« Je suis donc héritier de cette ruine, des terres qui l'entourent, du titre et du nom. Les bijoux sont ceux de ma famille, ils étaient déposés chez un notaire à Paris. Celui-ci, redoutant le pillage, me les remit. Je les plaçai dans une valise à la garde de mon valet de chambre. Quand après avoir conduit ma bien-aimée Yolande à son mari, je revins à l'auberge du village de Laufen où étaient restés mes bagages et mon domestique, je pris avec moi la cassette et la déposai à Angers aux soins de l'abbé Loyau ».

— L'explication est limpide, conclut la princesse. L'arrangement de nos deux destinées, qui toujours se croisent est réellement providentiel. J'admets que Jehan me donne ma part de bijoux, mais pas la vôtre. Votre père était son frère.

— Il y a la question des biens, dit M. Semtel. Ils ont dû être vendus comme biens nationaux, depuis tant d'années, la prescription est acquise.

— Certainement. Reste encore à savoir si un des frères survivant, n'est jamais rentré dans son bien en temps voulu.

— Qu'importe ! Ah ! comme les biens de la terre sont peu de choses en ce moment. Ce qui devait être est, contentons-nous-en. Mes amis, à présent, allons nous reposer, je suis réellement bien fatiguée.

— C'est juste, approuva Clotilde, il est minuit. Je vais vous conduire dans votre chambre. Veuillez, ma chère princesse me dire à quelle heure demain, ou plutôt ce matin, on devra vous apporter votre petit déjeuner.

— Si vous le prenez à la salle, je m'y rendrai avec vous.

— A huit heures, Madame. Que le bon Dieu vous accorde un bon sommeil sous notre toit !

Chacun rentra chez soi, l'esprit empreint d'une douceur tranquille. Jeanneton à moitié endormie, attendait sa temporaire maîtresse. Peu d'instant après, avant la première heure du jour, toutes les lumières étaient éteintes dans la vieille maison érigée en 1693.

## XXXI

## CHEZ LES DERNIERS FIDÈLES

La princesse de Salzbourg resta quinze jours chez les Semtel, elle était heureuse dans ce milieu simple et doux, on l'accueillait comme une parente. Elle accepta d'aller dîner chez Mme Michel Semtel qui réunit la famille angevine, les Lamotte, les Martin Des Ormes, les amis fidèles : de Cacqueray, d'Andigné, le Droit.

Le comte de Trébarbes voulut aussi voir à sa table cette princesse fidèle qui avait été élevée par la reine Marie-Antoinette, qui pouvait parler du roi Louis XVI, de la duchesse d'Angoulême, de Madame Elisabeth, des rois Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, qu'elle avait tous connus dans leurs réunions intimes. Il semblait qu'elle fut l'image du passé dressée dans le présent. Bien qu'elle eut soixante-dix-sept ans, elle avait conservé sa lucidité, son allure alerte, il était passionnant de l'écouter. L'on porta un toast au roi Henri V, le comte de Trébarbes proposa à la princesse de l'emmener à Froshdorf, mais elle refusait :

— Je suis trop vieille pour entreprendre un si long voyage. Pour me faire... durer, je ne dois pas sortir de ma routine.

— Au contraire, l'activité — surtout cérébrale — conserve, affirmait le comte de Ralloux, ma cousine, permettez-moi de vous donner ce nom, car j'ai de fortes prétentions de croire qu'un peu du même sang coule dans nos veines, il faut venir en pèlerinage à Goritz, à Rome...

— Le tour du monde...

Elle souriait, levait sa flûte de cristal où moussait le bon vin d'Anjou.

« Je bois au bonheur inespéré d'une semblable réunion ! Je bois à mes hôtes dont le cœur est roi parmi les cœurs !

Il y eut encore plusieurs réunions délicieuses d'intimité, d'harmonie, d'union des âmes. Puis un matin, Yolande de Salzbourg-Glatz monta dans le train dont la machine était tournée vers Paris. Les amis la saluaient au départ. Son gendre et son petit-fils l'attendaient à l'arrivée. Il avait été convenu que le comte de la Tour-Vendeix se rendrait à Laufen pour retrouver, si possible, quelques traces du marquis de Sacépée.

La famille Semtel, après les événements qui venaient d'agiter le calme de leurs jours allaient se reprendre à la vie quotidienne remplie de leurs occupations utiles, en attendant l'heure tant espérée où une nouvelle petite vie allait embellir la leur et semer d'espérance l'avenir.

## SECONDE PARTIE

## I

## BEBE

Le premier octobre, toute la famille Semtel était réunie — moins Clotilde — dans la salle de la maison du tertre Saint-Laurent.

Ils parlaient à voix contenue. René Semtel, debout, le visage inquiet, avait peine à rester paisible, il prêtait l'oreille au bas de l'escalier, tirait sa montre à tout instant. Mme Michel Semtel exprima sa pensée :

— Cet ange que nous attendons, cette fleur de printemps qui va réjouir notre hiver, est l'espérance d'une famille au bout de sa génération. Il sera celui qui continue, survit, garde la vieille tradition d'honneur des Semtel.

Martin Des Ormes émit :

— Le bébé... désaisonné va paraître entouré de vieux, le plus jeune de nous ici présent, dépasse le demi-siècle.

— Oh ! je proteste, fit Zoé Lamotte en riant.

— Mademoiselle Agathe peut en dire autant. Mais où donc est-elle ?

— Près de sa sœur, renseigna Mme Semtel. Notre groupe représente plusieurs siècles. C'est un bon atavisme.

— Oh ! plusieurs siècles, ma chère, protesta Martin. Je n'ai que soixante-douze ans, ma femme en a soixante-dix.

— Indiscret ! lança Mme Des Ormes.

— Je suis la doyenne, précisa Mme Michel Semtel, j'en ai quatre-vingt-deux.

— Puisqu'on se fait gloire d'être des ancêtres, ajouta Frédéric Lamotte. Je pourrais être grand-père, j'ai l'âge du siècle.

— Silence, fit René, on descend.

— Renée ! c'est une petite Renée ! et solide, rablée, avec des cheveux frisés. J'autoriserai dans un instant qu'on vienne la voir. Pour l'heure la garde lui fait sa toilette. Vous me bousculez pour passer, Monsieur Semtel, attendez donc un moment.

— Mais je veux embrasser ma femme !

— Cinq minutes de patience. Elle va très bien, sa fille est superbe, elle est heureuse.

Le père montait quand même, si ému, les yeux humides. Et il courait à sa Clotilde chérie d'abord :

— Ma bien-aimée, merci. Oh ! que je t'aime !

Elle sourit :

— Notre Renée est là.

La garde rentrait du cabinet de toilette portant le paquet blanc, d'où émergeait une petite figure rouge avec des cris de protestation d'être en ce monde. Sa mère tendit les bras :

— Ma fille !

Son père à genoux le long du lit, regardait avec extase ces deux êtres qui étaient sa vie, son amour !

Et tous défilaient en formulant des souhaits.

Ce bébé allait représenter la joie d'une famille où, par une singulière fatalité, il n'y avait aucun enfant. Aujourd'hui, Dieu leur donnait cette consolation, ce bouquet d'espérance.

Le lendemain, M. Semtel fit répandre une abondance d'aumônes. Le baptême devait avoir lieu trois semaines plus tard afin que la jeune mère put y assister. Ce jour-là, le 20 octobre, jour de Saint Aurélien, il y eut une pluie de dragées et de sous à la porte de l'église de la Trinité. Le dîner fut chez la marraine, Mme Michel Semtel. Outre les parents, il y eut beaucoup d'amis, les Casimir Des Ormes vinrent de Paris. La princesse de Saltzbourg-Glatz se fit représenter par Conrad, son petit-fils, qui apporta un collier de perles à Renée. Il était si content, il voulut qu'on lui mit l'enfant sur les genoux et lui dit en baisant ses menottes :

— Renée, je te demande en mariage, j'ai aujourd'hui quatorze ans !

M. et Mme Lamotte donnèrent un bal où Mme Semtel exquissa un quadrille avec son beau-frère comme cavalier. L'ancien quadrille, où le cavalier balançait sa dame et faisait de beaux entrechats.

Les Martin Des Ormes furent leur vis à vis. Agathe dut accepter le bras de Frédéric Lamotte et Zoé le général Kerquistel.

Quant à Conrad, il fut étourdissant de gaieté et d'entrain.

Les fêtes prirent fin à la veille de la Toussaint, l'existence s'arrangea un peu différente chez les Semtel. Ils firent passer Nanette et Denise au titre de servantes honoraires. Jeanneton, formée par sa tante l'incomparable cuisinière d'une époque disparue, accomplit désormais la charge de nourrir la maison. Sa jeune sœur, Janie, devint la bonne du bébé. Et comme Pascal se faisait vieux, il eut sa retraite qu'assurait son maître.

Charles Chat, qui avait apporté une gerbe de roses pour

bébé, le jour du baptême sollicita la place du vieux jardinier. Il était devenu chef de culture au couvent; mais son rêve n'avait jamais cessé d'être au service de son protecteur. Celui-ci y consentit et la maison organisée dans une atmosphère de dévouement et de bienveillance, fut l'asile de paix où chacun trouvait sa place.

## II

## RENEE

Les années s'envolent sans trouble. Renée a sept ans, c'est une fillette pas jolie, mais fine, solide, joyeuse, vive, intelligente, n'aimant guère les leçons, ni l'étude qui oblige à rester tranquille. Elle court, saute, grimpe aux arbres, bêche son petit jardin et ne se tient au calme que lorsque son père lui raconte de passionnantes histoires. Et il en sait ! Il a tant voyagé, tant vu de choses et de gens. Aussi a-t-il le talent d'apprendre à sa fille l'histoire et la géographie en l'amusant.

Sa mère lui enseigne le catéchisme, la lecture, l'écriture. Elle saisit vite, retient, non le mot à mot, mais le sens des leçons. Souvent son père lui dessine, en quelques coups de crayon, la scène qu'il raconte et cela se grave dans la mémoire de l'enfant pour toujours.

Azor est son fidèle compagnon de jeu, elle se met à cheval sur lui et le conduit par les oreilles. Elle est la joie de la famille. Caressante, elle aime tous ces vieux qui la comblent, se refont jeunes pour jouer avec elle. Charles Chat, qui ne sait, lui aussi, qu'inventer pour lui faire plaisir, a bâti un abri rustique en branches dans le fond du jardin. Là, elle se croit Robinson, elle fabrique en osier de petites corbeilles pour ramasser des noisettes, des noix, des amandes à coques dures. Elle fait aussi des paillons avec des longs brins de paille et des écorces de ronces. Et puis, elle invite ses tantes à des goûters auxquels sont ajoutés des fruits de saison et des galettes que Jeanneton lui a appris à pétrir et à faire cuire elle-même, aidée, bien entendu, de la brave cuisinière.

Un de ses grands plaisirs est d'aller chez tante Zoé aux Emérillais, où le parc est comme une forêt. Sa tante, qui monte à cheval ainsi qu'une écuyère, lui donne ses premières leçons d'équitation. Elle lui a acheté un petit poney. Elle

le conduit attelé à une minime charrette. Un autre amusement est d'aller faire des ricochets avec des pierres plates sur l'étang. Tante Agathe a aussi sa part dans cette éducation. L'été, on s'installe au Frêne. Alors, on pêche dans la Maine comme jadis le bon roi René que les pêcheurs avaient surnommé « le roi des gardons » et qui prenait place à la célèbre procession du sacre en tête de la corporation des « Pêcheurs de la Maine » (1).

La petite Renée avait aussi des poupées, seulement elle ne s'en occupait guère, les jeux de garçons étaient mieux son affaire. Lancer des flèches avec son arbalète, sauter les obstacles à l'aide d'une perche, faire de la gymnastique, nager l'été dans la rivière en compagnie de tante Agathe qui lui avait appris aussi à danser, à jouer de l'antique clavecin dressé sur ses pieds de cristal dans le salon du Frêne. Ce genre de vie avançait beaucoup l'instruction et l'intellectualité de l'enfant, mais elle ne l'armait pas pour la lutte de résistance à laquelle est vouée l'humanité.

Très droite, confiante, incapable d'un mensonge, d'une action méchante, elle ne soupçonnait pas le mal, ni les mauvaises intentions chez les autres.

Ce fut Frédéric Lamotte qui s'aperçut du danger de cet état mental et le fit remarquer à son oncle Semtel, un jour qu'ils se promenaient tous les deux à pas lents sur le boulevard de la Turquie, très peu fréquenté, tandis que Renée jouait à la ballotte devant eux.

Un groupe de garçons sortant de l'école des Frères arrivait en gambadant. L'un d'eux donna un grand coup de pied dans la ballotte ce qui l'envoya très loin dans le ruisseau. La petite fille surprise s'empressa de courir après son jouet, mais un gamin, plus agile, redonna un coup de pied qui expédia la balle sur le milieu de la chaussée où un gros camion l'écrasa.

Renée, en colère, s'élança sur la jeune troupe les poings levés. Les écoliers riaient en lui faisant des grimaces et se sauvant au galop. Alors elle revint à son père et se jeta sur lui en pleurant.

— Ne pleure pas, chérie, je t'en donnerai une autre.

— Non, j'en veux plus, riposta la fillette en s'échappant des bras paternels. Elle venait d'apercevoir sur un banc le sac d'écolier d'un des agresseurs oublié là. Elle s'en saisit lestement pour le jeter au milieu du ruisseau, sans que le

---

(1) Le Frêne était autrefois la résidence de pêche du roi qui habitait le château.

père ni l'oncle aient eu le temps d'empêcher ce geste de répression. La chose faite elle se mit à rire.

Frédéric Lamotte alla ramasser toute mouillée la musette de toile. Puis il alla la porter à l'école, raconta la scène au Frère instituteur en le priant de réprimander ses élèves.

— Monsieur l'adjoint, promit le maître, les coupables seront punis.

— Ce n'est pas cela qui les corrigera, pensait Frédéric, il faudrait leur faire comprendre autre chose. Et le hasard voulut que, justement comme il traversait la place des Marronniers pour rejoindre la demeure de son oncle, il vit tous les coupables assis sur le petit mur qui borde la terrasse en contre haut de la rue. L'un d'eux tenait la balle essayant de la regonfler de son souffle.

M. Lamotte s'arrêta devant les gamins :

— Mes enfants, pourquoi avez-vous disposé d'un jouet qui ne vous appartenait pas, pourquoi l'avez-vous détruit ? Quel est celui qui a commencé ce vilain jeu ?

Nul ne répondit, mais les regards se portèrent sur un garçon brun qui baissait la tête.

— Je vois le coupable, reprit le sermonneur. Comment, un grand et fort garçon comme toi, va-t-il s'attaquer à une petite fille, lui voler sa balle. Elle ne te faisait aucun mal, tu as agi comme un vaurien sans honneur. Maintenant, voilà que tu pleures, c'est le regret. Eh bien, mon enfant, rachète ce vilain geste à la première occasion en aidant une créature moins robuste que toi, en te montrant ce qu'un homme, un Français, doit être : Le défenseur des faibles et la gloire de la patrie. Maintenant, viens me donner la main, mon enfant, voici une pièce d'argent. Tes livres ont été abîmés par l'eau, tu pourras les remplacer.

A la grande surprise du discoureur, l'enfant vint lui donner la main, mais refusa l'écu.

« Tu es un brave petit, lui dit Frédéric Lamotte en serrant les doigts de l'écolier.

### III

## LA COMPAGNE DE JEU

Le soir, quand leur enfant chérie, fut paisiblement endormie dans son modeste lit de fer à rideaux blancs dans la chambre qui communiquait avec celle de ses parents et dont la porte n'était jamais fermée. Le père et la mère eurent une conversation sérieuse. Clotilde émit cette idée :

— Notre fille est élevée un peu différemment des autres fillettes de son âge. Elle est exubérante, gaie, courageuse, elle pleure rarement quand elle se fait du mal, soit qu'elle tombe ou se cogne. Elle tient de toi, mais elle n'a pas de compagne pour jouer qui soit avec elle sur le pied d'égalité. Mes amies les plus intimes n'ont que des fils.

— C'est vrai, mais elle s'amuse joliment avec eux. Je les regardais de ma fenêtre en haut, l'autre jeudi, sans qu'ils s'en doutassent. Ils jouaient à saute-mouton et Renée était la plus leste.

— Ces fantaisies là ne peuvent durer longtemps. Les fils de mes amies font tout ce qui plaît à notre fille. Maurice s'intitule son chevalier. Il a trouvé moyen de se battre avec Stéphane de Beaulieu pour « de bon ». Ils représentaient une cour d'amour, chez les Lippart. Et Renée manifestait nettement sa préférence pour Maurice.

-- Mais, ma bonne amie, ce garçon a dix ans. Et puis, à part les jours de congé, une fois le mois, ces enfants ne se rencontrent pas.

— La petite attend ces jeudis comme une fête.

— Si tu lui trouvais une fillette ou plusieurs en rapport d'âge pour jouer avec elle.

Clotilde éclata de rire.

— Oui, j'ai essayé et bien réussi, juges-en un peu. J'ai prié Mme Devalois, notre voisine, de permettre à sa fille Julia, de venir goûter ici. Elle a un an de plus que Renée, elle va en classe au Calvaire, est très bien élevée. Sa mère a consenti aussitôt. Elle a amené Julia et m'a demandé à me faire une visite quand elle viendrait la chercher.

René sourit :

— Continue.

Renée a pris Julia par la main et l'a entraînée dans le jardin. Moi, j'étais derrière les persiennes, je ne voulais pas les troubler.

— A quoi veux-tu jouer ? a demandé Renée.

L'autre regardait autour d'elle :

— Je ne sais pas. A ce que vous voudrez, Mademoiselle.

— Dis pas Mademoiselle, je suis Renée. Veux-tu grimper dans le figuier, je secouerai les branches, tu tâcheras de ne pas tomber.

— Je sais pas grimper et je pourrais déchirer ma robe.

— Alors, jouons à la balançoire. Tu sais t'élancer toute seule ?

— Non, faut me pousser.

— Je t'apprendrai. Regardes.

Et voilà Renée debout sur la planchette, qui plie les genoux et monte, monte, aller et retour, puis cesse ses efforts et

soudain lâchant la corde, saute en avant avec une grâce parfaite.

— A toi. Essaie.

Julia a envie de pleurer :

— Non, j'ai peur.

— Alors, dis ce que tu veux faire.

— Vous avez de belles poupées ?

— Ah! oui. Seulement l'une n'a plus de tête, l'autre pas de jambes et c'est ennuyeux la poupée. A quoi joues-tu donc chez toi ?

— Je regarde les images, je fais des maisons avec les dominos. Je découpe du papier.

— C'est pour les jours de pluie. Tu sais bien jouer à la balle.

— Oui. Alors, je prends ma grosse, je te jette la petite, attrape.

Julia n'attrape rien. Elle ramasse le ballon, le jette sans force. Renée s'impatiente. Après quelques essais, elle envoie la ballote au loin, saisit Julia, lui fait faire un tour sur elle-même, l'oblige à courir.

— Tiens, en voilà assez, viens goûter, tu sais manger ?

L'autre, ahurie, s'assoit devant la table rustique, dressée dans la tonnelle. Il y a dessus des petits pots de crème, des tartelettes et des brioches.

— C'est le bon moment, interrompt René.

— Certes, mon ami, je continue mon récit, tu assistes à la scène, n'est-ce pas ?

— Comme si je dévorais une tartelette.

— Madame Desvalois arrivait à point, je l'invite à s'asseoir à prendre part à la collation.

La voisine accepte d'un air satisfait, elle contemple sa fille qui n'a pas dérangé un pli de sa robe. Je sui présente une tasse de chocolat. Elle minaude un peu et la prend. Renée s'occupe de sa compagne qui, en effet, prouve qu'elle sait manger. Notre fille qui n'a pas encore le parfait usage mondain, s'amuse. Elle dit gaiement :

— Enfin, j'ai donc trouvé un jeu qui te plaît. Prends encore ceci, puis cela, un autre pot de crème. Je te noue ta serviette au cou pour que tu ne salisse pas ta robe. Avale ces tartelettes, elles sont aux cerises. N'est-ce pas que c'est délicieux ? Ne te gêne pas, prends encore une brioche et un raisin.

Le goûter est un peu long, je n'arrive pas à trouver un sujet de conversation qui accroche l'intérêt de mon invitée. Elle répond : — Oai, Madame, sourit, remercie des bons gâteaux, assure être heureuse d'avoir fait ma connaissance et finalement s'en va ravie.

Renée me regarde quand la porte est refermée sur les voisines et éclate de rire.

— Tu vois, mon ami, ma tentative pour amener une compagnie de jeu à notre fille est un succès.

— Elle ne doivent pas être toutes comme celle-là.

— Si. Les filles bien élevées. La notre passerait pour l'être fort mal.

Le père hausse les épaules :

— Je voudrais bien savoir si tu étais un modèle de sagesse à son âge.

— Je ne le pense pas. J'ai été mise au couvent de l'Oratoire à six ans.

— Et tu t'y plaisais ?

— Oui. Nous n'étions pas tenues sévèrement. Nous avions de bonnes récréations, des jours de congé, on jouait la comédie, on chantait des chœurs, on nous menait promener dans la campagne, on goûtait sur l'herbe. Je pense que Renée pourrait aller un peu en pension. C'est le monde en petit, le frottement des caractères. Je crois l'éducation commune utile.

— Sans doute. Seulement nous passer d'elle !

— Ce sera dur... mais chaque jeudi, nous irons la voir. Tous les mois, elle aura une journée de vacances et puis elle s'y plaira, je crois.

Enfin, réfléchis mon ami. Son bien avant tout.

— Oui, son bien...

Chacun, au lieu de dormir cette nuit-là, pensa à la meilleure solution, mais la trouver, cela ramenait la pensée du père, à l'école si dure de Fontainebleau. Seulement aucune comparaison n'était possible.

Le lendemain soir, le parti était pris. Renée irait au couvent, une scène arrivée l'après-midi bâta la solution.

La fillette avait été envoyée avec Janie à la promenade sur le boulevard de la Turcie (maintenant boulevard Daviers). Cet endroit était très peu fréquenté, de rares maisons avec de beaux jardins le bordaient, des platanes l'ombrageaient. Après l'école, c'était le rendez-vous des élèves de l'École des Frères. Sur les bancs de bois sans dossier, quelques vieux habitants du quartier prenaient le soleil ou le frais, suivant la saison. Quelques femmes gardaient de petits enfants tout en travaillant à l'aiguille. Janie avait pris son ouvrage, rarement elle avait la garde de Renée, mais ce jour-là, Mme Sementel faisait des visites, son mari s'occupait de son livre sur la guerre l'Algérie, dont la première partie avait été si appréciée qu'on l'avait prié d'écrire la suite. Janie, enchantée d'aller bavarder avec les commères, accompagnait sa petite maîtresse

Renée, vêtue d'une robe d'indienne légère, cou et bras nus, chaussette aux pieds, bien que ce ne soit pas la mode de l'époque, n'avait aucune entrave pour jouer. Maintenant, elle n'apportait plus sa balle, elle sautait par-dessus les bancs, poussait une pierre à cloche pied entre les barres dessinées sur le sable. Elle faisait des « doubles » avec sa corde, se cachait derrière les arbres où Azor allait la découvrir. Vers cinq heures, l'invasion des écoliers attira ses regards.

A présent, ils la saluaient d'un sourire, aussitôt rendu, et elle se planta debout sur un banc pour les voir jouer aux barres.

Ils étaient partagés en deux camps, couraient, s'attrapaient, faisaient des prisonniers que les meilleurs coureurs déliaient.

Renée trépignait, applaudissait. Comme c'était amusant ce jeu de guerre ! Les deux fils du serrurier et du menuisier qui travaillaient pour M. Semtel : Louis Poindron et Joseph Lemoine, la voyant si animée, eurent l'idée bien naturelle chez les enfants, ils s'élançèrent au devant d'elle, la prirent chacun par une main, l'entraînant :

— Viens jouer avec nous, la demoiselle.

Et Renée, ravie, se mêla à la bande. Leste et souple ainsi qu'elle l'était, elle attrapait les « ennemis » et délivrait les « prisonniers. Elle s'amusait à plein cœur. On se sépara en criant : A demain.

Demain !

Le soir de cette équipée, la petite fille à dîner, se hâta de raconter à ses parents le plaisir délicieux de son après-midi.

Le père étonné observa doucement :

— Ma minette, passe pour une fois, mais il n'est pas convenable à une petite fille d'aller jouer dans la rue avec des écoliers.

— Pourquoi ? A présent, ils sont très gentils. Si tu voyais comme ils courent vite et tu sais, moi aussi, car j'en ai pris du camp ennemi ! Il n'y a pas de jeu plus amusant, papa viens voir. Maman, tu jouais aux barres à ton couvent ?

— Oui, ma chérie, mais entre pensionnaires et dans la cour du couvent.

— Ah ! moi j'aime mieux jouer avec des garçons. Si tes camarades étaient comme Julia.

— Non. Celle-ci est une exception. Est-ce que tu n'aimerais pas aller en pension. J'y étais à ton âge.

— Je sais pas. Je vous verrais plus assez, vous deux.

Placée entre son père et sa mère, elle avait mis une main caressante sur chacun d'eux.

— On irait te voir très souvent, tu aurais des amies tu jouerais la comédie, tu apprendrais la musique.

— Et aussi tout de même un petit peu autre chose, ajouta le père : On fait des compositions, on a de bonnes places, on a des prix !

Renée ne répondit pas, elle réfléchissait, elle oubliait de manger et pourtant elle aimait bien le gâteau de riz dont elle avait une belle part dans son assiette.

Le repas s'acheva presque silencieusement, l'idée émise s'installait dans ces trois cœurs, troublant leur paix.

#### IV

### RENEE AU COUVENT

C'était décidé, Renée irait au couvent de Bonne-Source situé juste à l'opposé de l'habitation de ses parents, à l'autre bout de la ville. Il y avait un beau jardin, bon air et la grande maison bien ensoleillée était d'aspect gaie.

Les religieuses reçurent les Semtel avec de grands témoignages de sympathie. La fillette y allait de confiance, habituée à trouver partout bon accueil, à dire sa pensée sans détour, à ne rencontrer que tendresse dans son entourage. Elle ne se doutait pas qu'on put être jaloux et méchant. Aussi, n'était-elle nullement timide, simple, franche, gaie, elle allait droit à un but sans soupçonner l'embûche. On la mit en cinquième classe, avec des enfants de huit à dix ans. Au dortoir, elle avait son lit près d'une grande élève : Marguerite Prune qui était « son ange ». L'usage voulait que les petites nouvelles aient la protection d'une ancienne élève pour les habituer, leur donner de bons conseils, les consoler si une ombre passait sur ces jeunes cœurs séparés de leur maman.

Marguerite était une bonne fille de seize ans, d'intelligence moyenne, façonnée aux manières de la communauté, elle voyait une montagne là où s'élevait une taupinière.

Quand Renée entendit la porte du couvent se refermer entre elle et ses parents qui s'en allaient tous les deux dans la joie, elle éprouva la première douleur de sa vie et des larmes vinrent à ses yeux. Ce fut le moment où la Mère Supérieure qu'on appelait « Bonne Mère » pour la différencier des autres « mères » présenta Marguerite à la nouvelle élève. Ce mot d'ange ainsi que la figure rouge, les yeux sans malice, le sourire placide de la grande plurent à la petite et, puisqu'on lui disait qu'elle serait son amie, qu'elle l'aiderait à s'habiller, à apprendre ses leçons, elle eut le geste spontané de lui sauter au cou pour l'embrasser.

Mais, oh horreur ! Marguerite recula et la Supérieure très grave expliqua :

— Ici, mon enfant, on ne s'embrasse pas, c'est défendu, il faut vous en souvenir.

Renée, stupéfaite, regarda la maîtresse et l'élève, puis les larmes contenues coulèrent sur ses joues.

Marguerite la prit par la main pour l'em mener à la récréation. Le temps était doux, le soleil d'octobre, déjà bas sur l'horizon, éclairait encore la terrasse, très large et longue, qui dominait le superbe jardin fruitier et potager où il était interdit aux pensionnaires d'aller, la terrasse seulement étant leur terrain de jeu. Ce terrain, divisé en trois parties séparées par des palissades. Les grandes, les moyennes et les petites avaient chacune leur enclos. Naturellement, l'ange mena sa protégée dans ce dernier. On y jouait au « pied pourri », espèce de système divisé par des barres tracées sur le sable, où la joueuse, à cloche pied, poussait un galet lequel ne devait aller que dans la case désignée et ne jamais s'arrêter sur les raies. Chaque élève avait son palet, la religieuse qui surveillait la récréation en possédait quelques-uns en réserve et les vendait cinquante centimes. Ils étaient en marbre, de couleurs variées, afin d'être reconnus par leurs propriétaires qui les laissaient sur place quand leur tour de jouer était passé. Marguerite en demanda un pour Renée qui avait une petite bourse. Elle le prit, le paya et vint se mêler aux autres enfants qui entouraient le rectangle formant le cadre du jeu où sautait une joueuse.

Quand celle-ci eut perdu, la religieuse intervint :

— Au tour de la « nouvelle », ordonna-t-elle.

Renée, agile, gracieuse, lança sa pierre d'une case dans l'autre et ne s'arrêta qu'au bout du cadre au lieu dit « repos ». C'était maintenant le tour d'une fillette qui serrait son palet dans sa main. Elle le jeta juste sur la barre. Une élève longue, maigre, au visage anguleux, s'empressa :

— La maladroite ! je vais jouer pour elle.

Et sans attendre la réponse, elle releva le palet et se mit à jouer.

— Je voudrais jouer, moi, murmura la petite déçue.

— Sans doute, osa Renée. Viens, nous allons en tracer un autre.

Elle s'éloigna aussitôt, cherchant une place libre, chose difficile à découvrir, tandis que les élèves audacieuses la regardaient en se moquant. Pour comble, la maîtresse vint à passer près d'elle :

— Mon enfant, il ne faut pas dire « toi » à vos compagnes, c'est interdit.

— Ah ! fit la petite, interloquée, pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas convenable. Il faut vous appliquer à vivre le règlement de la maison.

Renée haussa les épaules, alla ramasser son palet, le mit dans sa poche, s'appuya contre la barrière, regardant sans bouger, les gens et les choses. De l'autre côté de la séparation, les moyennes — de douze à quinze ans — s'amusaient à se faire des visites, s'appelant Madame, essayant de singer les mondaines.

Plus loin, dans la première division, les grandes se promenaient en bandes se tenant par le bras, la religieuse était au milieu d'elles, mêlée à leur causerie. Marguerite Prune les avait rejointe, elle devait parler de sa pupille, car les regards convergeaient vers Renée solitaire et silencieuse. Mais une idée lui vint. La fillette qui n'avait pu jouer était restée près d'elle. Alors elle lui prit le bras.

— Promenons-nous. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Non, je suis venue à Pâques.

— Et vous êtes habituée ?

— Pas trop.

— Comment vous appelez-vous ?

— Elisabeth d'Estourville.

— Quel âge avez-vous ?

— Huit ans. Vous êtes plus grande que moi, vous êtes plus vieille ?

— J'ai sept ans et demi. On pourrait s'amuser ensemble.

— Je veux bien, personne ne s'occupe de moi.

La religieuse qui avait l'œil partout, avisa les deux enfants qui causaient appuyées sur la balustrade.

— Mesdemoiselles, allez avec vos compagnes, les « à parte » sont défendus.

— Les quoi ? dit Renée.

— L'isolement à deux, les élèves doivent jouer toutes ensemble.

— Mais puisqu'on ne veut pas de nous, fit la « nouvelle » impatientée. Qu'est-ce qu'il y a encore de défendu ?

— L'impolitesse, mon enfant.

La cloche sonnait, les élèves se rangeaient sur deux files et rentraient dans la galerie sur laquelle donnaient les portes des classes.

Une religieuse vint prendre Renée par la main :

— Vous êtes de la cinquième, Mademoiselle, je vais vous donner une place, un bureau et les fournitures qu'il vous faut. Vous n'avez rien apporté ?

— Non.

— Je vais vous conduire à l'économat pour acheter livres et cahiers, plumes, crayons, etc... La mère Anne-Samuel est la directrice de votre classe. Vous lui avez été présentée ?

— Oui, l'autre jour, au parloir. Elle était venue voir papa et maman.

— Bien. Nous allons lui demander ce qu'il vous faut, suivez-moi.

Les élèves de la cinquième s'installaient à leur place respective. La maîtresse était assise à sa table un peu surélevée. Elle sourit à la nouvelle élève.

— Bonjour, ma mignonne, je vais vous mettre près de moi pour vous initier à nos études, ensuite vous irez au rang que vous donnera votre savoir.

Et s'adressant à la religieuse auxiliaire qui avait amené l'élève :

— Mère Anastasie, j'ai mis tout ce qu'il fallait dans le pupitre de la petite Renée, merci.

La petite Renée était fort ahurie, sa tranquille assurance s'atténuait. Quels singuliers usages on avait dans cette maison. Pourtant le bureau lui plut. On relevait le couvercle qu'on maintenait ouvert avec sa tête. A l'intérieur, il y avait des livres neufs, un tas de cahiers à couvertures de couleur, une règle, un crayon rouge, un porte-plume en os, une boîte de plumes de fer, une belle feuille rose de papier buvard.

— La dictée, Mesdemoiselles, dit la mère Anne-Samuel, prenez vos cahiers. Et s'adressant à la « nouvelle » :

— Mettez votre cahier sur le papier buvard, prenez la plume et appliquez-vous bien à écrire, mais pas trop lentement.

Renée n'écrivait pas mal, assez gros, assez vite avec une orthographe fantaisiste bien entendu.

Après la dictée, d'une page environ, les élèves changèrent de cahier les unes avec les autres pour la correction. Or épela tout haut les mots, puis chacune reprit son cahier, énonça les fautes. Renée en avait treize, elle n'était pas la dernière.

— Maintenant, fit la religieuse, vous recopierez votre dictée au propre pendant l'étude. Nous allons étudier la géographie, prenez votre Atlas.

La leçon intéressa Renée, elle n'était pas novice, son père lui avait montré les pays qu'il avait parcouru, elle savait les noms de toutes les capitales de l'Europe et les fleuves qui y passaient. Elle put répondre aux questions que la maîtresse lui adressait et celle-ci inscrivit sur ses notes un « très bien ». Pour le catéchisme aussi. Elle savait par cœur la première partie. Quand la cloche annonça à quatre heures le goûter, la Mère Anne-Samuel sourit à sa jeune élève :

— Je suis contente de vous, ma mignonne.

— Moi aussi, riposta Renée ingénument.

Il y avait pour goûter deux tartines de pain l'une sur

l'autre, avec un morceau de beurre entre les deux. Le beurre était salé et sentait le « rance », mais Renée avait à la place qu'on lui désigna un bon petit pot de rillettes donné par sa maman. Bien d'autres élèves avaient aussi des provisions venant de leur famille. La timide Elisabeth d'Estourville, placée près de Renée, n'avait rien et se mettait courageusement à étendre le beurre sur sa tartine et à mordre dedans. A la dérobee elle regardait sa voisine qui, ayant rejeté le beurre étendait ses rillettes à, la place.

— Si tu en veux, dit l'enfant généreuse, oubliant le « vous » commandé, je vais te mettre des rillettes sur ton pain sec, râcle le mauvais beurre.

— Oh ! oui, c'est bon les rillettes.

Alors, Renée fit la tartine de l'enfant délaissée. La surveillante qui se promenait vit le geste, mais ne souffla mot. On permettait de parler pendant la collation.

La voisine de gauche de la « nouvelle » eut un regard dédaigneux, elle avait un pot de confiture envoyé par sa famille. Elle dit à Renée :

— Comment vous appelez-vous ?

— Renée Semtel. Et vous ?

— Marie de Hautmont. Mon père est comte.

— Ah ! papa le connaît.

— Votre père n'est pas noble ?

— Je sais pas. Il est bon, je l'aime tant !

— Vos parents sont riches ?

— Je sais pas.

— Puisqu'ils vous donnent des rillettes. Vous avez beaucoup de domestiques chez vous ?

— Non. Qu'est-ce que ça vous fait ?

— Pour savoir. Ici, c'est très mêlé.

— Mêlé de quoi ?

— On n'est pas du même monde.

Renée ne comprenait rien à ce langage nouveau pour elle. Elisabeth lui poussait le coude :

— Allez-vous manger tout votre pain ?

— Non. J'ai pas grand faim.

— Donnez-moi le reste, dites ?

— Prenez.

Renée restait étonnée, ses compagnes lui semblaient singulières. Sans se rendre compte de la vanité de l'une, de la vulgarité de l'autre, elle se trouvait dans un milieu différent du sien. Et elle n'était pas au bout de ses surprises. Le soir, après un souper composé de soupe, de légumes parsemés d'un peu de viande, sauf les jours maigres, pas de dessert, elle resta stupéfaite quand on lui dit d'essuyer sa cuillère et sa fourchette avec sa serviette, de les rouler dedans et de main-

tenir le tout par un rouleau de buis qui portait son numéro : 16. Ensuite, on monta au dortoir. C'était une longue pièce avec deux rangées de lits placés la tête au mur en vis à vis. Deux cloisons de bois isolaient les couchettes les unes des autres, un rideau blanc courant sur des tringles fermait la petite cellule où il y avait en outre un tabouret et deux porte-manteaux pour y suspendre ses vêtements.

Les élèves arrivaient sur deux files, suivies de la surveillante munie de l'inséparable clochette qui réglait tous les actes. La religieuse l'agitait pour faire arrêter les enfants où il fallait et l'agitait de nouveau pour les faire repartir. Un son prolongé les faisait mettre à genoux au milieu du dortoir. Une élève, désignée à son tour, se plaçait en tête. Elle récitait la prière à laquelle toutes répondaient. L'exercice pieux achevé, un autre appel sonore faisait lever les fillettes qui toujours en rangs, se dégraffaient, les unes aux autres, la robe étant fermée derrière selon l'uniforme, ceci achevé on délassait le corset. Et chacune se sauvait dans sa chambrette où elle terminait seule son déshabillage. (La toilette en ce temps-là, était plus compliquée que de nos jours). L'enfant devait mettre sa chemise de nuit par dessus celle de jour, ajouter un mouchoir de cou en mousseline et un bonnet de nuit.

Renée, toute triste, s'allongeait dans son lit... personne n'allait venir l'embrasser, lui dire « bonsoir chérie... » Non, seulement une sœur converse souleva le rideau, regarda si tout était en ordre et s'éloigna sans un mot.

Le soir, on n'allait pas au lavabo, les ablutions n'avaient lieu que le matin. Décidément la « nouvelle » n'en revenait pas... Puis la lumière s'éteignit, une veilleuse brûla seule toute la nuit. Renée disait tout bas : papa, maman chéris, bonsoir. Ah! que je suis malheureuse! mais elle s'endormit.

## V

### LA VIE DE PENSIONNAIRE

Renée avait beaucoup de peine à supporter les études. Rester ainsi sur un banc devant son bureau, apprendre des leçons, écrire des devoirs, ni parler, ni presque remuer, obéir à une clochette maniée par les maîtresses, n'avoir aucune initiative, réciter une leçon mot à mot où avoir une mauvaise note.

Les cours d'histoire et de géographie lui étaient plus at-

trayants, bien qu'ils fussent faits d'une manière abstraite. Cela ne ressemblait en rien aux beaux récits de son père.

La petite fille inventait des choses distrayantes qui amusaient ses compagnes et dissipait la classe. Une fois, elle se mit à mâcher du papier le réduisant en pâte, y passa un fil et attacha au bout une poupée de papier découpé les traits de la figure marqués à l'encre. Ensuite, quand la maîtresse ne regardait pas, lisait ou travaillait, elle lança le tout au plafond d'où la bonne femme de papier se mit à pendre le papier mâché adhérent, tandis que la figurine se balançait au moindre souffle. La religieuse n'avait rien vu, mais les élèves riaient, ce qui lui donna l'éveil, et lui fit découvrir le sujet de l'amusement. Elle aussi eut envie de rire, mais elle se contint et, d'une voix sévère, demanda quel était l'auteur d'une pareille dissipation. Personne ne répondit. La question réitérée n'amena pas davantage d'aveu. Alors vinrent les menaces.

— Toutes, vous serez punies, Mesdemoiselles.

— C'est moi, avoua Renée en souriant.

— Vous ! Hé bien, mon enfant, j'espère que vous avez agi sans discernement. Vous ignorez le règlement, vous ignorez le devoir d'une bonne élève, il me sera pénible de vous corriger, mais j'y parviendrai. Qu'est-ce que vous faites à présent ? Montrez-moi votre cahier.

Renée avait écrit au milieu d'une page blanche, son nom avec une grosse plume gorgée d'encre. Elle avait plié la feuille en deux, appuyé légèrement et l'écriture formait ainsi une énorme tache noire représentant une arabesque bizarre. Pour comble de malheur, sa voisine l'avait imitée, les dessins avaient couru le long de la table et c'était à qui ferait le portrait de son nom. C'étaient des scarabées, des arbustes, des sujets étranges qui amusaient les fillettes. La maîtresse commençait à se fâcher, d'autant plus que Renée venait justement d'écrire par le même procédé le nom de la religieuse : Anne-Samuel, et elle avait obtenu une espèce de hanneton à longues cornes avec des ailes.

— Vilaine enfant ! s'écria la religieuse en se levant de sa chaise pour descendre au niveau des élèves et s'emparer de la feuille incriminée, mais en voyant ce qu'avait donné l'écrasement de son nom, sa colère tourna au rire intempestif impossible à maîtriser. Les enfants s'amusaient, Renée fort calme expliquait :

— Ce n'est pas un portrait de la figure qu'on voit, c'est...

— Mademoiselle Semtel, coupa la Mère Anne-Samuel qui reprenait sa gravité, je vous conduirai à « Bonne Mère » avec vos imaginations, elle vous fera comprendre votre mauvaise conduite. Vous troublez l'ordre de la classe. A pré-

sent voilà assez de temps perdu, Mesdemoiselles. Prenez toutes vos livres de lecture et lisez à haute voix chacune un alinéa. Prenez la page 60 : Jeanne d'Arc quitte Domrémy. Renée, je vous dispense de votre tour... à moins que vous ne me demandiez pardon avec la promesse d'être sage...

— Je veux bien être sage. Je tâcherai de vous demander pardon.

— A qui parlez-vous, petite insolente.

— Mais... à vous, Madame Anne-Samuel.

— Vous ne pouvez pas dire « ma Mère » comme vos compagnes.

Renée secoua la tête et ne souffla mot.

— C'est bon, je vous parlerai après la classe. Commencez à lire, Elisabeth.

Renée lut quand même son alinéa à son tour. Elle lisait couramment, prononçait bien, sa voix claire et douce, était agréable à entendre. La religieuse pensait :

— Cette petite fille n'est pas banale, il faut que je l'entretienne en particulier.

Et quand la cloche sonna pour passer à la salle d'étude, les élèves prirent leurs rangs à la file dans la galerie au sortir de la classe, mais la maîtresse retint Renée.

— Mon enfant, écoutez la voix de la raison, vous êtes une petite indisciplinée, vous devez vous soumettre aux coutumes du pensionnat.

— Je ferai ce que je peux.

— Vous pouvez ce que vous voulez, mon enfant. D'abord dites-moi pourquoi, depuis que vous êtes ici, vous omettez de nommer vos maîtresses « ma Mère ».

— Parce qu'on n'a pas une collection de mères, j'en ai une moi que j'aime de tout mon cœur. Je ne donnerai pas ce nom à une étrangère, ah ! non.

La religieuse rougit. Elle n'avait jamais pensé à cette logique d'enfant.

— Je ne suis pas une étrangère puisque je m'occupe de vous instruire, que votre maman vous a confiée à moi.

— Eh bien, je pourrais vous appeler ma tante.

La mère Anne-Samuel eut encore un involontaire sourire.

— Ma tante !

— Oui. On peut avoir beaucoup de tantes.

— Seulement, ce n'est pas l'habitude, ma petite. Vous êtes ici, vous devez vous conformer à l'usage. Nos élèves nous aiment, elles nous le montrent par leurs manières envers nous qui les aimons sincèrement, vous aussi Renée.

— Déjà !

La maîtresse de la cinquième classe mit une main sur l'épaule de René.

— Ma petite fille, tâchez de comprendre ce qu'est une affection en Dieu, nous devons former la jeunesse, ne rendez pas notre tâche ingrate. Je veux être pour vous une grande amie, je serai heureuse si vous avez confiance en moi. Le voulez-vous, ma mignonne?

— Oûi, fit Renée dont le bon cœur vibra et elle mit son bras au cou de la religieuse.

Celle-ci toucha de son front celui de l'enfant.

— Et maintenant, ma fille, allez vite à l'étude.

Un petit souffle d'émoi avait passé entre elles.

Après l'étude, il y eut le repas de midi. La cuisine était mauvaise, les plats peu abondants, les enfants n'avaient droit à leurs provisions personnelles qu'au déjeuner du matin et au goûter. A midi, on se passait de dessert. Le silence était de règle, Renée n'était pas gourmande, seulement la nourriture simple de la maison paternelle était excellente. La soupe du couvent, où nageaient quelques tranches de pain, était maigre, le bœuf bouilli, flanqué de carottes et de poireaux qui venait après avec une léchette de veau rôti, offrait piètre régal. Le pain rassis était à discrétion, les élèves étaient heureuses quand, par chance, elles attrapaient un croûton.

La récréation suivait le dîner. Le jeudi, jour de parloir, les parents pouvaient voir leurs enfants pendant cette heure de grâce.

Renée aspirait à ce bienheureux moment. Ah ! comme son cœur bondit quand la sœur Bibiane préposée à la porterie, vint l'appeler à la sortie du réfectoire. Elle courut, sauta le perron, traversa la cour et fut dans les bras de ses tant aimés ! Ils étaient là tous deux. Ils s'assirent dans le parloir, leur fille entre eux ne savait quelle tendresse inventer. Les embrasser, se presser contre eux, en pleurer de bonheur !

D'autres parents aussi avaient leur enfant. Chaque famille se groupait ensemble à part dans un coin de la vaste pièce. Renée installée sur les genoux de son père, une main accrochée au bras de sa mère, était en extase.

— Ah ! Vous, papa, maman, tout ce que j'aime, là avec moi, enfin !

La surveillante, assise au fond du parloir, le dos devant la cheminée ne pouvait s'empêcher de sourire de cette exubérance.

— Es-tu contente ? Es-tu habituée ? demandait la mère tout bas.

— Contenté ! sans vous, pas possible, ça ! Et à la maison. vous deux, sans moi ?

— Nous sommes comme toi, chérie, dit le père. Nous attendons le jour de ta sortie, tu verras. J'ai reçu le portrait de Conrad, il viendra nous voir au jour de l'an et le cousin Casimir s'annonce pour la Toussaint.

— Et moi aussi. A la Toussaint, on aura deux jours... j'espère.

— Tiens, voilà des macarons qu'a fait Jeanneton, voilà des oranges, et puis ta marraine t'envoie des caramels, goûte, ils sont délicieux. Manges-tu bien ici. Est-ce bon ?

— Rien n'est bon. Mais ça m'est égal. Si je vous avais tout serait bon. La soupe est comme celle d'Azor.

— Azor ! Il te cherche, partout, il gémit, puis il aboie. Charles t'a fabriqué une brouette, la vieille Denise. file tant qu'elle peut pour faire tisser avec son fil une robe blanche pour toi. tante Agathe et tante Zoé viendront te voir, elles ont pensé si nous arrivions ensemble que nous remplirions le parloir. As-tu des petites amies ?

— Pas trop, on joue. Elles ont de drôles d'idées... et puis on ne prend pas de bains, on ne lave pas les couverts...

— C'était ainsi de mon temps, dit Clotilde.

— Et nous, à Fontainebleau, acheva René, on descendait dans la cour faire sa toilette au robinet.

Renée, tout en causant dévorait ses macarons, ce que sa mère remarqua :

— Tu sors de table, on dirait que tu as faim.

— Oui. C'est si bon ce qui vient de chez nous !

Ils restaient là ensemble, serrés tous les trois, occupés de se contempler. de vivre l'heure précieuse attendue depuis huit jours. Et les minutes couraient, déjà les visiteurs étaient partis, la surveillante dût les avertir que la cloche avait sonné la fin de la récréation, il fallait se séparer. L'enfant pour rentrer avec la religieuse à l'intérieur et les parents pour franchir le seuil dont la porte se referma sur eux !

## VI

### L'ECOLIERE INDISCIPLINEE

Renée était devenue à peu près sage en classe, elle ne voulait causer aucune peine à Mère Anne-Samuel. Elle trouvait des combinaisons de phrases pour éviter de dire « Ma Mère » tout en restant polie.

Elle prenait des leçons de piano avec un vieux professeur excellent musicien, compositeur très apprécié en ville, mais les heures qu'il consacrait au couvent étaient celles de son

repos et il somnolait paisiblement dans son fauteuil pendant que l'élève faisait ses gammes, ses exercices. Quand venait le tour du morceau ou de la sonate, il se redressait péniblement, promenait sa baguette de buis le long des lignes sur le cahier de musique et, peu à peu retombait dans sa béatitude.

La mère Angélique, assise dans l'embrasure de la fenêtre, son tricot en main (elle devait faire tous les bas de la communauté), n'osait intervenir, elle toussottait, elle feuilletait le plus bruyamment possible des cahiers de musique, faisait tomber le crayon dont elle se servait pour marquer les leçons, c'était peine perdue. Notre jeune espiègle avait trouvé un meilleur moyen de déranger la paix du bonhomme. Soudain, elle plaquait des deux mains, un formidable accord horriblement faux, ce qui ne manquait pas de faire sursauter le digne maestro.

La gardienne riait sous cape d'un pareil procédé. L'éveil forcé durait un moment, le professeur essuyait ses lunettes, expliquait une mesure, montrait avec ses gros doigts une nuance dans l'harmonie, donnait en résumé, un précieux conseil que l'enfant suivait à la lettre, bien qu'elle ne fut pas musicienne d'instinct.

Elle étudiait la musique parce que cela plaisait à sa mère et que les tantes, la marraine, les oncles, demandaient toujours après les diners, qu'elle leur joue un petit morceau. Alors, tante Agathe s'asseyait au piano, Renée près d'elle et elles exécutaient ensemble une très facile sonate de Beethoven ou une fantaisie à quatre mains. *Les petits Ecossais* avaient grand succès, le *Carnaval de Venise* aussi. Outre le piano, Renée apprenait l'anglais, une Irlandaise, Miss Chatty Maxwell donnait d'excellentes leçons. Elle manquait d'élèves. On n'avait pas encore, au milieu du dernier siècle, le goût des langues étrangères, mais Monsieur Semtel tenait à ce que sa fille sut au moins un dialecte de l'Europe. Lui, connaissait l'arabe, l'anglais et l'espagnol, appris au cours de ses campagnes. Il s'était attaché à parler à sa fille, dès le berceau, l'anglais et l'espagnol. Bien que les Français n'aient pas le don des langues, Renée aimait à répéter ce que lui avait enseigné son père. Cela plaisait beaucoup au jeune professeur qui trouvait une élève capable de le comprendre.

La petite fille commençait à s'accoutumer, elle avait quelques amies dont Marie de Hautmont qui s'était humanisée au point de la prier de jouer avec elle. On organisait des parties de *barres*, de la *tour prend garde*, etc...

On dansait des rondes en chantant. Bref, Renée s'amusait. Tout le mois passa et ce fut enfin la sortie !

Les élèves ne tenaient plus en place la veille de ce bien-

heureux jour, sauf trois pauvres fillettes délaissées qui avaient envie de pleurer. Elisabeth était du nombre. Sa mère avait sept enfants. Elisabeth était l'aînée. Son père s'occupait à faire valoir ses terres situées à six lieues d'Angers. Ses parents très occupés, ne pouvaient venir voir leur fille que rarement. L'automobile n'étant pas inventée, un cheval faisait difficilement le service de la ville. La jeune fillette timide et peu expansive ne semblait pas souffrir de son isolement, la venue de Renée lui apportait une grande douceur. Placées au réfectoire l'une près de l'autre, la délaissée jouissait des largesses de sa voisine. Placée de même en classe, Elisabeth, incapable d'écrire vite, de retenir facilement une explication, de faire un verbe ou une analyse à peu près, copiait sur sa complaisante camarade. Bien qu'elle ait une année de plus, elle était infiniment moins avancée. En revanche, elle avait des notes de sagesse. Elle n'éprouvait pas le désir de parler, ni de s'agiter. Aux récréations, elles regardait courir Renée et Marie de Hautmont qui étaient lestes et presque de force égale à la course. Elisabeth était grasse, courte, rouge de visage, elle avait de bons yeux bleus, un petit nez perdu entre de grosses joues, des cheveux roux peu abondants serrés en tresse que sœur Candide, chargée de peigner les élèves le matin, enfermait dans une rédille noire perlée.

Renée, qui se rappelait d'avoir joué à saute-mouton, sauta un jour par-dessus Elisabeth assise par terre. Cet acte irréfléchi lui valut une réprimande de la mère Anastasie qui surveillait la récréation en se promenant de long en large dans la cour, les mains enfoncées dans ses larges manches, car il faisait froid en fin d'octobre. Elle n'aimait pas Renée qui s'amusa à l'enfermer dans la ronde : « Entrez en danse, charmant rosier, vous saluerez qui vous voudrez » (au couvent on ne dit pas comme ailleurs « vous embrasserez... »).

Un jour, la religieuse saisit la petite fille par le bras.

— Je vais vous conduire à Bonne Mère, Mademoiselle, vous êtes la plus indisciplinée des élèves.

La supérieure était dans son bureau, elle compulsait ses livres de comptes, aidée de l'économe. L'arrivée de la gardienne de la récréation la dérangeait, elle regarda l'enfant sans aménité.

— Bonne Mère, expliqua la maîtresse irritée, je ne peux me faire obéir ni respecter de Mademoiselle Semtel, je vous prie de la morigéner, moi, je dois retourner à mon poste.

Ce disant, elle disparut en fermant la porte. Renée n'était jamais venue dans cette pièce agréable, ensoleillée où les murs étaient couverts de tableaux et le sol d'un tapis. Le portrait du Saint Père, tout blanc, rayonnait au-dessus de la cheminée. La bonne et douce figure de Pie IX attirait

la sympathie. Les yeux de l'enfant le contemplaient. Et comme la directrice disait d'un ton mécontent en jetant son porte-plume qui roulait sur la page inclinée en la semant de petites taches d'encre :

— Vous êtes une méchante enfant, Mademoiselle, j'ai constamment des rapports contre vous. Ah ! vous pouvez contempler le beau et calme visage de notre Saint Père, il daigne nous envoyer des médailles de l'Immaculée Conception pour récompenser nos meilleures élèves, vous n'en aurez pas.

— J'en ai une, dit doucement Renée en tirant une chaîne d'or qu'elle avait au cou où pendait un médaillon d'or. Papa me l'a rapportée de Rome.

— Montrez-moi cela. Comment pouvez-vous, ayant reçu une pareille faveur, être si dissipée, mon enfant. Qu'avez-vous encore fait, tout à l'heure ?

— J'ai sauté par-dessus Elisabeth.

— Comment ?

— Elle était assise sur le sable.

— Mais vous pouviez la blesser !

— Il n'y avait pas de danger. Elle a ri.

— Ce n'est pas un jeu convenable, Renée. Vous serez privée de la fin de la récréation, vous resterez seule dans ce parterre.

Ce disant, la religieuse, agacée de son dérangement, ouvrait la porte-fenêtre qui donnait sur un petit jardin et refermait le batant.

Les feuilles d'automne tombées recouvraient les allées autour d'un massif central planté d'Héliotropes noircis par les premières gelées. La clôture formée de vignes vierges grim pant sur une palissade, était dominée d'un côté par les grands arbres du verger dont beaucoup étaient couverts de fruits. Dans un coin, un rateau indiquait une intention de ratisser les feuilles. L'enfant examina le petit jardin et le trouva charmant avec des noix et des pommes tombées des branches, un bel espalier décoré d'une treille dont les grappes pas encore cueillies, allaient lui procurer un excellent goûter. Une étroite barrière verte fermée d'un cadenas ouvrait dans la cour de M. l'Aumônier. L'air était frais, pour se réchauffer, Renée eut l'idée parfaite de s'emparer du rateau et de faire la besogne du jardinier. Cela l'amusait, elle fit un gros tas de feuilles jaunes et se roula dedans, puis elle grimpa le longs des espaliers, rapporta des raisins, ramassa des noix et se mit à manger tranquillement assise dans le monceau feuillu. Le petit repas achevé, l'enfant songea au départ, elle alla loqueter la porte du cabinet directorial, mais elle résista et, à travers les vitres, elle s'aperçut que la pièce était vide.

Derrière le portillon de M. l'aumônier, un petit chien, le museau passé sous la clôture aboyait de toute sa force.

— Paix, dit la voix du prêtre, surpris en sortant de sa chambre, qu'est-ce qu'il y a Loulou ?

En même temps, il apercevait le visage riant de Renée montée en haut de la barrière :

— Que faites-vous là, mon enfant ?

— Je ratisse les allées, Monsieur l'Aumônier.

— Ah !... pourquoi donc ?

— Pour mettre les feuilles en tas.

— Mais on est en classe. Dans quelques minutes, je vais aller à la chapelle pour le catéchisme, vous devez y venir.

— Oui. Je tâcherai.

Le prêtre étonné rentra chez lui, Renée, d'un bond fut en bas de son perchoir et reprit le râteau.

Mère Anne-Samuel, voyant inoccupée la place de son élève favorite à la classe, demanda à ses compagnes, si elles savaient pourquoi l'enfant manquait.

— Mère Anastasie l'a menée chez Bonne Mère, répondit Marie de Hautmont.

— Elle a dû encore faire quelque sottise, pensa la religieuse contrariée, sans oser questionner ses élèves, et elle continua son cours.

Puis l'horloge sonna l'heure de l'instruction religieuse et les enfants se rendirent à la chapelle. Renée ne paraissait pas. Serait-elle indisposée, à l'infirmerie?... la Mère Anne-Samuel s'inquiétait. Mais ne pouvant s'absenter, elle alla prendre sa place habituelle dans la salle de côté, d'où elle pouvait surveiller les élèves installées dans la nef. Soudain, pendant la prière de début, elle aperçut la mère supérieure se lever précipitamment et sortir de l'église. Que se passait-il ?

Ceci tout simplement. Bonne Mère avait oublié l'écolière dans son jardin, elle y courait. La porte de son bureau étant toujours fermée au verrou quand elle le quittait à cause de ses livres et de sa caisse, la petite fille n'avait donc pu sortir. Qu'était-elle devenue ? par le brouillard d'automne qui s'était levé à la fin de l'après-midi. Pourvu que sa distraction n'ait causé aucun mal à la petite fille.

Vivement, elle tira la tarjette. Rouge, animée, joyeuse, Renée courut en sautant par-dessus ses tas de feuilles :

— Voyez, je les ai toutes râtissées.

Le souci de la religieuse s'envola comme une feuille sèche. L'enfant n'avait pas eu froid, elle avait trouvé moyen de s'amuser, elle souriait.

— Vite, vite, Renée, le catéchisme est commencé, j'espère que vous avez regret de votre conduite.

Tout en parlant, elle déboutonnait le sarreau de l'élève pour le lui ôter, elle l'entraînait au vestiaire, prendre son chapeau et la tenant par la main, l'emmenait à la chapelle.

— Ne racontez pas votre punition à vos compagnes, ma fille, on vous a pardonné.

— Une punition, pensait l'élève, je me suis bien amusée.

Comme elle savait très bien son catéchisme, l'aumônier lui donna une image et pendant la récréation du soir, mère Anne-Samuel la prit à part.

— Que vous est-il arrivé Renée?

— La mère Supérieure (l'enfant ne disait jamais ma mère) m'a enfermée dans son jardin, j'ai râtissé des feuilles, mangé des raisins, des noix, j'en ai mes poches pleines. Goûtez comme elles sont bonnes. Il paraît que c'était une punition.

Elle riait. La religieuse avait peine à ne pas l'imiter, elle lui donna sur la joue une petite tappe amicale.

— Ma petite Renée, quelle heureuse nature vous avez !

## UN JOUR DE SORTIE

Les jours de fin d'automne devenaient mauvais, on avait distribué aux élèves les tricots de laine, on faisait le matin une quantité de chaufferettes qui devaient durer toute la journée, la braise couverte de cendres se conservait. Les pensionnaires en avaient une pour trois, elles devaient se les passer à tour de rôle, on allumait le poêle de la salle d'étude qu'après la Toussaint. C'était la seule pièce chauffée, le calorifère était luxe inconnu au couvent. Pendant les récréations on sautait à la corde, excellent exercice pour se réchauffer.

Le 3 novembre, il y aurait une sortie mensuelle.

La sortie ! ce mot magique faisait battre les cœurs, des favorisées, dont était Renée. La veille du bienheureux jour, elle dormit à peine. La règle accordait le départ à huit heures du matin et la rentrée à huit heures du soir. Comme d'habitude les élèves entendirent la messe à sept heures, ensuite, ce fut le déjeuner.

Et enfin, on permit à celles qui étaient de sortie, d'aller attendre au parloir situé de l'autre côté de la cour, près de la porterie, l'arrivée de la personne qui allait assurer leur libération.

La sœur tourière ouvrait la porte et appelait du seuil l'élève demandée. Renée fut la première nommée, elle bondit et

fut dans les bras de son père venu lui-même chercher son enfant.

— Papa. Papa chéri, partons vite trouver maman.

Elle tenait avec ses deux mains celle de son père et marchait en le regardant, tout son être vibrait de joie. Le temps sec et froid permettait d'aller rapidement, la course était longue du pensionnat situé route de Paris au Tertre Saint-Laurent, situé de l'autre côté de la rivière. Mais ils causaient, riaient, si contents d'être ensemble. La demi-heure de marche, leur parut courte. En arrivant au bas de la montée de leur rue qui était alors dénuée d'escaliers, Renée eut un élan, se rua contre la porte en criant :

— Maman!

Celle-ci n'était pas loin, elle aussi guettait les arrivants, le battant n'était que poussé. La mère serrait sa chérie contre elle. Azor jappait, frétillait, il lui fallait une caresse. Les trois servantes et Charles attendaient leur tour d'amical salut. Nul ne fut oublié. C'était l'enfant de la maison qu'on leur rendait !

La journée était réglée d'avance, tant de choses à faire en si peu de temps ! Denise observa :

— Ton chocolat t'attend Nénée, Jeanneton t'a fait un rigolet (1) pour manger avec.

— Tu n'es pas venue à jeun, s'inquiéta sa mère.

— Je crois bien avoir laissé la soupe.

— Le bain est prêt, dit Janie, j'ai mis dedans un sac de son et de la lavande.

— Oh ! la bonne idée, je ne me suis pas baignée depuis mon départ.

— Je m'en doutais. On va te faire une toilette soignée, mais tu peux avaler ton chocolat et te mettre à l'eau immédiatement.

La toilette fut un peu longue, mais si douce, la toison châtaine épaisse et courte avait besoin de soin.

Après l'enfant voulut aller par toute la maison, le jardin, le poulailler, elle gambadait, grimpaît au cou de son père pour arriver à l'embrasser, puis elle passait à sa maman.

— Ah ! j'en ai en retard des baisers.

Il y avait un bon feu dans la salle, tante Agathe arrivait pour le dîner de midi. Le soir, la marraine avait exigé que toute la famille vint souper chez elle, parce que l'hiver elle sortait avec prudence. On se mettrait à table à six heures et demie, ensuite Nicolas reconduirait la pensionnaire dans la

---

(1) Petit gâteau spécial à Angers. Oublié maintenant.

calèche. La journée passa comme un rêve. Jamais Renée n'avait goûté pareille joie. Au milieu de ceux qu'elle aimait son cœur s'extériorisait, elle éprouvait l'incomparable bonheur d'aimer et d'être aimée.

Pendant le souper très gai, l'oncle Martin Des Ormes ayant toujours des histoires drôles à conter, les autres convives retrouvèrent aussi des anecdotes de leur temps. La marraine rappelait Ecouen où régnait Mme Campan. On ignorait là les sorties mensuelles. A Pâques, les élèves avaient trois jours de congé. Aux grandes vacances, un mois. Bien peu de pensionnaires en profitaient. La plupart devant rester en pension tout le temps de leurs études. Elles s'y plaisaient, elles avaient la belle forêt de Saint-Germain pour leurs promenades.

— Mais elles ne voyaient jamais leurs parents ! exciama Renée.

— C'étaient des orphelines, ma chérie.

— Elles n'avaient donc pas de marraines non plus. Si elles avaient eu toi, marraine à moi, elles seraient sorties.

La bonne vieille dame eut un tendre sourire. Au dessert, elle prit un grand sac, l'emplit de gâteaux et bombons trans portables.

— Il y en aura aussi pour tes amies, ma filleule chérie, conseille-t-elle pour celles qui sont restées au couvent.

— Oh ! comme ce sera bon de régaler Elisabeth qui n'a jamais rien, même Marie de Hautmont qui n'a pas grand chose et refuse souvent d'accepter ce qu'on lui offre quand elle en meurt d'envie.

Ces pensées généreuses atténuèrent le chagrin du départ...

L'hiver s'annonçait dur, la grande maison de Bonne Source, ses immenses couloirs, étaient glacés. Les élèves soufflaient dans leurs doigts. Aux récréations, elles ne pouvaient pas toujours aller dehors à cause des pluies fréquentes, alors incapables de courir, elles ne se réchauffaient pas. On faisait de longues marches en rangs sous les cloîtres en vue d'exercices d'hygiène qui n'amusaient personne. Les engelures piquaient les mains rouges, enflées. Renée avait des gerçures sur les joints au dos de la main. La peau se fendait quand elle fermait le poing. Les études de piano étaient cruelles.

La fillette jouait mollement, le professeur assoupi d'autant plus que le petit salon où il donnait ses leçons était bien chauffé par un poêle de faïence. Avoir chaud ! c'était le seul agrément que procurait la musique.

Il y avait pourtant un autre petit plaisir qui suivait la leçon passée au piano. Quand Renée quittait l'instrument béné-

vole, la religieuse gardienne lui ouvrait la porte de sortie en disant selon l'heure :

— Allez vite, Renée, tout droit en classe, ou à l'étude, ou à la salle d'ouvrage...

L'enfant se sauvait, mais au lieu de filer au lieu indiqué, elle montait jusqu'en haut, au troisième étage. Là se trouvait le vestiaire des élèves, les cases voilées d'un rideau blanc où le linge, les vêtements étaient ramassés. Sa case portait son numéro : 16. Elle se coulait sous le rideau, tirait le tiroir où étaient ses trésors, ses reliques, les chers portraits des parents au daguerrotype. Elle embrassait les visages aimés, elle prenait dans la boîte brune ronde, un morceau de chocolat coupé que sa mère y avait mis. Elle pouvait regarder ses affaires, son bien, ses choses à elle, respirait le parfum connu des lessives à l'iris. Ensuite, elle guettait si le couloir était vide pour s'échapper. Au second, elle faisait une pose. Là étaient les dortoirs, les lavabos, l'infirmerie. Il s'agissait de passer subrepticement, de ne pas rencontrer une surveillante.

Heureusement la marche des religieuses était dévoilée par le bruit du grand chapelet suspendu à leur ceinture dont les grains se heurtaient. Renée avait le temps de se dissimuler en cas d'alerte. Arrivée au premier étage, celui des classes, de la salle d'étude, de la salle d'ouvrage, elle était au point le plus dangereux, car une gardienne occupait une stalle sur le palier afin de surveiller les allées et venues des pensionnaires qu'une obligation quelconque forçait à s'absenter de l'étude. Elle avait toutes sortes d'imagination, les lavabos situés au milieu des escaliers étaient le meilleur prétexte. D'autres fois, elle traversait en haut toute la maison que fermait aux deux bouts deux ailes. L'une était la chapelle, l'autre réservée à la Communauté. Il y avait, de chaque côté des escaliers. Celui vers la chapelle était peu fréquenté. Elle parvenait ainsi jusqu'à la galerie du rez-de-chaussée sur laquelle donnaient la bibliothèque, les chambres de musique, celles des leçons particulières, le réfectoire, le bureau de la Supérieure, de l'assistante et de l'Econome. Souvent, dans ces ballades qui l'amusaient, elle rencontrait un chat en train de faire son métier de chasseur, elle l'appelait, le caressait, c'était une joie ! Finalement, elle rentrait où son devoir l'appelait, l'air innocent.

Un matin, elle eut une grande surprise qui lui valut encore une algarade.

La file des élèves marchant en rangs sur deux lignes, suivait un mur intérieur, l'autre vis-à-vis plus épais donnait sur la cour intérieure, coupé à intervalles réguliers par le retrait des fenêtres. La maîtresse marchait au milieu de la procession. En passant près d'une embrasure profonde, la petite

vit occupé à limer l'espagnolette d'une croisée fonctionnant mal, un serrurier près duquel se trouvait un apprenti qui l'aidait. Or, les yeux de l'apprenti rencontrèrent ceux de Renée, les deux enfants eurent une exclamation, un rire heureux, leurs mains se touchèrent :

— Louis Lemoine !

— Mam'zelle Renée !

L'ouvrier patron leva sa casquette en souriant. Les pensionnaires regardaient cette scène curieusement. La religieuse s'était approchée comme au-devant d'un danger, ordonnant :

— Plus vite, Mesdemoiselles.

On allait au réfectoire; à l'entrée, la mère Anastasie, qui amenait la division, retint Renée par le bras.

— Que signifie cette conduite, Mademoiselle Semtel. Vous êtes de la dernière inconvenance. Serrer la main d'un garçon, d'un ouvrier !

— Ne vous inquiétez pas, la mère, je le connais, son père est notre voisin, il travaille pour nous. C'est un brave.

— Quelle éducation ! Mademoiselle Semtel, je ferai savoir à Bonne Mère votre attitude dénuée de modestie. Donner la main, rire avec des gens du commun !

La fillette haussa les épaules, dégagea son bras, entra dans la salle et se rendit à sa place.

A l'issue du repas, la Mère Anne-Samuel vint la chercher, l'emmena dans le bureau où la Supérieure se tenait rigide devant sa table. Elle dit d'un ton sévère :

— Vous êtes donc incorrigible, Renée. Vous n'avez pas le sens de vos devoirs. Vous êtes dépourvue de tact, ma pauvre enfant. A quoi avez-vous pensé en allant rire et serrer la main sale d'un gamin qui n'est pas de votre rang. Je suis sûre que vos parents vous blâmeraient.

— Je n'en suis pas sûre, moi !

— Comment ! Vous êtes une impertinente, ma petite.

— Non. Je vas vous expliquer. Louis Lemoine est un camarade.

— N'employez pas un mot si trivial.

— Tri... quoi ? Je ne sais pas. Son père est estimé de papa. Il a fait un loquet pour notre porte, Janie avait perdu le sien.

— Il a fait son métier, il a été payé. Vous n'avez pas besoin de vous occuper de son fils.

— Mais si. Quand Louis a retiré de la Maine la fille à la mère Tuilet, il l'a apportée chez nous pour qu'on l'habille avec mes affaires qui étaient sèches. Et comme lui aussi était trempé, papa l'a enveloppé dans un burnou arabe. Ce qu'il était drôle là-dedans.

Mère Anne-Samuel prit la parole :

— Bonne Mère, j'ai Renée dans ma classe, je connais sa nature. Voulez-vous me permettre de lui faire comprendre ce qu'elle ne comprend pas.

— Certainement, Mère Anne-Samuel, si vous avez sur ce caractère que je définis mal, une bonne influence, je vous confie votre élève bien volontiers.

— Tant mieux, fit l'enfant en se rapprochant de son avocate.

— Cette enfant a commis devant ses compagnes, reprit la Supérieure, une action bien incorrecte, il faudra la leur expliquer. Si je saisis bien ce qu'elle raconte, ce jeune garçon aurait accompli une belle action.

— Bien sûr, se récria la fillette. Il s'est jeté à la rivière glacée, il a nagé, attrapé la petite fille qui allait disparaître sous le bateau.

La Supérieure devenait attentive :

— Mère Anne-Samuel, éclaircissez cette histoire et si elle mérite des louanges, faites en un récit édifiant que vous conterez pendant l'ouvrage manuel. Maintenant, Renée, maîtrisez votre exubérance, vous ne serez pas punie.

— Dommage. J'aimerais encore aller dans le petit jardin râtisser des feuilles.

— Taisez-vous, enfant terrible, dit la maîtresse de classe en l'entraînant.

Quand elles sortirent, l'ouvrier et l'apprenti étaient encore au même travail. Renée voulait aller à eux avec la religieuse.

— Venez, la Mère, parler à Louis...

— En effet, je le ferai, mais vous ma mignonne rentrez à l'étude. Vous n'êtes pas dans la note qu'il faut ici.

Renée obéit :

— Quelle note faut-il ici ? se demandait-elle.

## VIII

### LA PROMENADE

L'été de la Saint-Martin se montrait exceptionnellement beau, un temps doux, du soleil encore chaud, au conseil de la Communauté où « Bonne Mère » réunissait ses subordonnées, on projeta de faire une grande promenade hors les murs du couvent. Ces sorties se présentaient trois ou quatre fois l'an, c'était une fête pour les élèves, surtout celles qui étaient d'un pays lointain, n'avaient pas de famille, devaient vivre dans l'enceinte fermée. On allait respirer l'air libre, voir la vie normale des autres, bien que les pension-

naires ne formulassent pas ainsi leur pensée. Le parcours de la promenade fut arrêté : Départ à une heure. On suivrait la route de Paris, le Champ de Mars, le boulevard traversé devant l'hôtel de ville, la rue du Mail, le quai, le pont du Centre. On ferait une courte visite à l'église de la Trinité.

On prendrait ensuite la rue de la Censerie, la rue Belle-Poignée afin de longer le Tertre Saint-Laurent, d'indiquer aux élèves l'endroit où l'hérétique Béranger avait prêché contre la présence réelle du Sauveur dans la Sainte Communion. De là, on monterait la rue de la Paix, la place du même nom, on traverserait le boulevard de la Turcie et on s'arrêterait à l'hospice de Sainte-Marie pour visiter la chapelle dont les peintures murales sont remarquables. On se reposerait chez les Sœurs, on y goûterait, chaque élève ayant reçu au départ un petit pain et une tablette de chocolat. Les bonnes sœurs y ajouteraient des pommes. L'itinéraire n'avait pas été révélé aux pensionnaires. Elles le découvrieraient à mesure en marchant. Beaucoup connaissaient peu ou pas la ville d'Angers. Mais quand Renée vit qu'on prenait le chemin de chez elle, son cœur se prit à battre.

— Oh ! si seulement, je pouvais apercevoir mes miens !

Son grand désir fut réalisé en minime partie, assez tout de même pour qu'elle eut la joie de presque frôler la maison. Justement la boulangère menant une brouette de pain sonnait au numéro 3 comme on montait la pente de la rue.

Elle perçut le son de la sonnette, oh ! ce son si connu ! Jeanneton vint ouvrir, tendit la coche à la porteuse qui fit deux entailles avec son couteau destinées à marquer la miche de trois livres prise par la cuisinière.

Et voilà qu'Azor profitant de l'ouverture de la porte, bondit jusqu'à Renée, jappant, sautant, mettant sur l'épaule de l'enfant sa grosse patte.

La religieuse, toujours la mère Anastasie, épouvantée, criait :

— Renvoyez donc cette affreuse bête ! Renée, vous ne cesserez donc jamais de mettre le désordre.

La petite fille sortit du rang la main posée sur la tête de son chien qui la regardait avec amour. Jeanneton le prit par le collier, mais ne put s'empêcher de se pencher sur sa jeune maîtresse pour l'embrasser en hâte. Ensuite, elle resta sur le seuil à voir le défilé qui était long. Les petites marchaient en avant, les moyennes ensuite et les grandes pour terminer le défilé qui prenait toute la longueur de la rue. De sorte que les premières avaient tourné l'angle du carrefour de la Paix quand les dernières en étaient encore à la montée des marronniers.

Là, il y eut un incident. Thérèse d'Alligny, une grande fille blonde de seize ans se mit à saigner du nez si abondam-

ment que la mère Anne-Samuel qui fermait la marche s'en inquiéta et dit à sa compagne, la sœur Candide :

— Il faudrait de l'eau fraîche et faire reposer cette élève. Je vois au sommet de la montée, une domestique sur le pas d'une porte, j'ai envie de lui demander du secours.

— Voulez-vous que je prenne les devants, ma mère, il n'y a pas une boutique dans ce quartier.

— J'irai moi-même avec Thérèse, ma sœur, vous, restez à notre poste. Ce disant, elle prit le bras de la jeune fille, laissa filer les autres élèves, s'écarta du rang et vint au seuil de la maison dont la cuisinière allait repousser la porte.

— Mademoiselle, dit la religieuse, voici une de nos pensionnaires prise d'une hémorragie, auriez-vous la bonté de nous donner de l'eau fraîche et une serviette. Je ne sais comment faire, nos mouchoirs sont hors d'usage.

— Ah ! bien sûr, Madame la religieuse, tout ce que vous voudrez, entrez chez nous.

— Mais le chien...

— Allez coucher Azor. Soyez tranquille, il ne vous fera aucun mal.

Jeanneton s'empressait, elle appela :

— Janie ! Charles !

Celui-ci qui bêchait un massif accourut apportant une chaise. On fit asseoir l'élève qui semblait près de défaillir.

— Il faut lui mettre une clef dans le dos, conseilla le jardinier, lui élever le bras opposé à la narine qui saigne et qu'elle respire de l'eau vinaigrée.

Denise venait justement avec du vinaigre.

La mère Anne-Samuel demanda :

— La maîtresse de maison est-elle là ?

— Non, Madame et Monsieur sont sortis, fit la vieille servante honoraire, mais nous venons d'apercevoir notre petite demoiselle. Vous êtes de son couvent, Madame la religieuse.

— De qui voulez-vous parler, ma bonne femme ?

— De notre Renée, pardi.

— Renée Semtel ? Nous sommes chez ses parents ? s'exclama la mère Anne-Samuel qui se trouvait trop loin en queue de la file, lors de l'intrusion intempestive d'Azor dans les rangs des élèves. Ah ! c'est ici que demeure la chère enfant.

Elle regardait la cour fleurie des dernières roses, des chrysanthèmes, elle admirait l'ordre et la tenue des gens, leur empressement à l'aider. Jeanneton préparait un verre d'eau sucrée pour la jeune fille si pâle dont les mains tremblaient. Janie présentait des serviettes. Peu à peu l'esquinancie se calmait. Thérèse, mourant de soif, buvait avec délice. Les

quatre serviteurs avaient tous les égards possibles. Ils apportaient de l'eau parfumée pour laver les mains de la pauvre Thérèse, ôter les taches de sang répandues sur elle. Charles proposait un biscuit avec un peu de bon vin. Et les braves gens agissaient sûrs de l'approbation de leurs maîtres.

La religieuse s'inquiétait :

— Comment allons-nous rentrer au couvent? Peut-on trouver un fiacre dans le quartier?

— Non, répondit Charles, nous avons bien ici le cheval de Monsieur, mais pas de voiture.

— Ah! ben si, exclama Denise. Madame Michel Semtel va passer à trois heures dans sa calèche. Elle ramène au Puits-rond, la petite Salvoisin qui sort de l'hôpital aujourd'hui, sa jambe est raccommodée. Sûr qu'elle voudra bien reconduire la demoiselle qu'a saigné du nez. Charles, allez donc vite au bout de la rue pour l'arrêter au passage.

— On y va, fit le valet, si que madame la religieuse voudrait entrer à la maison, ce serait plus convenable que d'attendre dehors.

— Non, merci, refusa la mère Anne-Samuel, nous donnons assez d'embarras comme ça. D'ailleurs, il est presque trois heures.

Jeanneton lui avança un fauteuil de jardin :

— Que Madame la religieuse s'assoit, au moins.

Thérèse était mieux, mais très faible, elle essayait de se lever. Elle y parvint, mais la tête lui tournait, elle retomba sur son siège.

— M'est avis, sanctionna Denise, qu'on devrait lui donner un petit reconfortant. Elle est blanche comme ma coiffe. Mangeriez-vous bien un biscuit avec deux doigts de vin de Bordeaux, ma mignonne?

Thérèse en éprouvait grand désir. Elle se sentait à bout de forces, elle osa accepter l'offre de la digne servante qui semblait être chez elle.

Alors Denise alla chercher dans le buffet de la salle, une assiette, elle y mit un verre à bordeaux, l'emplit de vin vieux. Elle ajouta quelques gâteaux secs et revint mettre sur les genoux de la malade cette bonne provende que la jeune fille absorba avec grand plaisir.

Presque tout de suite, elle se trouva plus solide.

— Voilà la voiture, annonça Janie en courant ouvrir la porte. J'entends les chevaux.

L'instant d'après, Mme Michel Semtel, toujours élégante, entra :

— Quoi, dit-elle en voyant la religieuse, un accident. Je suis toute à votre disposition, Mère de Bonne Source. Vous avez chez vous, mon bijou de filleule, ma petite Renée. Et

cette grande fille a du mal? non, ne vous levez pas, mignonne, je sais ce qu'est une hémorragie. Chose peu grave, mais ennuyeuse qui prend toujours mal à propos. Pas vrai?

Mère Anne-Samuel approuva d'un signe, elle voulait s'excuser, la marraine l'en empêcha d'un geste apaisant :

— J'espère qu'on vous a offert tout ce qui était utile. Maîtresse et élève accepteront bien une petite collation? Après je les reconduirai.

La religieuse se récria :

— Merci, Madame, vos serviteurs ont été dignes de vos intentions. A présent, nous reconduire est le plus grand des services. Bientôt, n'est-ce pas?

— Tout de suite. Imaginez que la petite fille de ma blanchisseuse qui demeure au Puits-Rond, à quelques pas d'ici, est tombée à la rivière juste dans le courant. Elle y serait restée, sans le courage d'un gamin de douze ans qui l'a repêchée. Dans sa chute, elle s'était cassé la jambe. On l'a portée à l'hôpital pour la raccommoder. Aujourd'hui, elle est guérie, mais ne peut encore marcher, c'est pourquoi je l'ai été prendre en voiture.

— Vous êtes la bonté même, Madame.

— C'est tout simple. Celui qui a été admirable dans cette circonstance et à qui mon beau-frère, M. Semtel, veut faire avoir la médaille de sauvetage, c'est le jeune sauveteur, un simple apprenti serrurier.

— Je sais, dit Mère Anne-Samuel, il est venu à la Communauté travailler avec son patron. Louis Lemoine, n'est-ce pas? La petite Renée me l'a nommé.

— Renée, Madame de Bonne Source, Renée a un cœur d'or, une âme de cristal.

La marraine sourit de sa métaphore et la maîtresse de classe, qui avait su comprendre son élève, pensa au plaisir qu'elle aurait à raconter l'incident d'aujourd'hui à Bonne Mère.

Le retour en calèche fut facile. La jeune fille avait repris son équilibre. Madame Michel Semtel la remit au couvent avec sa compagne.

## IX

### LA VIE DE PENSION

Pour Noël, il était d'usage, en première classe, de jouer une pièce où l'on conviait Monsieur l'Aumônier, toute la Communauté et les quelques serviteurs laïques employés au travail intérieur. On avait essayé d'arranger pour les actri-

ces féminines *l'Enfance de Louis XV*. Il y aurait la dauphine, les dames d'honneur, la Cour et quelques seigneurs en longues basques. Danjeau, le gouverneur du petit roi de sept ans, était en costume monacal. Louis, en riche tunique qui tombait au-dessous des genoux, avait un rôle difficile tout en contraste. Quand on l'obligeait à recevoir des hommages, il devait rester grave, sérieux, dire des phrases apprises. Puis la séance passée, l'enfant royal revenu dans ses appartements particuliers, reprenait l'allure naturelle à son âge. Il se détendait de la contrainte forcée, jetait en l'air son tricorne à plumes qui allait coiffer le buste de la reine, sautait d'un bond sur la table, grimpait sur les épaules de son précepteur, bref imaginait mille folies, jusqu'au moment où il devait se figer en la pose protocolaire.

Pour remplir ce rôle, il fallait une fillette de la cinquième classe, leste, vive, à la physionomie expressive, aux gestes... intelligents. Bonne Mère, à la réunion du conseil des maîtresses proposait Marie de Hautmont aux yeux fiers, à l'attitude noble, qui saurait donner la main à baiser, parler en maître. Mais pour les scènes de détente, quand Louis s'élance sur la table, fait un pas de danse et saute en bas sur le tapis où il fait des culbutes et se relève ensuite pour escalader à l'aide des rayons de la bibliothèque, le meuble jusqu'en haut pour y reprendre sa balle. La jeune patricienne manquait de souplesse.

— Il faudrait supprimer cette scène émit l'assistante. Aucune fillette n'est capable de la jouer.

— Ce serait dommage, observa l'Econome, c'est la plus drôle, elle est utile pour l'opposition, les contrastes du caractère de l'Enfant-Roi.

— Sans doute. Mais où prendre une enfant qui les réunisse.

— Parmi mes élèves, affirma mère Anne-Samuel, j'en ai une qui saisira parfaitement toutes les nuances du rôle.

— Laquelle ?

— Renée Semtel. Elle jouerait avec naturel, un entrain joyeux et saurait aussi être grave.

— Oui, peut-être, approuva la Supérieure.

— Cette enfant dissipée, retorqua la mère Anastasie est en effet capable de faire tout ce qui n'est pas raisonnable. Mais son talent s'arrêtera là.

— Je ne crois pas, soutint mère Anne-Samuel, elle a le don d'assimilation.

— Comment l'avez-vous expérimenté, ma Mère ? fit la surveillante.

— Oh ! simplement. Quand elle récite une fable, la plus ordinaire des fables, par exemple : *Le loup et l'agneau*.

— C'est possible, consentit la Supérieure, elle n'est pas timide, elle est franche, elle parle comme elle pense et a le ton juste, pas toujours poli, par exemple. On peut essayer...

Les grandes élèves étaient choisies, presque tous les rôles étaient difficiles, mais il y avait des filles intelligentes, et toutes avaient si bonne volonté !

Le jeudi suivant, Mme Sertel et sa sœur Agathe, vinrent voir leur enfant chérie. Renée raconta le projet de comédie à sa tante, très experte en l'art théâtrale, elle avait souvent appris à sa nièce de petits monologues, de sorte que la fillette n'était pas absolument novice sur la scène.

La première fois que mère Anne-Samuel lut la pièce à celle qui avaient été admises pour la jouer, les jeunes filles furent enthousiasmées. Jouer la Reine, représenter la Cour, ce serait superbe ! Quant à la petite de cinquième classe qui incarnerait le jeune roi, serait-il à propos de prendre Renée, les grandes élèves proposaient une « moyenne » de troisième classe qui saurait mieux se tenir, parler et retenir. Elles tenaient à avoir une partenaire digne d'elles. On fit apprendre deux scènes à quatre élèves, une de dix ans, et deux de douze ans, puis encore à Marie de Hautmont et à Renée. Elles jouèrent à la première répétition ou chaque élève lisait son rôle. Les deux actrices moyennes furent écartées tout de suite. Elles étaient gauches, lourdes, sans élan, sans gaieté et dans les attitudes sérieuses semblaient tristes. Marie de Hautmont, sut avoir l'aspect fier, le visage hautain, mais à la scène de jeu, elle garda la même expression sans exprimer la joie de libération par sa physionomie. En dernier lieu, on fit venir Renée. On commença par la scène grave que l'enfant débita sans sourire, l'air plutôt ennuyé que sérieux, avec des regards vers son gouverneur que représentait Thérèse d'Alligny. Mais quand vint la scène joyeuse, Renée sembla entrer dans son élément, son visage s'éclaira, ses yeux brillèrent, elle sauta légèrement sur la table sans effort, refit en riant le grand salut protocolaire qu'elle avait dû exécuter dans l'autre scène, puis elle envoya son chapeau sur la tête de Danjeau, ensuite elle redit, en se parodiant elle-même, les belles phrases qu'elle avait débitées au Cardinal Dubois dans la scène précédente. Elle s'amusa si visiblement que toutes les spectatrices riaient. Puis quand la porte à deux battants s'ouvrit pour l'entrée du régent, elle se figea instantanément en l'attitude royale. Ces mimiques, il faut le dire, lui avaient été indiquées par sa tante Agathe. Elle se les étaient adaptées à merveille. On la retint pour jouer le rôle ce qui rendit jalouse Marie de Hautmont qui se moquait, boudait, et dit insolemment au goûter alors que Renée cou-

paît en quatre une énorme pomme de reinette venant de chez sa tante Zoé et lui en offrait une part :

— Merci, je me contente de mes quartiers de noblesse.

— Moi, j'en veux bien, quêta son autre voisine Elisabeth qui avait autant de titres, mais n'y songeait guère. Quant à Renée, elle ne comprit pas et pendant la récréation porta un autre beau fruit à sa maîtresse de classe qui lui dit en riant.

— Une pomme venant du Paradis terrestre, je vais la montrer à la Communauté.

Renée était en général aimée de ses compagnes, toujours de bonne humeur, complaisante, ne soupçonnant pas une mauvaise intention chez les autres. Elle aurait été la dupe si sa droiture naturelle ne l'eut préservée. Sa maîtresse de classe, sévère et redoutée de ses élèves, l'aimait, la protégeait, mais les surveillantes, surtout la mère Anastasie, admettaient mal les ripostes de la petite fille ni la substitution de l'article *la* au pronom possessif *ma* précédant le mot *Mère*.

Après la Saint-Martin, ce fut l'adieu définitif de l'été, il fallait casser la glace dans les lavabos, les vitres étaient opaques, voilées de givre aux beaux dessins. Les enfants sortaient quand même quand il ne pleuvait ni ne neigeait, à la récréation de mi-jour. La consigne était de courir, sauter. On longeait au pas de course et en rang les longues allées qui conduisaient au bout du grand jardin à la chapelle de la Vierge où l'aumônier donnait la bénédiction le jeudi à la chute du jour. L'été, on s'y rendait en chantant des cantiques. Cet oratoire était la clôture du parc qu'un haut mur entourait. Il était percé d'une petite porte par laquelle les jardiniers passaient les détritres du potager dans un terrain vague sur lequel donnait un petit chemin allant vers la ville. Près de la chapelle s'élevait une superbe charmille sous laquelle étaient des bancs où pendant les retraites les élèves venaient s'asseoir pour méditer. On s'y promenait aussi en disant le chapelet. L'hiver, les charmes centenaires montraient leurs branches tordues dénuées de parure, le vent y passait en grondant.

Renée avait des tentations folles de grimper dans ce réseau de bois, seulement quitter le rang était bien impossible. Pourtant une chance lui advint. La rafale emporta une légère fanchon de laine que la mère Anastasie avait mise par-dessus sa cornette, pour se préserver du mal de dents. Le petit tricot alla s'accrocher dans une brindille à la voûte de la charmille.

— Ah ! fit la surveillante, comment faire ? il faudrait une grande perche... mais elle n'eut pas le temps de se lamenter. Renée avait attrapé un tronc, s'aidant des branches trans-

versales elle montait agile et, arrivée en haut, elle se glissait le long de la voûte, décrochait adroitement la mince écharpe, la laissait tomber, et, revenant par la même voie aérienne, elle sautait lestement sur les feuilles sèches accumulées le long des arbres.

Toutes les pensionnaires avaient suivi l'évolution de leur compagne, elles riaient, les unes applaudissaient, Marie de Hautmont haussait les épaules :

— Sa place serait mieux au cirque qu'ici, murmurait-elle. La surveillante ne savait s'il fallait dire merci ou gronder. Dans le doute, elle trouva plus simple d'ordonner :

— A vos rangs, Mesdemoiselles, la pluie menace, il est temps de rentrer.

A la Communauté, on dût parler de l'exploit de Renée, en général, il fut blâmé, sauf par la mère Anne-Samuel qui déclara charmant le geste spontané de son élève. La mère Anastasie lui donna le lendemain une image. Bonne Mère, l'appela dans son cabinet à propos de ses allures de garçon. La petite fille, tout en écoutant, regardait à travers la porte-fenêtre les arbres du jardin où elle avait été enfermée quelques semaines plus tôt et, comme en résumé, l'escalade des charmes avait été utile, la religieuse finissait le sermon par une petite caresse sur la joue de l'enfant en disant :

— Vous allez devenir raisonnable, n'est-ce pas, Renée?

— Je tâcherai de ne plus grimper aux arbres, pourtant... il le faudrait bien encore une fois, la Bonne Mère. Regardez le marronnier là, juste à l'endroit où il effleure la palissade. Voyez-vous une pie qui a l'air de becqueter quelque chose. Si j'allais voir, dites...

— Renée, vous êtes incorrigible.

Avant que la religieuse ait eu le temps d'agir, la petite avait ouvert la porte, s'élançait dehors. Elle montait en haut de la palissade, saisissait la grosse branche par son extrémité et à l'aide des genoux et des mains gagnait le tronc à l'embranchement des rameaux. La pie s'envolait abandonnant son butin.

— C'est un poussin, s'écriait la petite fille, tendez vos mains, la Bonne Mère, je vous le jette.

La religieuse d'instinct obéissait, Renée suspendue à la branche flexible qui plongeait par-dessus la clôture, sautait légèrement dans le jardin. La religieuse effarée, emportait chez elle, la petite bête blessée, c'était un des poussins que la sœur Philomène, la basse-courrière, élevait avec tant de soin pour les servir à Pâques sur la table de Monseigneur quand il viendrait au couvent.

— Si je le reportais à la Sœur, conseillait Renée nulle-

ment émue de son équipée, il vit encore, peut-être qu'il se guérirait.

— Allez donc, enfant terrible, fit la Supérieure, convaincue de son impuissance et, ne pouvant cette fois encore, punir un acte de sauvetage. Elle pensait :

— Mère Anne-Samuel a raison, notre élève n'est pas banale, mais elle n'est guère dans la note de notre maison. C'est une impulsive, un cœur vibrant, une belle nature

## X

### LA FUITE

Les jours moroses étaient très courts. Tout le monde souffrait de la température particulièrement glacée cette année-là. Les élèves marchaient courbées, leurs mains enflées, gercées, cachées dans les poches de leurs sarreaux. On allumait bien aux heures de classes un petit poêle dans chaque pièce, mais c'était tellement insuffisant !

Aux récréations, les élèves qui préféraient ne pas sortir, étaient libres de rester dans la salle d'ouvrage. Elles pouvaient s'amuser à des jeux d'esprit, à « collin-maillard », à « la poste passe », bref, à des distractions relativement tranquilles.

Celles qui sortaient — les plus rares — mettaient manteaux et capelines. Renée était de celles qui voulaient courir, elle trouvait moyen de faire des glissades sur le givre, de galoper à qui serait le plus vite rendue à la chapelle de la Sainte Vierge, fermée d'ailleurs jusqu'au printemps.

La pauvre petite en classe, gémissait tout de même, tenu son porte-plume était cruel parce que les joints de sa première phalange offraient des gerçures profondes que les applications de cédrat ne parvenaient pas à fermer. Ses parents lui apportaient bien des mitaines, seulement, cela la gênait, irritait le mal à vif. Aussi la fillette si courageuse perdait son entrain. A l'étude, quelques fillettes s'asseyaient sur un de leurs pieds remonté sous elles, c'était défendu comme une tenue incorrecte et la surveillante grondait :

— Renée, disait-elle une fois :

— Vous savez bien qu'il est défendu de s'asseoir sur un pied, vous entendez Renée ?

— Alors, je vais mettre les deux, riposta l'enfant.

— Sortez de votre place, Mademoiselle, et allez vous mettre debout dans le coin, le visage au mur.

— Bon. Il est justement chaud le mur, la cheminée de la cuisine y passe.

— Petite raisonneuse, allez à la porte.

L'indisciplinée enfant avait des souliers en feutre bien rembourrés, qui ne faisaient pas de bruit en marchant. Elle se mit à sauter, en long et en large dans la galerie, mais elle restait mélancolique. Elle voyait en imagination la cheminée de la salle, la gaie flamme, sa petite chaise entre papa et maman, le bol de lait chaud pour goûter avec une rôtie bien beurrée. Les larmes venaient à ses yeux, ses mains saignantes la brûlaient. Ah! s'en aller! Justement on vint l'appeler pour la leçon de piano. Là, elle aurait chaud, mais plier la main, faire jouer ses doigts ankylosés...

La gardienne, les pieds sur sa chaufferette assise dans l'embrasure de la fenêtre, tricotait. Le vieux professeur, dans son fauteuil, lui dit selon l'usage :

— Bonjour, mon enfant, prenez la méthode Lemoine, jouez-moi « le Carnaval de Venise ». Bonne Mère a décidé que vous donneriez ce morceau à la composition. Avant, faites les gammes dièzes, chacune deux fois.

Le morceau arrangé pour les débutantes est joli, Renée l'aimait, le répétait avec goût. Elle se mit aux gammes, passer le pouce lui faisait très mal à cause du mouvement de la jointure ouverte. Aussi allait-elle sans ardeur, enfonçant les touches le moins possible. Le professeur endormi par cette monotonie, la baguette de buis qui lui servait à désigner les lignes posées sur ses genoux, s'abandonnait au repos. La gardienne, obligée de se tenir à son poste, de veiller à ce que les leçons soient données, n'osant secouer le bonhomme, s'avisa de jeter au feu une grosse bûche qui heurta les pincettes et les fit tomber à grand bruit sur la plaque de marbre du foyer. Le musicien se dressa en sursaut, s'en prit à l'élève :

— Quoi! quoi! qu'est-ce que vous faites, Mademoiselle? Et, sans y songer, prenant sa baguette, il voulut taper sur le cahier, mais il s'y prit si mal dans son émoi, que les doigts de l'enfant supportèrent le coup.

Renée eut un cri de souffrance, sauta de son tabouret, courut à la porte et s'enfuit éperdue. La religieuse arrangeant le feu, M. Hetzel, le professeur, demandait :

— Qu'est-ce que vous faites, ma sœur? La leçon est-elle finie? Appelez l'élève suivante.

— Oui, oui, Monsieur, remettez-vous.

Elle sortait très contrariée, montait à la troisième classe chercher la pensionnaire dont c'était le tour, l'amenait au salon de musique où le vieillard réveillé se promenait les mains derrière le dos, fredonnant un air de sa composition.

— Je pense que Renée est rentrée à l'étude, se dit la re-

ligieuse, la pauvre petite a eu peur... J'en suis un peu inquiète.

Elle revint à son poste dans le salon de musique.

Qu'était devenue la fillette? Elle n'avait qu'une idée : fuir.

Le vestiaire donnait dans la galerie, elle s'y réfugia un moment derrière les manteaux, enveloppa sa main blessée dans son mouchoir, puis elle ouvrit la porte de la terrasse, sortit, referma doucement, traversa en courant l'espace jusqu'aux marches descendant dans le jardin. Là, elle hésita... pas longtemps, puis elle se lança au galop, suivit la longue allée jusqu'à la chapelle de la Vierge. Allait-elle s'y réfugier? Non, elle était fermée, mais la petite poterne du jardinier était entrebaillée. O tentation ! L'enfant se glissa dehors, le jardinier roulait sa brouette, lui tournant le dos, elle se tapit contre la haie du chemin. Le jardinier vida ses débris, revint au jardin, referma la porte au verrou et retourna à son travail sans avoir aperçu la fugitive .

Celle-ci, le cœur battant, se trouvait en pleine campagne déserte. Un petit chemin, entre les jardins, était devant elle. Il conduisait à la grande allée du « bout du Mail ». La nuit était déjà menaçante, le ciel gris et bas. Le quart de quatre heures sonnait à l'hôtel de ville.

La petite fille fila à toute allure dans cette voie qui la conduisait à l'orée du jardin public du Mail. Quelques promeneurs marchaient vite entre les carrefours. Renée connaissait les aîtres de cette belle promenade, elle y avait souvent joué. Maintenant, les massifs étaient noirs, les plantes gelées, le kiosque à musique se dressait silencieux entre les grands camélias toujours verts. Elle le contourna, franchit une des grilles donnant sur le boulevard de la Mairie qu'elle traversa au galop. Elle était en haut de la longue rue du Mail qui aboutit à la rivière. Elle s'y lança. Mais au milieu de sa course, elle dût s'arrêter pour respirer un moment...

Le bijoutier, à l'angle de la place du Piloni, avait déjà éclairé sa boutique étincelante. La pensionnaire, en rupture de clôture, halletante, s'appuya contre la devanture. Elle était venue là avec sa mère plusieurs fois. D'autres enfants, qui rentraient de l'école, s'arrêtaient un peu devant cette joyeuse clarté. Ils regardaient Renée, en sarreau, tête nue, chaussée de feutres, dont le costume ne répondait pas à la température. Mais elle ne s'occupait guère d'eux, elle reprit sa course, longea le quai, franchit le pont du Centre.

La cloche de l'église de la Trinité sonnait le salut, la petite pensa un instant à entrer dans le sanctuaire, peut-être y retrouverait-elle sa mère... mais une réflexion l'arrêta. Son aspect insolite. On la remarquerait là où elle était connue.

C'était sa paroisse. Elle fila par l'étroite rue qui longe le Ronceray, suivit le mur de l'école des Arts et, arrivée enfin au tertre Saint-Laurent, elle eut un soupir d'aise. Son cœur affolé l'obligeait à monter la pente de la rue Belle-Poignée lentement. Elle avait chaud, la sueur, malgré le froid, coulait de son front. Elle se suspendit à la sonnette, elle reconnut le bruit des sabots de Janie sur le sable et comme la bonne ouvrait, elle se jeta à son cou. Peu s'en fallut qu'elles ne tombassent toutes les deux, l'une de surprise, l'autre d'épuisement.

— Maman? criait Renée, où est maman?

Elle se précipitait dans la cuisine, où étaient Denise et Jeanneton :

— Toi ! faisaient les vieilles servantes. D'où viens-tu mon Dieu !

— Où sont maman, papa?

— Ils sont à une réunion en ville, chez le comte de Trébarbes et ne rentreront pas de bonne heure. Mais mon pauvre chat, dans quel état tu es!

Denise lui essuyait le front, la faisait asseoir près du feu pour qu'elle ne se refroidisse pas, puis elle disait à Jeanneton :

— Fais chauffer du vin sucré, elle est tout essouffée. Tu t'es donc sauvée de pension, ma minette, tu es seule?

— Oui. Je sais bien le chemin. Ah! j'ai couru!

— Ça se voit, tu es en nage, as-tu faim?

— Bien sûr, j'ai pas goûté.

— Je vais te faire une tartine de rillettes. Mais il t'est arrivé quelque chose. Qu'as-tu à ta main? On dirait qu'elle saigne.

— C'est rien. Mais je ne veux pas retourner au couvent, non, j'en ai assez. C'est pas un endroit pour vivre quand on a un papa, une maman et toi.

— Je l'ai toujours dit, approuva Denise en étendant les rillettes sur un beau rond de pain coupé dans la miche fraîche.

Il était près de sept heures (on ne disait pas encore dix-neuf heures) quand M. et Mme Semtel rentrèrent. Il faisait nuit noire, le père avait le loquet, mais Renée entendit se fermer le lourd battant de bois et courut au-devant d'eux éclairée par la lumière venant de la porte de la cuisine ouverte. Elle se jetait contre eux :

— Papa! Maman!

— Toi! comment toi, fit le père l'enlevant dans ses bras, et ils entrèrent ensemble. Les parents contemplaient leur fille à la clarté de la lampe :

— Tu n'as pas de mal, chérie, pourquoi t'a-t-on ramenée ?

La petite fille éclata de rire :

— On ne m'a pas ramenée, je me suis sauvée.

— Que dis-tu, petite folle ?

— La vérité, maman. J'avais mal, tout plein de chagrin, j'ai trouvé la poterne entrebaillée, j'ai filé...

— Toute seule !

— J'ai couru, je sais le chemin, mes pattes avaient des ailes, je venais à vous.

Les parents regardaient les domestiques qui souriaient. Le père s'était assis, sa fille sur les genoux :

— Raconte-nous ton extraordinaire histoire.

L'enfant expliqua son équipée, avoua sa souffrance, sa détresse, le froid. En fuyant le salon de musique, elle ne voulait plus rentrer en classe puisque la surveillante l'avait mise à la porte. Alors, elle avait eu l'idée d'aller se cacher dans la chapelle de la Sainte Vierge. Seulement la porte en était fermée, mais celle de l'enclos était ouverte sur la liberté.

— Alors, personne ne t'a vu t'échapper...

— Personne. Le jardin était désert, le jardinier venait de rouler sa brouette, j'ai filé derrière lui.

— Que doivent penser les religieuses ?

— C'est elles qui sont les loups, elles vont me chercher.

— Elles n'est pas peureuse, admira Jeanneton.

L'enfant embrassait ses parents à tour de rôle, tellement heureuse !

— Papa, je pensais à toi, quand tu t'es échappé du camp de prisonniers en Algérie.

Mme Semtel sourit :

— Voilà le résultat de tes histoires, mon ami. A présent on va souper et coucher notre transfuge. Janie, prépare son lit et mets-y une boule d'eau chaude,

— C'est déjà fait, Madame.

Ils passèrent dans la salle où le couvert était mis.

— Ah ! disait Renée avec un soupir de contentement. Ce qu'on est bien chez nous !

— N'empêche que dès l'aube, demain, j'irai prévenir de ta fugue les religieuses, projeta le père. Si Charles était ici, je l'enverrais dès ce soir, mais il n'est pas revenu de la campagne, par ces courtes journées, il préfère y coucher.

— Qu'as-tu à la main, ma chérie ? s'inquiéta sa mère. Pourquoi est-elle bandée de toile ?

— Rien, des gerçures. Denise m'a mis du cédra pour que ça pique moins.

Le père attendri pensait :

— Quel courage, quelle volonté chez un enfant si jeune.

— Comme elle te ressemble, mon ami, fit Mme Semtel, souriant à son mari. Tu devais être ainsi à son âge, j'en suis sûre.

— Ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux. Quelle histoire avec le couvent.

Renée dormit paisible, heureuse, sortie de la geôle.

## XI

### LA BELLE EQUIPEE

Que se passait-il au couvent? Bonne Mère était affolée. Tout d'abord la surveillante d'étude croyant l'élève au piano, ne pensait pas à une leçon ainsi prolongée. Mais quand il fallut passer de la salle d'étude en classe, la Mère Anne-Samuel demanda où était Renée.

Nul ne pouvait la renseigner, elle envoya Marie de Hautmont s'informer au salon de musique. Mère Saint Cézaire, la gardienne, raconta l'incident :

— Renée a dû se rendre à la salle d'étude... à moins que souffrant de ses gerçures, elle ne soit allée à l'infirmerie.

La Mère Théophanie, l'infirmière, n'avait vu personne. Mère Anne-Samuel quitta sa classe et courut chez Bonne Mère qui sans doute, saurait où était sa pensionnaire.

— Comment? s'inquiéta la Supérieure, on ignore où se cache cette petite indisciplinée. Elle ne sait qu'inventer pour mal faire.

— En tous cas, il faut la retrouver, suggéra la maîtresse de classe.

Bonne Mère actionna toutes ses sonnettes, les sœurs accoururent, chacune explora la partie qui la concernait, mais en vain. La cloche du goûter rassembla toutes les pensionnaires, la place de Renée resta vide. On visita les greniers, les dortoirs, les cuisines, même la basse-cour. Bref, ce fut une alerte générale.

Les élèves furent interrogées. Nulle n'avait reçu de confidences de l'enfant terrible. Bonne Mère, outrée, s'écriait :

— Ah ! la vilaine créature, quand elle sera revenue, je la ferai reconduire à ses parents, je ne veux plus d'une pareille élève qui trouble l'ordre du pensionnat.

A part les élèves et les religieuses de nature calme, la nuit fut sans sommeil pour les habitantes de Bonne-Source. Le lendemain, aussitôt après la messe de six heures, la Supérieure fit venir la mère Anne-Samuel et lui dit :

— Vous êtes la maîtresse de Renée Semtel, vous avez été

chez elle le jour de la promenade, je vous demanderai de faire la pénible visite indispensable à ses parents. Allez y tout de suite et dites la vérité, l'enfant est disparue. Mais il ne peut lui être arrivé rien de fâcheux, aucun danger n'existe au pensionnat.

Mère Anne-Samuel alla mettre sa cape, de fortes chaussures, des gants de laine et partit. Elle aimait sa petite élève et elle priait en route le bon Dieu de la lui rendre.

La religieuse avait peu l'habitude de la marche, la course était longue, le froid intense, elle s'essoufflait. Elle finit par arriver rue Belle-Poignée comme la messe de huit heures sonnait à la Trinité.

Le cœur battant, elle tira la clochette de la maison. Jeanneton vint ouvrir.

— Ah! Madame la religieuse, dit-elle avec un sourire, Monsieur allait partir chez vous.

— Renée! Renée! elle est ici?

— Oui, Madame, entrez, elle ne fait que parler de la Mère Anne-amuel.

Celle-ci traversa la cour. M. Semtel en chapeau et en pardessus venait à sa rencontre :

— J'allais à Bonne-Source, Madame, ma fille est ici. Venez, vous la verrez.

Il ouvrait la porte de la salle, lui présentait un fauteuil, près du feu.

« Je vais appeler Renée.

Pas n'en était besoin, l'enfant descendait l'escalier au galop, elle se précipitait vers la religieuse, lui prenait les mains :

— M'en voulez pas, la Mère, j'avais tant de chagrin, j'ai pas réfléchi, j'ai couru.

— Mais, par où avez-vous passé? haleta la maîtresse de classe.

— Par la porte de l'enclos, près de la chapelle du jardin. Le jardinier l'avait ouverte, j'en ai profité, il ne m'a pas vue.

— Mon enfant, tout le couvent est d'une inquiétude...

— Oui. Papa allait vous expliquer... Mais vous voilà. Ah! je suis bien contente, la mère Anne-Samuel parce que, vous, je vous aime.

— Moi aussi, vilaine enfant. On ne fait pas des tours pareils.

— J'ai agi sans penser. J'étais fâché aussi. Ce bonhomme de musico m'avait fait très mal. Ma main saignait.

La religieuse leva les yeux sur M. Semtel debout qui la regardait avec bienveillance. Elle lui dit :

— Bonne Mère est tellement inquiète à la Communauté, Monsieur, je dois repartir tout de suite la rassurer.

— J'y vais, Madame. Reposez-vous, l'émotion et cette longue course vous ont fatiguée. Acceptez un petit réconfort.

— Oh! c'est vrai, s'écria Renée. Je vais dire à Jeanneton de vous apporter du café bien chaud, du lait, des rôties, c'est très bon.

— Non, merci, mon enfant, je n'ai besoin de rien.

— Je crois que si, Madame, insista M. Semtel, vous paraissiez encore essouffée, vous avez marché vite et longtemps. Prenez ce que vous offre ma fille. Je vous précède près de Madame la Supérieure, vous ne serez plus aussi pressée de rentrer.

En effet, la digne religieuse était brisée, elle essuyait son front moite. Renée était partie commander le léger repas, Madame Semtel arrivait. Son mari s'en allait hâtivement. La maîtresse de classe pensait combien cette excellente famille était agréable, combien sa pensionnaire devait trouver dure l'existence à Bonne-Source.

Et quand Jeanneton apporta le plateau parfumé, fumant, elle éprouva le retour de ses forces en dégustant le parfait déjeuner. Son élève la servait, souriante, gentille, heureuse de voir entre les tuyaux de sa coiffe, le visage moins pâle, Mme Semtel était entrée, elle excusait sa fille, une impulsive.

— Une enfant gâtée, fit la religieuse doucement.

— Non. Jamais elle ne nous a donné l'occasion de la gronder.

— Pourtant cette fois...

— Il y aurait des circonstances atténuantes.

— Sans doute, concéda la Mère Anne-Samuel. Je vais remmener mon élève, Madame. Elle promettra de ne pas recommencer et tout sera oublié, n'est-ce pas, Renée ?

La petite secoua la tête.

— Non, la Mère Anne-Samuel, je ne veux plus rentrer en pension. La Mère Anastasie dit que je détonne dans le troupeau.

— Je le crois aussi, approuva Mme Semtel, nous voulions que notre fille connaisse la vie commune avec d'autres fillettes. L'expérience n'a pas réussi ou bien a été suffisante. Renée fera ses études près de nous. J'irai avec elle prendre congé de Madame la Supérieure, aussitôt que le temps le permettra, mon mari va la prévenir ce matin de notre décision.

— Ma chère petite élève, fit la religieuse émue, elle a une si vaillante nature! Je la regrette infiniment.

— La Mère, ajouta Renée, une autre tasse de café, je vous en prie, votre retour sera si long... si triste. Je ne regrette

que vous... la seule de toutes les maîtresses qui m'ait montré un peu d'indulgence. Il y a pourtant encore quelqu'un que je regrette : Elisabeth, qui n'aura plus de provisions... mais je lui en porterai quelquefois, je viendrai la voir au parloir.

La religieuse s'abandonnait au bien-être du repos, de la chaleur, de la paix. Elle avait peine à partir, à s'arracher à cette chose si rare pour elle. Une petite jouissance délectable sur son chemin ardu.

M. Semtel avait eu souvent des situations difficiles à régler. A l'armée d'Afrique, il avait connu les embarras variés des rapports avec les indigènes, les fonctionnaires civils, même les affaires religieuses. Il ne redoutait pas d'affronter toute la Communauté.

Il fut reçu seulement par la Supérieure, l'Assistante et l'Économe avec laquelle il régla le trimestre en cours après avoir déclaré son intention de garder sa fille désormais.

De part et d'autre, on fut correct, et quand le père de Renée franchit le seuil du couvent pour regagner sa demeure, il ne pouvait plus comprendre comment il avait pu se décider à se séparer de son enfant chérie. Il ne rentra pas directement chez lui, il passa chez sa belle-sœur, lui conta l'aventure. La marraine s'écria :

— Moi, voyez-vous, René, je n'ai jamais pu admettre votre singulière idée d'exiler l'enfant du nid familial. La vie lui apprendra assez vite les douleurs et les séparations. Que l'enfance au moins soit favorisée. Victor-Hugo l'a dit

*« Naître et ne pas savoir que l'enfance éphémère  
Ruisseau de lait qui coule sans une goutte amère  
Est l'âge du bonheur et le plus doux moment,  
Que l'homme, ombre qui passe !  
Ait sous le firmament ».*

Tante Agathe ne demandait qu'à instruire sa nièce, elle en était bien capable. Et l'existence reprit dans le calme si doux de la confiance et de la tendresse.

## XII

### VIE DE PROVINCE

Son court passage au couvent avait montré à Renée un autre aspect de la vie. S'occuper de soi, compter sur soi, agir pour soi, se défendre. Ecole de l'égoïsme? Pas précisément. « L'art de se tirer des pattes », disait en riant Zœ Lamotte

Tante Zoé aimait à se promener avec sa nièce, à cheval, à pied. Elle n'avait jamais eu d'enfants, un mari affectueux qui réglait et arrangeait à merveille leur grande fortune. Des serviteurs, les mêmes depuis son mariage, qu'elle n'avait besoin ni de surveiller, ni de commander, elle vivait l'existence facile, mondaine, pas inutile cependant. Elle était généreuse et faisait du bien, remplissant le rôle de celles qui dépensent, font « marcher » le commerce, donnent à gagner aux travailleurs, tout en restant distante des subalternes, sans l'aménité philanthropique de son oncle René Semtel. Sa jeune nièce l'amusait, l'esprit fin, la répartie, l'entrain de l'enfant concordait avec sa nature exubérante. Elles avaient autant de plaisir l'une que l'autre à lancer des pierres plates sur les étangs pour faire des ricochets, à réaliser quelques prouesses à cheval, à danser la polka sur des échasses. Le parc du château des Emérillais était le théâtre de leurs jeux sportifs. Mais au milieu des réalisations heureuses, il passa une ombre, un départ, un adieu définitif. La chère marraine retourna à Dieu, tout doucement, comme s'achève une lumière qui a brûlé jusqu'au bout. Elle dit aux siens :

— Au revoir, je m'en vais, je vous dois mes joies les meilleures, j'ai aimé ma vie, je l'ai vécue selon mes goûts, j'ai connu peu de déceptions, aucune du cœur. J'ai aimé qui m'aimait. J'espère continuer à être heureuse là-haut, car je n'ai fait sciemment aucun mal, j'ai accepté les dons du ciel, j'en ai usé, comme on prend avec reconnaissance les fleurs qu'on vous offre. On les respire, on les contemple sans les refuser.

Je lègue à ma fille le soin matériel de mes pauvres, de mes œuvres et à mon cher beau-frère, le soin moral des familles que je soutenais. Je voudrais que le dîner annuel que je donnais aux petits ramoneurs le jour de leur première communion, continue, que les apprentis des fabriques aient encore leurs étrennes, je demande à ma mignonne filleule de s'en occuper. Je crois que les « disparus » voient les vivants. S'ils peuvent encore les aider, mes chers bien-aimés, comptez sur moi. N'ayez ni larmes, ni chagrin, je quitte le plan visible de l'humanité sans regret, car j'ai foi en la bonté divine, mon heure est venue. Au revoir.

Elle avait voulu des funérailles très simples, une « donnée de pain » aux pauvres, comme c'était l'usage, la distribution abondante de vêtements, des provisions venant de ses récoltes entassées dans sa maison qu'elle léguait au patronage des Sœurs de la charité. Elle priait sa fille de garder ses chevaux, son cocher, ses domestiques auxquels elle donnait une rente. Avec ses belles robes et manteaux de soie et de ve-

lours, ses châles de l'Inde, l'œuvre des tabernacles ferait des ornements pour les paroisses pauvres.

René Semtel était très affecté. Il aimait sa belle-sœur. Il enviait sa sérénité au départ. Hélas ! quand ce serait son tour de désertier, comme son cœur se briserait. Quitter les deux amours de sa vie : sa femme, sa fille ! s'en aller en avant... trop tôt. Mais il se gardait bien d'avouer sa peine, il arrangerait de son mieux leurs affaires d'intérêt pour qu'elles n'aient, du côté matériel, aucun souci. Ce serait bien assez de le pleurer lui qu'elles aimaient de toute la force de leur cœur.

Un autre deuil passa sur la famille : Martin Des Ormes que sa femme suivit de près. Il s'en alla subitement, pris de congestion à la revue du 15 août où l'on célébrait la fête de l'empereur. Il avait, une dernière fois revêtu son uniforme qu'il aimait tant !

La famille se désagrégeait. René Semtel à présent se trouvait en tête pour partir. Il était le doyen.

Renée grandissait robuste, saine, alerte, toujours gaie, vive, aimant l'activité, les jeux de plein air. Elle suivait les cours d'un excellent professeur qui était en même temps le bibliothécaire de la ville, directeur de la Revue d'Anjou. Il faisait des cours de littérature et d'histoire d'un intérêt passionnant. Bien des jeunes filles d'Angers les suivaient, plusieurs ne peuvent l'avoir oublié. Il formait une élite pour le charme délicat de la vie mondaine sans frivolité. Il savait présenter l'art et la science d'une manière attractive, ses élèves préféraient aux jeux ses causeries qui ornaient leur esprit, faisaient vibrer leur cœur. Plusieurs de ces jeunes filles devinrent plus tard de distinguées écrivaines.

Renée, qui ne faisait rien à demi, se livrait avec fougue à la littérature, entraînée déjà dans cette voie par sa tante Agathe autour de tant de comédies et par son père dans le genre historique.

...L'eau de la Maine courait sous les ponts pour aller s'unir à la Loire et se jeter dans la mer.

### XIII

## LA SOCIÉTÉ AU DERNIER SIÈCLE

Parmi les villes de province, Angers est une des plus artistiques, la Société aime et comprend la musique. Les concerts qui se donnaient au Cercle étaient des plus suivis. Un quatuor de musiciens de Paris répondait à l'appel du célè-

bre violoniste angevin : M. Catermel. Ce sont MM. Maurin, Demunck, Mas, puis l'organiste Gabriel Fauré.

Ils descendaient chez un dilettante commerçant, ami de l'art musical nommé M. Michel qui habitait place du Pilon. Camille Saint Saëns, était souvent du groupe auquel la ville faisait fête.

La Préfecture d'Angers offrait des bals brillants présidés par la préfète, Mme de Rouvre. La magistrature, sous l'empire, jouissait d'une considération méritée, recevait, et était reçue, dans ce qu'on appelait alors la première société après la noblesse dont certains membres restaient en dehors. La politique ne troublait pas trop les consciences. Monsieur et Madame Lamotte donnaient des dîners somptueux où l'armée, la finance, la haute bourgeoisie se coudoyaient si aimablement.

Autre était le milieu des Trébarbes qui n'admettaient pas l'Empire, restaient fidèles à l'impossible rêve dont l'éveil n'est pas encore arrivé à notre époque... qui voit se succéder sur l'arbre aux lys des rameaux successifs.

Beaucoup d'étrangers accouraient en France, on parlait de l'exposition universelle qui allait mettre la France au pinnacle en l'année 1867. Ce serait la gloire, l'honneur, on verrait à l'opéra un parterre de rois ! Tout serait joie, richesse, plaisirs sous un ciel si resplendissant que nul ne soupçonnait qu'il put cacher des nuages.

M. et Mme Semtel usaient modérément des réunions mondaines. Ils offraient deux grands dîners par an pour ne pas mêler les deux groupes de leurs relations. Toutes les semaines, ils recevaient leur famille et des amis intimes en des agapes restreintes, cordiales, où leur fille était admise, bien qu'elle n'eut que douze ans. Renée aimait le monde, le mouvement, elle pouvait dire comme sa marraine : « J'aime ma vie ». Elle était retournée au couvent pendant trois mois, d'avril à juillet, afin de préparer et faire sa première communion. A ce moment, elle avait éprouvé un drame intérieur qu'heureusement son intelligente confidente tante Agathe avait déclaré. La fillette qui jamais n'avait été trompée, disait toujours la vérité, croyait ceux en qui elle avait foi, prenait dans leur sens clair les mots et les intentions. Or, pendant la retraite de la première communion, l'aumônier, les religieuses avaient avec les catéchumènes des entretiens édifiants, on leur lisait et faisait lire des récits merveilleux où s'affirmait la foi.

— Ce jour, mes enfants, disait l'aumônier, sera le plus beau de votre vie, vous goûterez le bonheur parfait, vous comprendrez le Paradis.

Renée était radieuse, elle priait de toute son âme, elle

suivait les exercices ponctuellement, chassait de sa pensée la moindre distraction, la plus petite dissipation. La Mère Anne-Samuel, heureuse d'avoir repris son élève privilégiée, admirait ce vouloir de lutter contre l'entraînement de sa nature et elle lui répétait combien une telle ferveur serait récompensée par le bonheur suprême du plus beau jour de la vie.

Le jour vint, l'enfant n'en dormit pas de la nuit précédente. Elle embrassa ses parents, ses tantes avec un élan d'amour le matin à leur arrivée au couvent et retourna se joindre aux autres élèves, à son rang. Elle tenait un beau cierge, elle avait au bras son chapelet en perles fines — don de sa tante Zoé. — Son livre blanc à couverture d'ivoire en main, elle regardait l'autel avec une émotion qui faisait battre son cœur. C'était le 21 juin, jour de saint Louis de Gonzague, le patron de la jeunesse.

Les premières communiantes, étaient en avant dans la nef de la chapelle, les parents sur les bas-côtés. Quand vint le moment solennel attendu, la lecture des actes, la petite allocution de l'aumônier, les enfants se levèrent en chantant sans accompagnement d'orgue, avec leurs voix d'anges, le cantique :

« *Nous accourons o Dieu d'amour !  
Accomplissez votre promesse* ».

Renée se tourna à demi pour envoyer un regard à ses tant aimés parents, et elle défla à son tour, reçut, avec un tel émoi, la Sainte Hostie, qu'elle faillit s'évanouir. Revenue à son prie-Dieu, le front dans ses mains, elle écouta la voix divine, elle attendit la révélation du bonheur !

Un moment s'écoula assez long, puis l'aumônier reprit la parole, la messe s'acheva. Les élèves sortirent de la chapelle, leurs parents proches furent admis à les embrasser, on leur servit du chocolat et des boules de pain béni. Les familles pourraient reprendre leurs filles après les vêpres et la procession dans les jardins.

Renée suivait son rang morne, pâle, silencieuse, une affreuse migraine martelait ses tempes, elle avait envie de pleurer.

Et cette crise de sanglots éclata quand, enfin libérée, après le salut, elle se retrouva dans la voiture avec ses parents.

— Qu'as-tu, ma chérie? demanda sa mère inquiète.

— C'est la fatigue, dit le père, un peu d'énervement.

Tante Agathe ne souffla mot, elle observait sa nièce dont elle connaissait si bien le cœur et les pensées.

Quand elles furent seules à la maison, dans la chambre de Renée où la bonne tante ôtait à sa nièce son voile et sa couronne pour qu'elle soit plus à l'aise et puisse se reposer,

son père et sa mère étant retenus au salon par des visiteurs amis, Agathe prit sa nièce chérie dans ses bras :

— Qu'as-tu mon trésor ?

— Oh ! tante, j'ai fait une mauvaise première communion.

— Comment ? c'est impossible ! Que se passe-t-il dans ta pensée ?

— Rien. Rien du tout. Je n'ai rien senti, rien éprouvé. Ce délicieux bonheur, je ne l'ai pas eu. Mon jour, le plus heureux de ma vie, a été désolé. J'ai grand mal à la tête, je suis triste, si triste. Le bon Dieu n'est pas venu en moi pour sûr.

— Si, ma Renée. Il est venu en toi. Il y reste. Ce bonheur n'est pas matériel, il est purement mystique, c'est-à-dire qu'il se réalise dans la foi, la connaissance d'être enfant de l'église catholique, de compter sur la lumière éternelle où nous verrons Dieu. Nous pouvons nous dire qu'Il nous aime, nous voit, nous garde du mal.

— Mais non, puisque j'ai tant mal à la tête.

— Du mal du péché. Rien n'est tangible dans la joie suprême, c'est la sécurité de l'avenir, c'est d'avoir la force de résister aux tentations. Ecoute, ma mignonne, tu comprends bien le bonheur d'aimer ton père et ta mère.

— Et toi, aussi tante chérie.

— Si tu ne nous aimais pas, tu aurais le cœur vide, mais tu n'éprouves rien de matériel, tu es heureuse de nous aimer.

— Oui, mais vous êtes si bons, si tendres... si tu le pouvais, tu m'ôterais ma migraine...

— Sûrement. Mais qu'est-ce qu'une si petite misère auprès des dons innombrables que Dieu t'a fait. Ton père, ta mère, même moi, mon trésor, c'est Lui qui nous a donné à toi. Tu aurais pu être la fille des saltimbanques qui sont sur la foire et battent leurs enfants pour qu'ils fassent des tours de force devant la foule. Tu es une privilégiée.

— C'est vrai. Alors, je n'ai pas fait une mauvaise première communion.

— Sûrement. Tu vas t'allonger sur ton lit jusqu'au dîner. Tu n'as pas dormi cette nuit, à peine mangé aujourd'hui. Voilà la cause de ta migraine qui sera passée après ton repos.

La tante embrassa la petite. Qui sait, pensait-elle, si d'autres fillettes n'ont pas eu la même déception...

## XIV

## REVES D'AMOUR

C'était le 24 juin. On fêtait la Saint Jean en Vendée, on faisait vibrer les chaudrons de cuivre et ce ronflement s'entendait de loin. La jeunesse sautait par-dessus les braises, des feux allumés autour des mâts.

Le ménage Lamotte recevait à sa villa d'Olonne, enguirlandée de rosiers grimpants. Les prairies fraîchement tondues auraient pu faire de superbes « court » pour le tennis, mais le jeu favori de maintenant n'était pas encore à la mode, non plus que l'auto, la bicyclette, l'avion. C'étaient des calèches qui arrivaient dans l'avenue, quelques jeunes gens à vélocipède, d'autres à cheval. Une grande collation était servie sur la terrasse, en l'honneur des quinze ans de Renée. Pour la première fois, on avait relevé sa toison châtaine. Elle arborait une robe demi longue en toile blanche brodée par tante Agathe et au cou un collier de corail blanc offert par tante Zoé.

Les invités jouaient aux cartes dans un salon : le piquet, le wist, le boston, les échecs, les dames, chacun selon son goût.

D'autres se promenaient, une partie de la jeunesse jouait au croquet, dansait, curait en liberté. La campagne était toute parfumée du foin frais coupé, des tilleuls en fleurs, des roses et des fleurs de la saison. L'été présentait ses richesses aux citadins heureux de respirer l'air balsamique, de sourire à la vie plus douce, dans un milieu charmant.

Pas de nuages encore visibles, ils rasaient l'horizon pourtant... on était au printemps de 1870.

Conrad de la Roche-Vindeix avait profité d'une courte permission pour venir rejoindre ses amis dans l'Ouest. Il marchait lentement en compagnie de Renée sous les vieux chênes. Depuis un an, sa tendre grand'mère était partie pour le voyage éternel, mais il aimait à revenir visiter les chers amis angevins liés avec sa famille par un hasard providentiel et dont l'amitié s'était nouée irrévocablement.

— Renée, disait le jeune homme, n'avez-vous jamais pensé que nous pourrions arranger un peu d'avenir ensemble.

— Si. Je suis bien contente que vous ayez pu être ici aujourd'hui.

— Renée, vous et les vôtres êtes toujours notre Providence, ce qui nous arrive de bon vient par vous.

— La Providence s'est servie de nous.

— ...Si je lui demandais de se servir de vous pour mon bonheur à moi... dites, Renée chérie...

Elle sourit :

— Demandez et vous recevrez. Ce qui doit arriver s'arrange sans notre volonté.

— Mais notre vie à tous les deux ensemble, l'aimeriez-vous, petite amie de mon cœur ?

— Je ne songe guère à l'avenir, Conrad, le présent m'est doux, je n'ai qu'à laisser couler mes jours paisibles. J'en ai rarement connu de sombres.

— Ni moi. Alors de nos deux bonheurs, faisons en un seul, un magnifique avec l'amour qui est le but, la force de l'existence, ce pourquoi nous sommes nés ! Tout nous a rapproché, Renée, des événements imprévus ont joint nos deux voies. Dites-moi, avant que je retourne au régiment, que vous ne refuserez pas mon père quand il viendra solliciter le vôtre.

Il tenait dans la sienne, la main de sa compagne, il l'approcha de ses lèvres :

« Qui pourrait mieux vous aimer que l'ami d'enfance. Grand'mère vous a vu grandir. Elle vous aimait tant !

Renée cueillit une des grandes pâquerettes que le vent balançait sur la pelouse, elle l'effeuilla en riant :

— Il m'aime, un peu, beaucoup, passablement, pas du tout. Il m'aime...

— Moi, j'en prends une autre, interrompit Conrad, et je dis : elle m'aime... La fleur ment-elle ?

— Non, non, mon vieil ami, depuis que pour la première fois, vous êtes venu chez nous à Angers, j'ai toujours souhaité vous revoir.

— C'est vrai. Et quand j'arrivais, vous me preniez par le cou si gentiment pour m'embrasser...

Ils se regardaient et leurs yeux racontaient la sincérité de leur cœur. Renée brisa le charme si prenant :

— On nous appelle, Conrad, tante Zoé frappe sur le gong et voilà Azor qui vient nous chercher.

— Azor, le jeune Azor, petit fils de Zora.

— Allons.

Il la prit par la main et comme deux amis joyeux, ils revinrent en courant. Le soleil descendait derrière les grands chênes, il coulait ses rayons sous les branches et leurs cheveux châtain flambaient sur leurs jeunes fronts sans rides, tendus vers la joie de vivre.

Le mois de juin était radieux en 1870 !

M. Semtel les regardait venir souriant à ce couple si bien assorti. Il devinait leur rêve. Il tenait en main une dépêche :

— Lisez, dit-il : « J'arrive demain avec Jehanne d'Arc. Casimir ».

— Avec Jehanne d'Arc ! exclama Conrad. Il viennent donc du ciel !

— De Paris seulement mon ami, mon cher cousin Des Ormes a sculpté une statue de la sainte de France. Il y a bien des années déjà qu'il la gardait dans son atelier. La ville a fini par la lui acheter pour la mettre au bout de l'avenue qui porte son nom.

— Mais, interrompit M. Pavie, l'architecte, je croyais qu'elle devait aller à Sablé.

— En principe oui. Elle lui fut commandée par une châtelaine du pays, mais non acceptée. Jamais la fervente dame ne trouva la vierge d'Orléans assez ressemblante à son idéal. Après l'avoir modifiée, recommencée, l'artiste impatienté y renonça.

— Nous la verrons, conclut Mme Lamotte. Comme aucun de nous n'a connu Jehanne d'Arc, chacun peut la créer selon son rêve. Mettons-nous à table mes amis.

Sur la nappe fleurie de roses, se dressait un appétissant régal : galantine truffée, jambon à la gelée, fraises au champagne, crèmes glacées en petits pots, petits fours variés, et à la fin, l'énorme gâteau fourré de frangipane sur la croûte duquel on lisait : Renée et qui était entouré de quinze petites bougies allumées. En même temps, on servait le vin mousseux d'Anjou. Les toasts s'élevaient à l'entour, chacun prenait une part de la grande galette. Conrad réussit à s'emparer d'une petite bougie qu'il éteignit et glissa dans sa poche.

Et regardant sa jeune amie :

— Je la rallumerai le jour de nos fiançailles, murmura-t-il.

Quand tous se séparèrent après cette agréable réunion, le soleil se couchait dans un ciel de pourpre.

## XV

### LA GUERRE EST DECLAREE

Au bel été radieux, au milieu des plaisirs qu'il offre, des récoltes qu'il promet, un terrible coup de tonnerre éclate : la guerre est déclarée ! L'ennemi est aux frontières. Que toute la jeunesse de France aille défendre la patrie !

Conrad de la Roche-Vindeix écrivait à M. Semtel une lettre désolée :

« Cher excellent ami,

« Je pars avec mon régiment, je ne peux me réjouir comme mes camarades de l'armée qui vont, croient-ils, conqué-

rir la gloire, triompher en peu de temps. Moi, j'ai le cœur meurtri. Parmi ces ennemis, j'ai des parents, peut-être irais-je combattre ceux qui ont dans les veines du même sang que moi. Mon grand-père de Saltzbourg-Glatz tenait à la race royale des Hanovre. Et puis, reviendrai-je? Celle que j'aime de tout l'amour de mon cœur, voudra-t-elle d'un blessé peut-être.

« Dites-lui que sa pensée ne me quitte jamais et que, si je meurs, la chère petite bougie de ses quinze ans, sera allumée près de moi.

« A vous, amis si chers, pour toujours.

« Conrad ».

Les heures sombres avaient sonné pour la famille Semtel, le père courut rejoindre le Général Clerret, son contemporain qui commandait à Angers la garde mobile. Ils ne devaient pas aller se battre, mais un poste administratif était réservé aux deux vieux soldats éprouvés.

René, le brave guerrier d'Afrique, éprouvait au cœur une souffrance, il respirait difficilement. Si la guerre allait mal tourner, que deviendraient ses deux chéries? Sauf Frédéric Lamotte, il n'y avait après lui aucun homme dans la famille proche. Conrad, qui si ardemment espérait être le soutien de Renée, reviendra-t-il? La lettre qu'il lui avait écrite semblait triste comme un mauvais présage. Et lui, le père, chargé d'années, dont jamais comme aujourd'hui, il n'avait senti le poids.

Il entendait des clairons, des tambours, c'étaient des troupes qui se rendaient en gare, au milieu des vivats poussés par le peuple. Il leva ses mains vers le ciel en une supplication tandis que des larmes jaillissaient malgré lui.

Il s'éloigna de la fenêtre, sortit de sa chambre et gagna le jardin. L'air lui ferait du bien, il alla jusqu'au fond, où s'ouvrait le verger et s'assit sur la margelle du puits. Ses jambes flageolaient, il appuya sa tête contre le mur couvert de vigne-vierge qui enveloppait la « chapelle » du puits. Un vertige le gagnait, il ferma les yeux.

Clotilde et sa fille rentrèrent pour le repas du soir, elles étaient allées à l'ouvrage où chacun portait ce qu'il pouvait de vieux linge pour faire de la charpie, des objets de pansement.

La table était dressée :

— Où est Monsieur? demanda Mme Semtel à la cuisinière.

— Je ne sais pas, Madame, il y a longtemps que je ne l'ai vu, il doit travailler dans son cabinet.

— Je vais le chercher, fit Renée en escaladant l'escalier d'ardoises bleues dont la porte d'entrée donnait dans la salle. Mais le cabinet était désert. L'enfant vit les armes, l'uni-

forme étalé sur des chaises. Son cœur se serra : mon Dieu ! Elle redescendit.

Sa mère était partie au jardin, elle appelait : René !

Aucune réponse ne venait, elle franchit le clan du verger resté ouvert et tout de suite, elle aperçut son mari immobile affaissé le long du puits, pâle, inerte. Elle prit sa main encore tiède, releva son front, et poussa un cri déchirant :

— Mon tant aimé !

Renée accourait, elle vit son père, l'enveloppa dans ses bras :

— Papa ! papa chéri !

Mme Sementel appelait les gens. Charles se hâtait suivi de Janie.

— Monsieur ! Mais il est évanoui.

Et se penchant sur son maître, il le soulevait pour l'emporter à la maison, l'étendre sur le divan du salon.

— Allez vite chercher le docteur, ordonna Clotilde qui dénouait la cravate de son mari, tandis que Renée apportait de l'eau fraîche, du vinaigre... A quoi bon, il ne respirait plus. L'ange gardien de ce brave homme loyal, avait pris son âme pour l'emporter au ciel !

Décrire la douleur de sa femme agenouillée près de lui, le front appuyé sur la main de celui qu'elle aimait, est impossible. Renée sanglotait, les serviteurs éperdus s'agitaient sans ordres. Janie partait chez son père Pascal qui demeurait tout près pour qu'il aille prévenir Mlle d'Allencourt. Denise, incapable d'actionner ses vieilles jambes, pleurait, effondrée au pied du canapé où gisait le protecteur bienveillant de toute sa vie.

Quand le médecin fut là, il regarda son ami, ses lèvres tremblantes n'eurent qu'un mot : « Un juste de moins parmi nous ». Et il se retourna vers la femme et l'enfant désespérées :

— Madame, relevez-vous, votre mari a fini de lutter en ce monde, il est en paix. A vous maintenant de songer à votre fille.

Le digne docteur Daviers, aurait pu parler longtemps, Clotilde ne l'écoutait pas, elle voyait en son cœur les années si douces passées avec celui auquel elle ne devait que du bonheur. René, son René ! l'avait abandonnée.

## XVI

### MERE ET FILLE

L'existence était toute changée, adieu la douce sérénité des jours, l'intimité tendre de la maison où père, mère et fille n'avaient qu'un cœur, qu'une pensée : s'aimer, se rendre heu-

reux. Renée, subitement mûrie n'était plus, l'enfant joyeuse qui s'amusait de tout, qu'on trouvait toujours souriante, prête à une partie de plaisir.

Vêtue de noir, son gai visage, ses yeux rieurs, avaient perdu l'expression prenante qui attirait à elle. Pas plus que sa mère, elle n'avait trouvé d'intérêt à l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc. Casimir Des Ormes était venu loger chez elles très attristé lui aussi. Ils étaient comme désorientés dans l'intérieur dont l'animateur était parti. Les nombreux amis de la ville venaient apporter leur sympathie, ils étaient reçus par Mlle d'Allencourt et Mme Lamotte. La mère et la fille manquait de courage pour sortir de leur pensée unique. Elles mettaient en ordre les papiers du cher disparu, les nombreux cahiers où il avait écrit le journal de sa vie qu'elles lisaient émues d'admiration par ce noble caractère. Il venait encore des gens du peuple apporter leur témoignage de reconnaissance pour des actes de générosité qu'elles ignoraient. Il vint aussi quelques lettres du front. Conrad n'exprimait pas la déception de son rêve de victoire. Mais entre les lignes que de détresse ! Charles, également parti au front, ne pouvait rien raconter dans un message surveillé par la censure. Seulement il appelait la France Marie-Jeanne et parlait d'elle comme d'une personne malade, affligée... Tous les deux ignoraient le chagrin de la maison et s'adressaient au chef de famille. Les dépêches affichées à la Préfecture ne disaient pas la vérité.

Puis, un soir, un train d'émigrés de Paris fut annoncé. Il était rempli de femmes, de vieillards et d'enfants qu'on envoyait en province en prévision de l'investissement de la capitale. Madame Des Ormes était parmi cette foule désolée que les Angevins accueillaient en grande pitié.

Bien entendu, elle vint tout droit chez les Semtel dont elle savait le deuil. Les cousines s'embrassèrent en pleurant. Casimir restait à Paris pour défendre la patrie en danger.

Après s'être mises au courant de la famille, Clotilde et Mélanie convinrent de l'arrangement de leurs jours. Il y avait pour toutes les dames de la ville, un travail utile aux ouvriers, aux ambulances. Clotilde Semtel était attachée à la cantine de la gare Saint-Lo... montée sous une tente dressée dans la cour. Elle pria Mme Des Ormes de l'y aider. De plus en plus, on avait un grand mouvement de troupes, le corps d'armée du général Chanzy se formait au Mans. Quant à Agathe, elle n'avait pas hésité à suppléer les sœurs de Saint Vincent de Paul à l'hôpital où elles manquaient d'infirmières. Renée, avec d'autres jeunes filles, avaient pour mission de ravitailler la cantine. Ces enfants qu'on n'acceptait pas à l'ambulance, allaient par la ville avec des paniers

quêter des aliments tout prêts à être distribués et elles les apportaient à la cantine. Les dames y restaient par roulement de jour et de nuit. Une fois, Renée et une de ses compagnes, Charlotte Laurent, avaient reçu, rue de la Préfecture, heureusement peu loin de la gare, un gros pot-au-feu de viande et de bouillon retiré à l'instant du feu et cuit à point pour l'arrivée du train qu'on venait de signaler. C'était chose précieuse, mais comment s'en emparer ?

Madame Guinoiseau qui l'offrait, eut l'idée de le nouer dans une large serviette et de passer entre le nœud et le couvercle de la vaste marmite une canne que les jeunes filles tiendraient chacune par un bout. Le départ s'effectua assez bien ; mais la canne fléchissait et elle finit par casser sans dommage pour le récipient porté très près du sol. Comment le relever à présent ? La rue, peu fréquentée, sans aucune boutique, n'offrait aucune ressource.

— Sonnez à une porte, conseilla Charlotte, et demandons une autre canne.

— Ce n'est pas la peine, mesdemoiselles, intervint un officier de Mobiles qui venait de tourner l'angle du Mail à la gare, je vais porter le colis.

— Ah ! monsieur, quel service vous nous rendez ! dit Renée. Voici le train qui entre en gare, nous arriverons à temps.

— Oui, dépêchons-nous, répondit l'officier en souriant, le dos de ma main brûle sur le couvercle de fonte.

— En effet, le liquide est bouillant, attendez monsieur, je vais glisser mon mouchoir sous votre main, offrit Charlotte.

— Inutile, nous arrivons.

Ils marchaient très vite, la cantine n'était qu'à quelques pas, le courageux porteur posa son fardeau sur une table et sans attendre, salua et partit.

— Monsieur, appela Charlotte en le suivant, dites-nous votre nom...

— Robert le Fort, pour vous servir, mademoiselle.

Mélanie Des Ormes qui débarrassait le pot au feu, remarqua qu'un lambeau de peau adhérerait au couvercle.

— Ah ! bien, le porteur s'est sérieusement brûlé, ramenez-le donc, Renée, que je lui fasse un pansement.

Renée sortit, mais l'officier était entré dans la gare, aidait au débarquement, portant un brancard.

Plus tard, bien plus tard, dans le monde parisien, Renée alors mariée, rencontra lors d'une fête à Chantilly, le duc de Chartres qu'elle reconnut, et se fit présenter. Naturellement lui ne la reconnut pas, mais comme ils étaient près du buffet où des coupes de champagne circulaient, il lui en offrit une :

— Merci, Monseigneur, dit-elle en souriant. Jadis, votre Altesse Royale, m'a permis de distribuer bien des tasses de bouillon. Robert le Fort s'en souvient-il ?

— Comment ! Vous avez connu mon très ancien ancêtre qui est dressé je crois, sur la place, au bas du pont de la Basse-Chaine, à Angers.

— Non. Mais son homonyme à Angers, en 1870 où le capitaine de Mobiles rendit un bien grand service à deux Angevins dans l'embarras. Le dos de la main droite de votre Altesse Royale n'en a-t-il pas gardé la marque ?

— Ah ! chère Madame, s'écria avec sa cordiale bonhomie le prince, vous étiez l'une des Angevines !

— Oui, Monseigneur.

— Prenez mon bras et faisons un tour dans le parc, nous allons reparler de cette bonne ville d'Angers où je restai quelques semaines.

Peu de jours après, Renée reçut une invitation à déjeuner à Saint-Firmin.

## XVII

### LA FIN DES CHOSES

La France envahie, Paris cerné. Rarement, on en avait quelques nouvelles par les pigeons voyageurs. La pauvre Mélanie Des Ormes restait affreusement inquiète de son mari enfermé dans Paris assiégé.

Un jour, le calme reparut sur la pauvre France meurtrie, chacun réorganisa sa vie. Casimir Des Ormes voulut se remettre au travail, mais il avait tellement souffert pendant le siège de Paris, qu'il lui fallut temps et courage pour rattraper la sûreté de sa main. Son petit-fils, Florestan, avait échappé à tous les dangers, il continuait sa carrière dans la marine. Madame Sementel et Renée, avaient supplié Mlle d'Allencourt de venir habiter avec elles, mais elle avait refusé. Elle s'était tellement fatiguée à l'hôpital où elle soignait les blessés, qu'elle était à bout de forces, aussi voulut-elle s'installer au couvent des Augustines pour se reposer. Seulement Dieu lui accorda peu après le repos éternel. Elle était mûre pour le ciel ! Après une vie de dévouement et d'abnégation, sa récompense était gagnée. Elle mourut comme une sainte, suppliant sa sœur et sa nièce chéries de n'avoir aucune peine. Elle était heureuse de s'en aller.

Cet « après-guerre » enlevait tant de ceux qui avaient dépensé leur activité sans compter. Frédéric Lamotte fut du nombre, les nuits froides à son poste de la Mairie lui avaient donné une fluxion de poitrine qui l'emporta en quelques

Jours, résigné, lui aussi. A cette époque de deuil, la vie comptait moins, on avait tant vu de misères ! Sa femme, Zoé, désemparée, car elle n'avait connu de la vie que les roses, tomba paralysée puis rendit le dernier souffle dans les bras de Renée qui l'aimait tendrement.

Maintenant, Clotilde et sa fille se trouvaient tellement éprouvées, qu'il leur fallut toute leur foi et leur amour réciproque pour surmonter de pareilles épreuves. La dernière fut d'apprendre par Charles Chat qui revenait avec un bras de moins, que Conrad de la Roche-Vindeix était tombé au Champ d'Honneur. Il l'avait reconnu à l'ambulance où lui-même était amputé. Le pauvre mourant avait supplié la religieuse de chercher dans son portefeuille deux photographies et un petit bout de bougie qu'on avait allumé à son dernier soupir. C'était navrant, mais lui, le soldat, au seuil de l'éternité, eut un sourire.

Renée était très entourée, ses deux amis d'enfance : Maurice et Stéphane l'avaient demandée en mariage. Ils s'étaient bravement comportés à la guerre, montraient de belles citations, mais ils n'avaient aucune position dans la paix. Aussi Mme Semtel ne voulut-elle pas consentir à ce que sa fille épousa un homme qui n'aurait pas un élément de gain en lui-même.

Cependant elle comprenait la nécessité de marier Renée qui se trouvait maintenant trop isolée, si sa mère venait à lui manquer, elle serait sans protection. Aussi, Mme Semtel écouta-t-elle les conseils d'un ami qui lui présentait un jeune industriel, directeur d'une fabrique de papier appartenant à son père. Il semblait réunir ce que souhaitait cette mère si tendre : un homme intelligent et bon descendant d'une excellente famille bretonne. Renée n'avait aucune hâte de changer de vie, surtout de quitter la maison, la ville où elle était née, de renoncer à toutes ses habitudes. Elle aurait voulu reprendre le fil du passé, être joyeuse comme jadis. Elle était encore si jeune.

A quoi bon chercher à éluder la destinée. Jamais l'être humain ne la dirige. Il le croit seulement.

FIN

Imprimé en France

---

Imp. HIRT et C<sup>ie</sup>, 53, Rue des Moissons, REIMS

*Pour paraître prochainement le N<sup>o</sup> 204  
de Foyer-Romans :*

# MYSTÉRIEUSE ÉPAVE

par Claire de VILLE

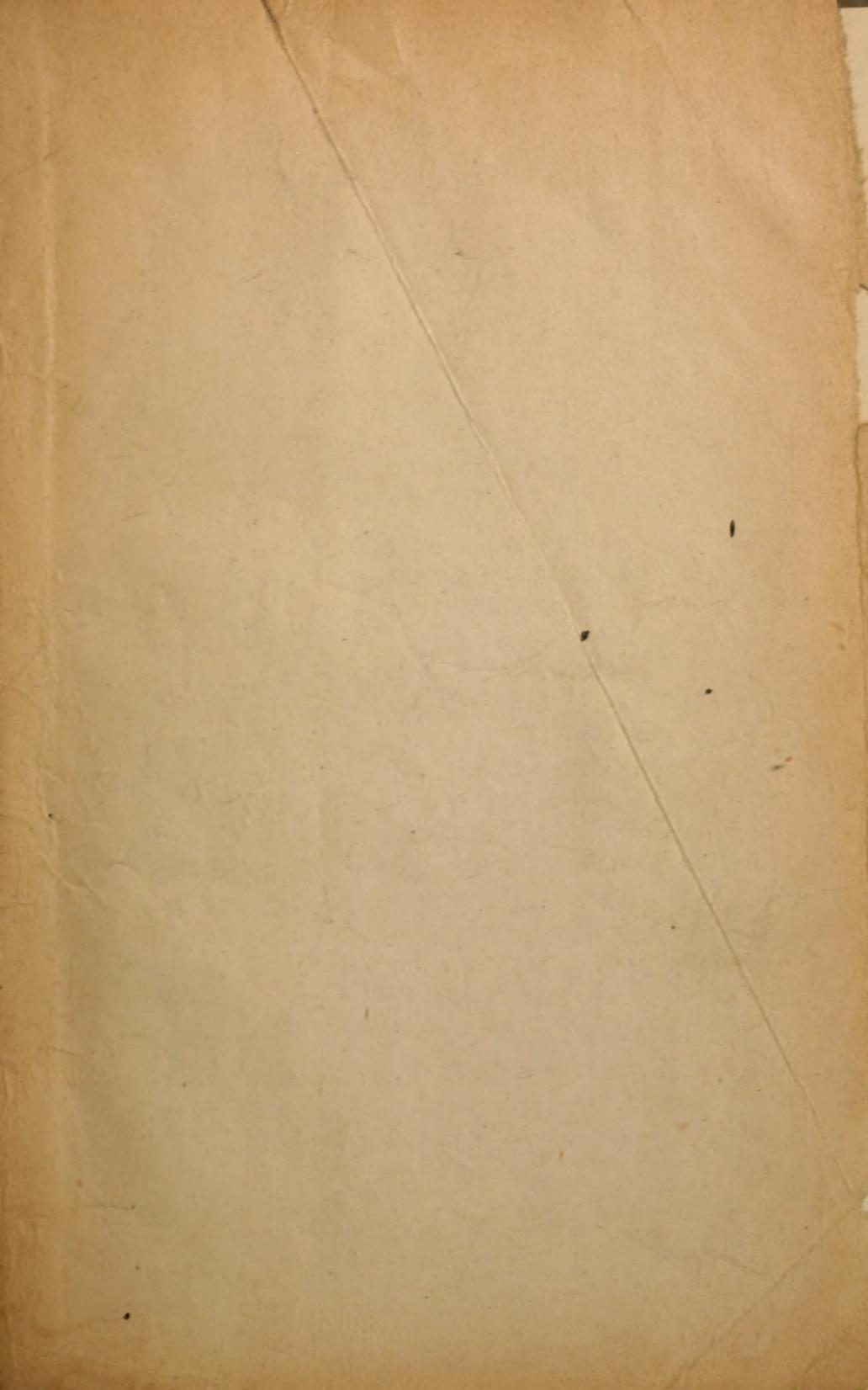
---

## CHAPITRE PREMIER

La côte, ce soir-là, présentait un aspect terrifiant. La mer était déchaînée; les vagues, furieuses, gigantesques, véritables monstres marins, allaient et venaient, bondissaient, lançant une pluie d'écume jaunâtre, qui tranchait sur le ciel sombre et sur l'immensité d'un bleu noir. Elles assiégeaient les rochers, et frappaient avec fracas les parois de la falaise, projetant des baves d'écume sur les sommets. Leur bruit continu se mêlait au grondement sourd des eaux qui s'engouffraient dans les crevasses et les cavernes; il se répercutait au loin, à travers la lande, donnant l'impression d'un roulement de tonnerre. C'était un vacarme d'enfer; on se serait cru au milieu d'une bataille de Titans. De temps en temps, le cri lugubre d'un oiseau de mer effrayé, qui cherchait en vain à regagner sa caverne, ajoutait sa note sinistre.

Dans la chaumière de Ludovic Mériadec, enfants et petits-enfants étaient groupés autour de la grande cheminée, dont Marie-Jeanne, la belle-fille de Ludovic, activait le feu. Mais le vent, qui s'engouffrait par le toit, refoulait sans cesse les flammes; alors, une fumée épaisse envahissait la salle, par bouffée.

(A suivre.)



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003



003410650b

CE PQ 2601

.B4V

COO ABLANCOURT, VA TOUJOURS.

ACC# 1228816

